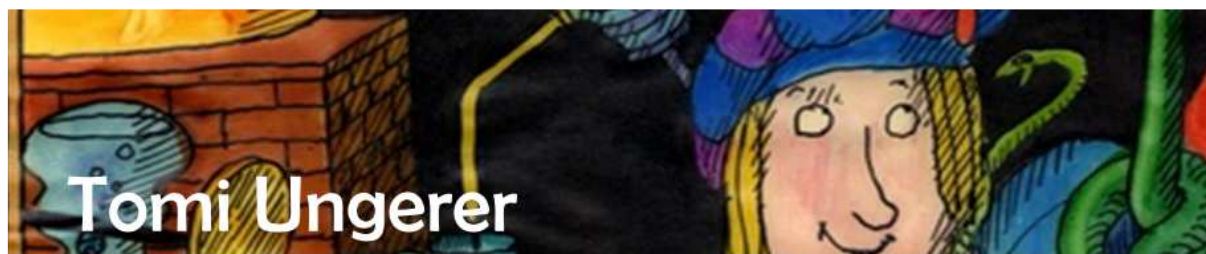


Tommi UNGERER





BIOGRAPHIE

Enfance et jeunesse (1931-1956)

Jean-Thomas Ungerer, dit Tomi, est né le 28 novembre 1931 à Strasbourg au sein d'une famille bourgeoise et protestante. Son père Théodore Ungerer, ingénieur, travaille dans l'entreprise familiale d'horlogerie. Durant son temps libre, il se passionne pour le dessin et l'écriture. Bibliophile émérite, il possède une bibliothèque éclectique qui deviendra une source d'inspiration pour son fils. En 1935, il décède brutalement d'une septicémie. Alice Ungerer quitte Strasbourg avec ses quatre enfants pour s'installer dans la banlieue ouvrière de Colmar. Puis vient l'annexion de l'Alsace par l'Allemagne en 1940. L'utilisation du français est déclarée illégale et Tomi apprend l'allemand en trois mois. À l'école, il subit l'endoctrinement nazi. Après une adolescence mouvementée, Tomi Ungerer échoue au baccalauréat et au concours d'entrée des Beaux-Arts. En 1952, il effectue son service militaire. Puis il s'engage dans le corps des méharistes en Algérie, unité montée sur dromadaires pour surveiller le Sahara. De retour à la vie civile, il intègre en 1953, la section dessin publicitaire de l'école des Arts décoratifs de Strasbourg. Il fréquente également le centre culturel américain et se passionne pour le jazz, le blues, la littérature américaine. Il découvre les magazines du New Yorker, Esquire ainsi que les illustrations de James Thurber (1894-1961) et Saul Steinberg (1914-1999). Il travaille parallèlement comme affichiste et étalagiste pour des entreprises locales et effectue de nombreux voyages dans divers pays d'Europe avant d'embarquer pour l'Amérique.

New-York (1956-1971)

« En 1956, à vingt-cinq ans, je me suis embarqué pour New York avec soixante dollars dans la poche et une cantine de dessins et de manuscrits. » Tomi Ungerer démarché les directeurs artistiques le jour et dessine la nuit. Il multiplie les travaux publicitaires et les dessins satiriques pour les magazines et journaux les plus prestigieux (Esquire, Life, Holiday, Harper's, Fortune, The New York Times). En 1957, il pousse la porte de la maison d'édition Harper & Row et rencontre Ursula Nordstrom, alors directrice du secteur jeunesse. Elle publie son premier album pour la jeunesse "Les Mellops font de l'avion" et lance ainsi sa carrière d'illustrateur jeunesse. L'artiste connaît un succès immédiat mais il va très vite acquérir le statut d'artiste provocateur. Il milite contre la guerre du Vietnam et la ségrégation raciale. Il se livre également à une virulente critique de la société américaine à travers différents ouvrages satiriques et publie des œuvres érotiques. Ces dernières sont jugées pornographiques, et sont pour les pédagogues incompatibles avec une carrière d'illustrateur de livres pour enfants. Ses ouvrages sont censurés des bibliothèques américaines.

Le Canada (1971- 1975)

Mis à l'index, l'artiste choisit un changement de vie radical. Il se retire avec sa troisième épouse, Yvonne Wright, en Nouvelle-Écosse, province austère et désœuvrée du Canada. Ils restaurent une ferme sur une presqu'île à laquelle on ne peut accéder qu'à marée basse. Pour vivre, il travaille la terre et élève son bétail. Durant cette période il réalise deux ouvrages pour la jeunesse : un récit autobiographique, *Pas de baiser pour maman* (1973) et *Allumette* (1974).

Après ce dernier album, Tomi Ungerer ne publiera plus de livre dans le domaine de la littérature jeunesse pendant quinze ans : « J'avais la nausée de tous ces livres à nounours, des bonbons chouchous et des petits chéris couchés sur papier. J'étais écœuré et je n'avais aucune intention de me battre sur ce terrain. Je suis convaincu que les enfants n'ont pas besoin qu'on leur répète « ad nauseam » la même histoire. »

En 1975, il commence une nouvelle collaboration avec le publicitaire Robert Pütz, installé à Cologne.

L'Irlande (1975 à nos jours)

Après ces quatre années en Nouvelle-Écosse, Tomi Ungerer et sa femme, décident de déménager une nouvelle fois. Sur les conseils d'amis, ils choisiront l'Irlande où ils résident toujours. Dans les années 80, il s'engage à nouveau pour soutenir différentes causes humanitaires : la lutte contre le sida, le nucléaire, l'aide à la Croix-Rouge, la défense des animaux... Mais surtout, il s'investit dans le processus de réconciliation et de coopération entre la France et l'Allemagne. En 1992, Jack Lang le missionne sur les questions de l'enseignement du respect des races, des religions et des différences.

Il participe à la mise en place d'un programme de sensibilisation des enfants aux horreurs de la guerre et aux séquelles laissées par la violence des conflits. En 2000, il est nommé ambassadeur honoraire au Conseil de l'Europe pour l'enfance et l'éducation.

Fin des années 90, il renoue avec la littérature jeunesse et fait également son retour éditorial aux Etats-Unis après vingt-cinq ans d'absence. Il obtient en 1998 pour l'ensemble de son œuvre le Prix Hans Christian Andersen, la plus haute distinction pour un auteur-illustrateur de livres d'enfants.

Tomi Ungerer a fait donation d'une grande partie de son œuvre graphique à sa ville natale. En 2007, la ville de Strasbourg a ouvert un musée, le Musée Tomi Ungerer - Centre international de l'Illustration, à partir de cette collection exceptionnelle constituée de 11 000 dessins originaux, des estampes, des sculptures, d'archives documentaires et de la bibliothèque personnelle de l'artiste.

*Extrait du dossier de l'exposition Tomi UNGERER
au Musée de l'illustration Jeunesse à Moulins en septembre 2017*



Tomi Ungerer : «Au bout de chaque doigt, il y a une cervelle»

Interview par [Frédérique Roussel pour Libération](#) — 19 décembre 2018

A l'occasion de la réédition de «The Party», publié il y a cinquante ans, et la parution de dessins inédits dans «In extremis», le dessinateur satiriste Tomi Ungerer évoque sa façon de travailler, ses influences et sa frénésie créatrice.



Tomi Ungerer le 23 novembre à Paris, à la veille de ses 86 ans. L'Alsacien, qui écrit aussi pour la jeunesse, vit en Irlande depuis quarante-sept ans. Photo Jérôme Bonnet pour Libération

Tomi Ungerer arrive, canne à klaxon d'une main et *Ni oui ni non* de l'autre, un petit traité philosophique pour enfants publié en mars à l'Ecole des loisirs. Il a quitté son havre irlandais pour deux autres ouvrages satiriques édités pour la première fois en France ainsi qu'une exposition à la galerie Martel (1). *The Party* croque avec un trait incisif des personnages snobs qui arrivent à une soirée, et si grotesques que leurs visages se métamorphosent en mandibules. *In extremis* se présente comme un recueil de dessins acideusement engagés, réalisés entre 1964 et 2004 sur différentes thématiques - l'impérialisme américain, les dangers du nucléaire, les guerres. L'esprit critique de ce géant hypercréatif, qui a eu 86 ans cinq jours après cette rencontre, semble inépuisable. Entretien.

Où habitez-vous en Irlande ?

Au bout du monde. Vous parlez l'anglais ? J'écris mes livres en trois langues, anglais, allemand et français. Je suis parfaitement trilingue. J'écris tous ceux pour enfants en anglais. Une habitude.

Vous n'avez pas répondu... Où vivez-vous en Irlande ?

Dans le comté de Cork. J'habite dans la maison pratiquement la plus proche du continent américain.

A lire aussi >> [Ungerer : la satire est féroce... et touche encore](#)

Exprès ?

C'est un pur hasard. J'ai vécu au Canada, au-dessus de l'île de Terre-Neuve. J'ai littéralement traversé l'Atlantique, comme le fit Guglielmo Marconi pour installer sa station radio. Elle est juste à côté de là où je vis. Ici, nous avons environ 150 touristes en été. Je dois dire qu'en quarante ans, nous n'avons pas eu une seule poubelle. Si c'était en France, on serait obligé ensuite de ramasser les conserves et les papiers gras...

Aimez-vous la France ?

Je me sens à l'étranger en France. Je l'ai quittée en 1956. Si je la critique beaucoup, je la préfère aux Etats-Unis. Je suis en Irlande depuis quarante-sept ans. C'est un pays sans arrogance, sans différence entre classes sociales. Vous pouvez parler avec un chirurgien ou un universitaire comme avec un paysan.

Vous dites «classes sociales», c'est une bonne transition avec...

J'ai donc trouvé mon pays d'adoption. En Alsace, j'ai été élevé entre deux arrogances, allemande et française. Les Français et les Allemands sont pour moi des occupants. Psychologiquement, la France a commis sur mon pays un assassinat culturel difficile à pardonner, car il m'a coûté très cher. Je n'ai pas de bachot. A l'école, c'était deux heures de retenue ou une baffe dans la gueule pour un mot d'alsacien...

J'aimerais bien que vous parliez de *The Party*...

D'accord, on peut y venir, maintenant que je vous ai donné mes clichés pour éclairer des lanternes qui ne sont plus à la mode. On a remplacé les lanternes par l'électricité. On a eu le siècle des Lumières, et maintenant, on a le siècle de l'électricité. Donc les lanternes sont remplacées par des lampes de Boches !

Les éditions Cahiers dessinés sortent *The Party*...

Ma deuxième femme aux Etats-Unis était une vraie snob littéraire. Deux à trois fois par semaine, on avait des *party* où j'ai rencontré tout le monde, Stanley Kubrick, Otto Preminger, etc.

Les *party* vous ont donc inspiré ?

Elles m'ont écoeuré et ce livre est inspiré des revues sur cette société, comme «*Mr Untel est venu avec Miss Untel*». Mais il était trop féroce, je n'ai pas trouvé d'éditeur. Alors j'ai créé une maison d'édition avec un ami, Paragraphic, pour le publier, ainsi qu'un autre sur le fascisme, *Nicht wahr ?* On a fait faillite et les livres ont été pilonnés. La première édition de *The Party* est donc affreusement rare. Mon éditeur suisse, Diogenes Vorlag, l'a tout de suite repris et le réédite depuis cinquante ans en Allemagne, comme *Babylon* ou *Fornicon*.

En combien de temps avez-vous réalisé *The Party* ?

En une semaine, d'une seule traite. J'ai d'abord dessiné, puis ajouté les textes. Je fais mes livres à toute vitesse pour m'en débarrasser. Après, je ne veux plus les voir.

Pourquoi ? J'ai un complexe d'infériorité vis-à-vis de mon travail.

Vous n'aviez donc pas regardé ce livre depuis les années 60 ?

Je ne l'ai pas feuilleté depuis des années. J'ai laissé faire l'éditeur. Ecoutez, on sort un livre par besoin. Une fois que j'ai fait mon besoin, je tire la chasse. Je ne veux plus le voir. Sur mes quelque 150 livres, il y en a quand même certains dont je suis content, comme *Warteraum* ou *Slow Agony*. En général réalisés à la pleine lune. J'ai noté les histoires de *Babylon* en trois jours de pleine lune.

Après, je les retravaille parfois quarante fois. Cela ne veut pas dire que le dessin est mauvais, mais je n'utilise pas de gomme. Si je loupe un dessin je préfère le refaire plutôt que de le gommer.

Et pour *The Party* ?

J'ai eu de la chance, ça a jailli. Maintenant que je revois ça, bon... J'ai beaucoup changé depuis l'ouverture de mon musée à Strasbourg. J'ai dit à l'époque : «*Le fantôme a trouvé son Opéra.*» Cela m'a soulagé, de sorte que j'ai recommencé ma carrière, j'écris davantage depuis dix ans. Il me faudrait une cigarette. Je suis nerveux et je m'emballe. Il faut que je me calme.

S'agit-il de personnages que vous avez connus ?

En partie. On observe les gens et ensuite ils se mélangent entre eux. C'est un livre de ramassis.

Des influences ?

Des masses. Il y a peu d'artistes qui soient aussi influencés que moi, par Grandville et tous ceux de *l'Assiette au beurre*, *Simplicissimus*, etc. Et j'ai été élevé avec Benjamin Rabier. Je fais aussi partie d'une tradition germano-gaélique, que des volailles, un aigle d'un côté et un coq de l'autre. Je suis le produit d'une basse-cour. J'absorbe tout. J'ai récemment écrit : «*On digère le passé pour chier le futur.*» L'artiste, c'est pareil, il digère ses influences et ensuite elles sont concrétisées par le relais. Vous n'avez pas idée du nombre de jeunes artistes, et j'en suis fier, qui sont influencés par mon travail. Je n'ai pas inventé grand-chose. Mais je ne peux pas me satisfaire d'un style. Je suis un *restlos*, comme on dit en allemand, un impatient, un touche-à-tout.

Alors vous écrivez aussi ?

Depuis dix ans je suis content de mes écrits. J'ai calculé que j'ai 1,20 mètre de notes. J'ai mes histoires court-circuit de mon alter ego, Monsieur Malparti.

Des «histoires court-circuit» ?

Des histoires qui finissent en court-circuit, c'est-à-dire qu'on fait sauter les fusibles. Tout pète. J'en ai déjà écrit 160. Mon éditeur voulait sortir dès maintenant le premier volume mais il publie déjà un livre sur l'Apocalypse au printemps.

Vous êtes trop créatif !

C'est une tyrannie. Vous dites un mot, j'en fais tout de suite un jeu...

Vous notez tout dans ce calepin ? Pouvez-vous citer un exemple ?

A chaque voyage, j'en commence un nouveau. J'ai écrit par exemple : «*Ce soir, j'ai l'impression que toutes les femmes sont enceintes. C'est dû à l'ambiance ovarienne.*» Il y avait une espèce de douceur ce soir-là sur les visages des femmes. J'ai écrit aussi : «*La glotte est le clitoris du larynx.*» J'utilise ces phrases dans mes histoires. Tous les jours, je les recopie de mon calepin.

C'est bientôt votre anniversaire...

Ne m'en parlez pas. J'ai horreur de toutes les fêtes, Noël aussi. La seule que je respecte, c'est la Toussaint, j'allume une bougie, j'invite tous mes animaux et je reste seul.

Vous êtes sur quoi d'autre ?

Sur mes pieds. Je fais des fautes d'orthographe et d'orthopédie. Je dis toujours qu'au bout de chaque doigt, il y a une petite cervelle. Je suis un manuel.

Pas de travaux satiriques en cours ?

Je suis allé aussi loin que possible dans la satire. Depuis cinq ans, je me réfugie dans le collage, les sculptures et les écrits. Il y a aussi le fait que nous sommes dans un monde irréparable, dans l'Apocalypse, sujet de mon prochain livre. Il s'agit d'un enfant qui se retrouve seul, abandonné dans un monde où tous sont partis pour la Lune. Alors tout s'écroule, tout explose. Lui suit toujours son ombre qui lui dit où aller et comment éviter les embûches. Elle lui dit de tourner le coin de la rue et il y a une explosion, puis de la traverser et les buildings s'écroulent. Les enfants dans mes livres n'ont jamais peur. Ils n'ont pas froid aux yeux.

Vous, avez-vous peur ?

Ma mère m'a enseigné le courage. Mais il n'y a pas que la peur, l'anxiété est bien pire.

Vous êtes un anxieux ?

Oui, je suis torturé. Je vous assure qu'on pourrait remplacer toutes les muses par le désespoir. Sans désespoir, il n'y aurait pas de création artistique. Le désespoir et le doute. Mon doute est positif parce que c'est du [«Pourquoi-pas ?»](#) comme [\[le navire de\] Charcot](#). Si je n'avais pas le désespoir, je ne serais pas engagé dans de nombreuses causes, ce livre-là n'existerait pas.

Vous avez la rage aussi...

La rage d'avoir perdu mon père à 3 ans, d'avoir été suraimé par ma mère qui m'a ensuite abandonné chez un pasteur. Je l'ai raconté dans *A la guerre comme à la guerre* (l'Ecole des loisirs).

Que diriez-vous d'*In extremis* ?

J'ai fait ces dessins il y a une cinquantaine d'années. Il y en a un, c'est Trump tout craché ! Tout se répète... Certains ont fait scandale. Celui de Napoléon qui viole la République. C'est sorti sous forme de portfolio avec un texte assez méchant sur la Révolution française. Il n'y a pas de révolution sans excès.

L'Irlande vous a-t-elle inspiré ?

L'Irlande m'a poussé à écrire... Si : j'ai sorti un livre pour enfants, *Maître des brumes* (l'Ecole des loisirs). Le paysage irlandais est tellement incroyable que c'est au-delà de mes talents. Même avec la photo, on ne peut pas. Devant la maison, il peut y avoir des tempêtes avec des vagues de 20 mètres, tout l'océan se pulvérise sur les falaises. Il faut laisser à la nature ses prérogatives. Nous sommes de pauvres imitateurs. La nature, je préfère la regarder avec ma loupe. Je dis toujours qu'on ne se rend pas compte que sur une aile de papillon, chaque couleur est une petite tuile en forme de cœur qui se pulvérise quand on la touche... Regarder une petite garance sous la loupe, mon Dieu, ce que c'est beau !

(1) «Tomi Ungerer», 17, rue Martel, 75010. Jusqu'au 12 janvier.

[Frédérique Roussel photo Jérôme Bonnet pour Libération](#)

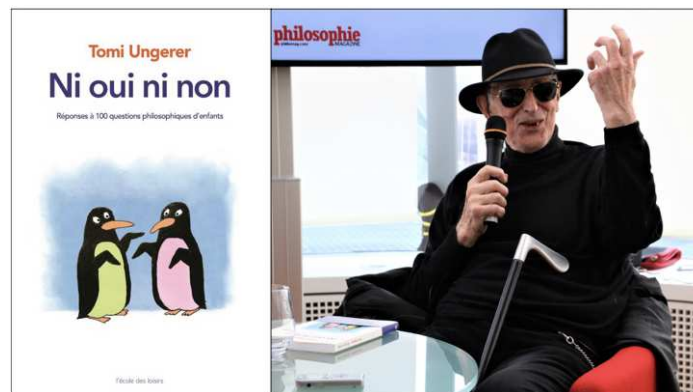
Tomi Ungerer The Party Les Cahiers dessinés, 128 pp., 20 €. **In extremis** Même éditeur, 208 pp., 28 €.

AL Tomi Ungerer, le brigand : “Je dis les choses en tort et de travers !”

[Christine Barros](#) - 04.04.2018

Une rencontre avec Tomi Ungerer est toujours un de ces instants où l'on se sent privilégié : saugrenu et fantaisiste, c'est avec une grande tendresse qu'à l'occasion de la parution de *Ni oui ni non*, il se confie sur ce recueil devant une salle conquise d'avance. Compilation de chroniques parues dans Philosophie Magazine, il y commente et illustre ses réponses à cent grandes questions d'enfants, entre poésie et philosophie, avec une désarmante morale douce amère.

Conversation en forme de punchlines, irrésistiblement subversives.



ActuaLitté, CC BY-SA 2.0

À son propos, Louis Delas, directeur général de l'école des loisirs, sa maison d'édition française depuis plus de 50 ans, s'exclame : « *Tomi est un personnage incroyable, source inépuisable de création, toujours joyeux (ce qui n'est pas si fréquent chez les auteurs jeunesse !). Il y a un avant et un après Tomi Ungerer, avec en particulier deux chefs d'œuvre, Le géant de Zeralda et Les trois brigands ; deux contes qui mettent en avant des garçons rustres et brutaux qui deviennent civilisés après leur rencontre avec de petites filles. Ils restent gravés dans ma cervelle, avec Jean de la Lune, qui reste absolument fascinant.* »

Il était donc évident pour Alexandre Lacroix, directeur de Philosophie Magazine, de faire appel à Tomi Ungerer pour ce projet : « *La philosophie pour enfants demande des parents et des enseignants, il n'y a pas de livre de philosophie que les enfants lisent volontiers. Il faut arrêter de demander à des philosophes de s'adresser aux enfants avec profondeur, mais demander à un auteur pour enfants qu'il s'adresse à eux avec une profondeur philosophique.* »

« *Pour un cancre comme moi, être publié dans Philosophie magazine, c'est ultime !* » ajoute Ungerer dans un éclat de rire... Et : « *J'adore écrire. J'ai trois langues, l'allemand, l'anglais, le français.* »

Tous mes livres sont écrits en anglais. Ni oui ni non m'a donné l'opportunité d'écrire en français. »

Aux questions tantôt dignes de sujets de bac ou totalement fantaisistes, les réponses sont donc parfois graves, ou oniriques.

« Au bout de chaque doigt, il y a une petite cervelle, je réfléchis avec les mains. Je ne comprends rien à la philosophie, c'est comme un trou noir. Et ce n'est pas parce que l'on est adulte qu'on sait tout, même si on se prend au sérieux. »

Les questions d'enfants, reçues par mail chez Philosophies Magazine, lui étaient transmises en Irlande, où il vit ; un fax (unique concession à la technologie) par mois arrivait à la rédaction, avec ses réponses, ses dessins, rédigés le matin avec les idées claires, car la nuit est bonne conseillère. Une première réponse, d'un seul jet, à laquelle il est nécessaire de faire parfois des addenda, mais surtout des coupes franches : *« Plus on enlève, mieux c'est, il faut élaguer et enlever les fautes d'orthoglyphes ! »*

À la question *« peut-on penser quand on est mort ? »*, il répond :

« Bah j'ai dû me prendre au sérieux là ! Je dis les choses en tort et de travers ! Est-ce que les poux ont un enterrement ? Même Breton et les surréalistes n'y ont pas pensé ! »

“Il faut traumatiser les enfants, sinon ils deviendront tous experts-comptables !”

« Il faut traiter les enfants en égaux ; mais il y a une innocence difficile à préserver de la vie. Ce serait formidable de rester innocent tout en sachant se défendre. » La transgression en littérature jeunesse est toujours compliquée. L'effroi, la peur, l'angoisse sont des éléments fondamentaux et nécessaires : *« Je fais des livres pour l'enfant en moi : j'ai hérité de ma mère de ne pas avoir froid aux yeux. Les enfants n'ont pas peur devant la réalité. Lisez Grimm et Andersen ! »*

Chaque livre pour enfant est un livre engagé : *« Nous sommes tous égaux, et tous différents. Dans mes livres, ce sont toujours des animaux détestés, pieuvre, chauve-souris, serpent, condor, qui sont réhabilités. Mon prochain livre sera sur les réfugiés. L'essentiel est de donner un sens à sa vie, en donnant au talent que l'on a une orientation. Lorsqu'on répond à un enfant, on a une influence donc une responsabilité. (Et souriant) C'est mieux si c'est une influence créative. »*

Peut-on penser
quand on est mort ?

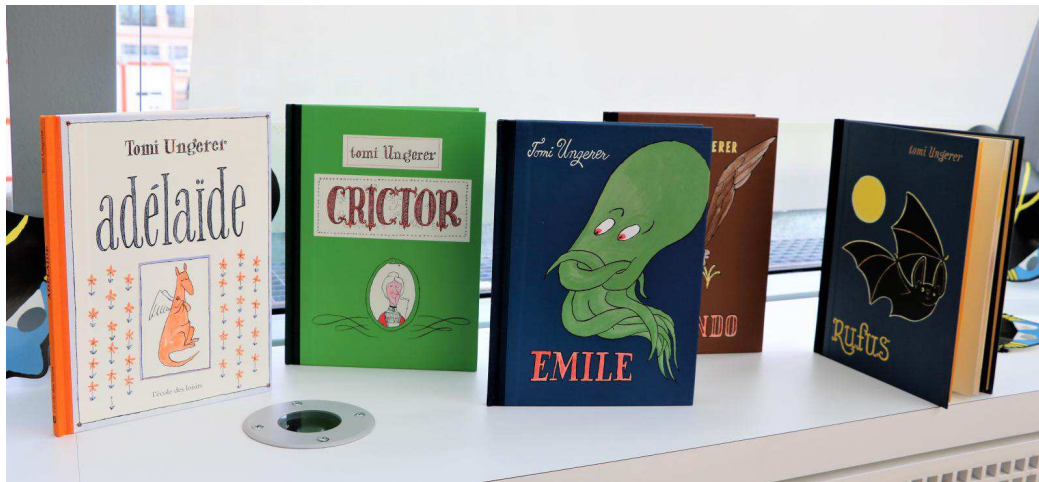
Manon, 6 ans

À cette question, personne à ma connaissance ne pourrait répondre. Lorsque notre âme quitte sa dépouille terrestre, emmène-t-elle dans ses bagages sa conscience, ses souvenirs et le savoir qui s'est accumulé pendant toute une vie ? Il n'y a que la mort qui ait réponse à tout ; pour cela, il nous faut exercer un peu notre patience. Qui mourra verra.

En attendant, rien ne nous empêche de penser à la mort et à tout ce qui touche à la vie. Autant en profiter pour penser autant que possible de notre vivant ! C'est la plus passionnante faculté qui ait été accordée aux humanoïdes.



La conscience est la tige de la pensée, l'imagination donne ses couleurs aux pétales.



Mais alors, comment préserver l'innocence de son lecteur ? *« Il faut se mettre à sa place, et user des mots, car les enfants adorent le vocabulaire, les jeux de mots, les mots qui n'existent pas ; la créativité est due à la curiosité. Jouer sur les comparaisons est un engrais pour l'imagination. Et l'enfant fait plus face à l'inexplicable ; expliquer tout est la fin de la poésie. »*

La valise rose, ou l'art de l'agent provocateur

« Je vous raconte parce que les enfants adorent les histoires des vieux. » Il est à Berlin, a besoin d'une valise, en achète une rose. *« Dans l'ascenseur se trouve une petite dame, tout à fait minuscule et recroquevillée. Elle est belle ma valise, non ? Elle est assez grande pour vous contenir, elle pourrait vous servir, à vous et vos héritiers, elle vous servirait de cercueil et cela réduirait les frais d'enterrement ! »*

Jusqu'au jour où un mail arrive à la rédaction de Philosophie magazine : *« Je suis le fils de la dame à la valise rose. Ma mère a choisi l'économie de moyens, elle a effectivement été enterrée dans une valise rose. »*

Et dans un éclat de rire, Ungerer de rajouter : *« Je suis un agent provocateur, la provocation est pour moi une forme de distraction ! »*

Des histoires, une histoire

De loin en loin, en filigrane, il nous parlera d'étapes marquantes de sa vie, qui infusent son œuvre : son enfance alsacienne, cette Alsace alors en pleine guerre, 3 mois passés dans l'enfer de la poche de Colmar. *« Nous allions chercher de l'eau tous ensemble, pour mourir ensemble au cas où. Pour moi, le traumatisme est comme un tatouage spirituel. »*

Son frère aîné a *« remplacé »* son père décédé alors qu'il avait 3 ans et demi. Il lui doit sa fascination pour les mots ; la découverte du mot *« anthropophage »* a été celle de l'amour des mots, ces mots rares *« qui s'ouvrent en entonnoir »* sur les mondes possibles. *« Le vocabulaire est là pour qu'on lui donne une nouvelle vie. Et croyez-moi être dyslexique est un bonheur ! »*

Et de nous avouer comme une confidence sa très grande admiration pour le cruciverbiste Michel Laclos, et ses définitions...

Au-delà de ses albums indémodables, Tomi Ungerer est bien plus qu'un auteur jeunesse, sculpteur, dessinateur (le musée de Strasbourg garde plus de 11.000 dessins). Il a signé, lors de ses années nord-américaines, une œuvre d'affichiste engagé, contre la guerre du Vietnam, pour la lutte des droits civiques. Selon les continents, ce sont différentes facettes du créateur qui sont connues. Banni pendant 45 ans des bibliothèques américaines, soumis à la censure, attaqué de toutes parts, y compris par les féministes, « *j'ai eu ma dose, mais la provocation vous fait énormément de publicité. Ce fut un honneur d'être banni ; et quand on ressuscite, c'est formidable !* »

[L'ange de Tomi Ungerer](#)

Pour autant, peut-on dire de lui qu'il est devenu un classique de son vivant ? « *Parce que j'ai transgressé toutes les règles ? Si j'étais une femme, oui !* »

Et lorsqu'enfin on lui demande, avec finalement un peu de jalousie cocardière, le pourquoi de son « exil » en Irlande, il conclut : « *L'Irlande m'a donné ma liberté, c'est une société sans arrogance, il n'y a pas de différences entre les classes sociales. Je ne suis plus entre France et Allemagne, je suis au bout du monde, dans la maison la plus proche des États-Unis. Ils ont le sens de l'humour, et je m'y sens libre. Finalement, je voudrais n'écrire que des aphorismes allemands, avec l'esprit français et l'humour anglais !* »

Tomi Ungerer - *Ni oui ni non, réponses à 100 questions philosophiques d'enfants* - Editions l'école des loisirs - 9782211235068 - 16 €

<https://www.actualitte.com/article/monde-edition/tomi-ungerer-le-brigand-je-dis-les-choses-en-tort-et-de-travers/88188>

Tomi Ungerer, star de la littérature jeunesse: « Il faut traumatiser vos enfants »

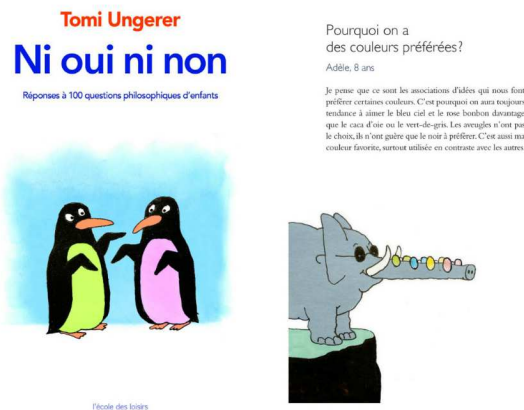
Tomi Ungerer, 86 ans, est une légende de la littérature jeunesse. *Le Géant de Zéralda*, *Les Trois brigands*, *Jean de la Lune...* c'est lui. L'affiche du [Docteur Folamour de Stanley Kubrick](#), c'est aussi lui. Toujours actif, l'infatigable auteur strasbourgeois sort [Ni oui ni non](#), recueil de réponses oniriques et philosophiques à des questions posées par des enfants.

Comment dire à quelqu'un qu'on l'aime? Qui a créé Dieu? Pourquoi y a-t-il de l'argent? Peut-on penser quand on est mort? "Beaucoup des questions des enfants pourraient tout à fait être des sujets pour le bac philo", précise Alexandre Lacroix, rédacteur en chef de *Philosophie Magazine* et initiateur du projet.

Adulé en France, vivant en Irlande, Tomi Ungerer n'a pas sa langue dans sa poche. "Il ne faut pas oublier que je suis un agent provocateur. Pour moi la provocation est une forme de distraction", a-t-il déclaré lors d'une conférence de presse organisée le 20 mars à la maison de l'Alsace à Paris.

"Il faut faire peur aux enfants, sinon ils vont tous devenir experts-comptables"

Sa question préférée, en toute logique, est donc celle d'un petit garçon se demandant si les poux se rendent au cimetière une fois qu'ils sont morts: "C'est une question formidable. Même André Breton et les surréalistes n'y auraient pas pensé", s'exclame-t-il. "Il faut traumatiser vos enfants, il faut leur faire peur sinon, ils vont tous devenir des experts comptables".



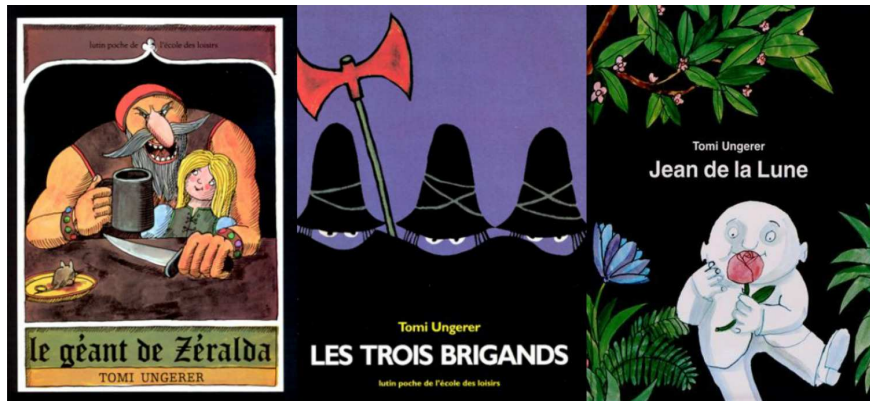
Ecole des Loisirs - Ni oui ni non de Tomi Ungerer

Toute sa vie, il a œuvré avec passion pour mener à bien cette ambition. Pendant 40 ans, Tomi Ungerer a ainsi été interdit dans les bibliothèques et les écoles américaines: "J'ai toujours considéré que c'était un honneur d'être banni de ce pays". Il s'y est rendu un jour. "Tout le monde pensait que j'étais mort! La résurrection, c'est formidable..."

"De l'engrais pour l'imagination"

A travers ses livres, Tomi Ungerer veut stimuler l'imagination des enfants et leur donner envie d'ouvrir des livres. Lui déteste ouvrir ou relire les siens: "Dès que j'ai fini un livre, c'est comme si j'avais exécuté un besoin", explique-t-il, avant de reprendre, plus sérieusement:

"Mon intention est d'aiguillonner les enfants. Plus un enfant a de la curiosité, plus il va poser de questions et plus il va accumuler des connaissances. A partir du moment où il se met à comparer les choses, il a de l'engrais pour nourrir son imagination".



Ecole des loisirs - Trois classiques de Tomi Ungerer: *Le Géant de Zéralda*, *Les Trois Brigands* et *Jean de la Lune*.

"Les adultes n'ont pas réponse à tout"

Dans *Ni oui ni non*, Tomi Ungerer répond tantôt de manière sérieuse, tantôt de manière totalement fantaisiste. Certaines fois, il répond de manière évasive:

"Je suis obligé", dit le dessinateur. "Il faut montrer aux enfants que les adultes n'ont pas réponse à tout. Ce n'est pas parce qu'on est plus grand qu'on est plus malin. Voilà le problème de nos sociétés aujourd'hui: on veut tout expliquer. Et si on explique tout, c'est la fin de la poésie".

Certaines de ses réponses, trop poétiques, peuvent cependant être mal interprétées. Tomi Ungerer est un spontané qui répond aux questions d'un seul jet, avant de les envoyer par fax.

"Les lèvres gonflées comme des sangsues"

Il se souvient notamment d'un enfant demandant pourquoi sa mère ne le "laisse pas jouer tout le temps à la PlayStation". Voici la réponse de Tomi Ungerer:

"Je vais quand même te citer l'exemple d'une fillette de ma connaissance qui, ayant joué à la PlayStation sans interruption pendant trois semaines, fut retrouvée bouffie, hébétée, les yeux enflés sortant des orbites comme des balles de ping-pong rouges, tandis qu'une bave glaireuse dégoulinait de la commissure de ses lèvres gonflées comme des sangsues. Elle avait perdu l'usage de la parole et n'était même plus capable de digérer normalement!"

Ce texte, aussi poétique que polémique, a provoqué un torrent de réponses indignées. Tomi Ungerer s'en moque: "Ce que j'ai hérité de ma mère, c'est que je n'ai pas froid aux yeux - sauf en hiver, évidemment".

Jérôme Lachasse le 1-04 2018



Exposition « Tomi Ungerer et ses maîtres. Inspirations et dialogue »

Musée Tomi Ungerer : 18 Nov 2011 – 19 Fév 2012

voir site Le Magasin des Enfants (Afreloce)

Tomi Ungerer à Moulins

Parcours dans l'œuvre de Tomi Ungerer avec Thérèse Willer

par Martine Abadia

Après une introduction d'Anne-Laure Cognet, médiatrice, pour excuser l'absence de Tomi Ungerer, la parole est donnée à Thérèse Willer, auteure d'une thèse sur l'auteur-illustrateur parue aux éditions du Rocher et conservatrice du musée qui lui est consacré à Strasbourg, musée qui a aussi vocation de Centre international de l'illustration.

L'article suivant croise les propos de la conférence de Thérèse Willer lors de la journée professionnelle de la Biennale des Illustrateurs à Moulins (Allier), le vendredi 29 septembre 2017, avec des extraits d'interviews contenus dans le film documentaire Tomi Ungerer, l'esprit frappeur de Brad Bernstein, dans le numéro spécial de la revue ZUT ! ainsi que dans divers articles qui lui ont été consacrés.



Tomi Ungerer, né en 1931, est l'auteur d'une production graphique à la fois très abondante (30 à 40 000 œuvres) et très diversifiée (ouvrages pour la jeunesse, publicité, dessins satiriques, érotiques et d'observation).

Son œuvre s'articule autour de quatre grandes périodes qui sont corrélées très étroitement à ses déménagements : la période alsacienne jusqu'en 1956, la période américaine de 1956 à 1971, la période canadienne de 1971 à 1976, la période irlandaise à partir de 1976.

Dans un de ses entretiens à Philippe Schweyer, Tomi Ungerer dit : « J'ai passé les quatre premières décennies de ma vie à courir de lieu en lieu. Depuis mon retour en Europe, j'exécute un continuel mouvement de balancier entre l'Alsace où j'ai mes racines et l'Irlande où j'ai mon feuillage. » (1)

Nourri par cette âme vagabonde et marqué par les années de guerre de son enfance, Tomi Ungerer refuse les frontières : « Je n'aimerais pas être rangé dans une case, cela vient de mes origines alsaciennes. Suis-je allemand ? Suis-je français ? Non, je suis alsacien. Suis-je New-Yorkais ? Suis-je Irlandais ? Tout doit être relativisé. »

Dès la fin des années 60, Tomi Ungerer a souhaité partager son œuvre avec un large public en la confiant d'abord à Philadelphie et à l'Université de Minneapolis, puis, bien sûr, en 2007, au Musée de Strasbourg, qui dispose aujourd'hui d'un ensemble de près de 10000 dessins très représentatifs de l'évolution de son œuvre et de 6000 jouets provenant de la collection personnelle de l'artiste.

Thérèse Willer articule son intervention autour de trois axes : les divers genres graphiques de l'œuvre de Tomi Ungerer, les différents thèmes qui traversent cette œuvre, les échos graphiques et plastiques, les connexions avec l'histoire de l'art

1. Les divers genres graphiques

Ou plutôt les différentes facettes d'un même talent, facettes qui s'imbriquent et sont menées parallèlement tout au long de son évolution créatrice. Il semble important aussi de préciser à quel point la vie personnelle de Tomi Ungerer, les périodes noires qu'il a traversées dans son enfance et sa migration aux USA ont influencé sa création. Dans un interview, Tomi Ungerer dit que « s'il n'avait pas perdu son père très tôt [à l'âge de 4 ans], on ne l'aurait jamais laissé devenir artiste. » (2)

Tomi Ungerer est né en Alsace dans une famille d'horlogers ; son enfance a été marquée par la seconde guerre mondiale, l'occupation puis la libération, la libération dont il dit lui-même qu'elle lui a apporté tant de frustrations et de désillusions qu'elle provoqua en grand partie sa migration vers les USA en 1956. « Le retour des Français reste encore pour moi la plus grande désillusion de ma vie. J'y ai laissé mon innocence et j'y ai trouvé mon arrogance d'alsacien. » (3) Ces expériences ont sans nul doute forgé son caractère, sa singularité et son anticonformisme. (4)

a) Le dessin pour enfants

Cette partie de son œuvre comprend 70 titres, traduits pour la plupart en 30 langues. La grande majorité de ses albums ont été publiés en France, mais parfois 20 ou 30 ans après leur parution initiale aux USA. Le début de sa carrière est corrélée à sa rencontre avec Ursula Nordström des éditions Harper & Row, chez qui paraîtront tous les albums de sa période américaine.



En 1957, parution de *Les Mellops font de l'avion*, premier volume de la série « Les Mellops », famille de petits cochons à qui il arrive des aventures toutes plus rocambolesques les unes que les autres. Le succès immédiat du premier titre et les nombreux prix qu'il reçoit aux USA engagent Tomi Ungerer à publier quatre autres titres.

A la suite de ce succès, entre 1958 et 1961, paraissent quatre autres titres : *Rufus*, *Orlando*, *Cricor* et *Adelaïde*.

En 1961, Tomi Ungerer se fait vraiment connaître lors de la parution de l'album *Les trois brigands*. Cet album surprend mais aussi séduit le public pour son style caricatural, son trait synthétique, ses formes au style japonisant et son propos.



Entre 1966 et 1971, Tomi Ungerer s'engage dans la voie de la satire et de la lutte contre l'intolérance. Cet engagement s'illustre surtout dans le domaine de la publicité mais aussi dans le domaine du dessin pour la jeunesse. Durant cette période, paraissent plusieurs titres : *Jean de la lune* et *Guillaume, l'apprenti sorcier*, en 1966, *Le géant de Zéralda*, en 1967.

Selon Tomi Ungerer, *Jean de la Lune* est l'éternelle histoire de l'intrus, différent des autres. Ce conte dénonce l'injustice et l'intolérance. Il est aussi profondément antimilitariste et s'inscrit pleinement dans une critique de la guerre du Vietnam

Pour *Guillaume, l'apprenti sorcier* et pour *Le géant de Zéralda*, Tomi Ungerer dit vouloir confronter l'enfant lecteur au sentiment de peur ; il estime que l'enfant doit avoir ressenti cette sensation, fréquemment rencontrée dans la vie réelle, pour grandir et ne doit pas être cantonné, sous prétexte de son statut d'enfant, dans un monde ultra-protecteur et hypocrite. Il faut noter aussi que *L'apprenti sorcier* est initialement un poème de Goethe, doté d'une morale universelle et compréhensible par tous : ne jamais prendre une place qui ne nous appartient pas, sans formation. Ces deux ouvrages fourmillent de détails, de références culturelles, proposent des fins ouvertes et nous invitent à des relectures multiples ; saisit-on, par exemple, dans *Le Géant de Zéralda*, lors d'une première lecture, tout le sens de la dernière illustration ?



Au fil des années, alors qu'il arrive au faîte de sa réussite, autant dans l'illustration jeunesse que dans les autres productions graphiques (cartoons, publicité), Tomi Ungerer critique de manière de plus en plus virulente la politique américaine : guerre du Vietnam, ségrégation raciale, hypocrisie et superficialité des rapports humains. Il s'autorise de plus en plus de liberté, y compris dans les ouvrages de jeunesse :

– *Le chapeau Volant*, en 1970, met en scène un vétéran de guerre mutilé qui, grâce à son chapeau volant, va accéder à la fortune et au bonheur. Dans ce conte, Tomi Ungerer introduit la satire sociale en dénonçant injustice, misère et marginalisation.

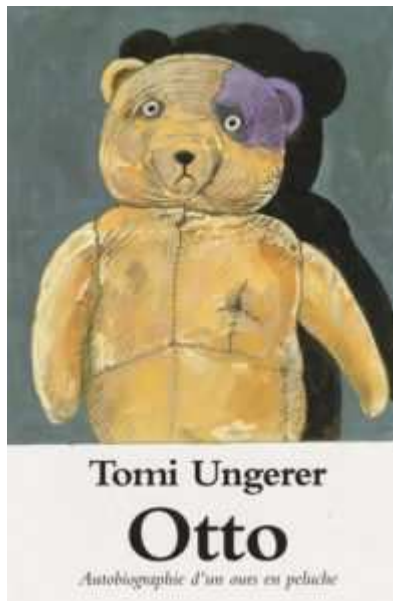
– *La grosse bête de Monsieur Racine*, en 1971, se caractérise aussi par son esprit satirique et caustique. D'un comique grotesque, certains dessins rappellent les scènes de Dubout, parfois aux limites licencieuses.

– *Papaski*, en 1971, privilégie l'élément de l'absurde sous la forme de fables sans fil conducteur apparent. Elles ont en commun toutefois de constituer une critique virulente de la société de consommation par l'utilisation d'un humour sardonique et l'utilisation du motif du jouet détourné de sa fonction première.

– Dans *Pas de baiser pour maman*, en 1973, il choisit l'illustration à la mine de plomb et le personnage d'un chaton pour exorciser son enfance. Cet ouvrage a déchaîné les critiques aux USA car Ungerer y avait introduit une scène représentant une table de petit déjeuner avec une bouteille de schnaps.

– *Allumette*, en 1974, constitue son dernier ouvrage, avant 20 ans de silence, en termes de parution jeunesse. Fortement inspiré du conte d'Andersen, ce livre met en scène une héroïne vivant dans un monde industrialisé. Il constitue une satire de la déshumanisation, liée à ce qu'il qualifie de dérive sociétale.

Son humour corrosif, la parution de ses dessins érotiques et sa vision sans concession de la société américaine vont lui attirer les foudres de la presse et de la société civile. En 1971, il quitte les USA pour la Nouvelle Ecosse, au Canada, puis, quelques années plus tard, s'installe avec sa femme Yvonne en Irlande où il vit toujours.



Après une interruption de plus de 20 ans, paraissent à partir de 1997, plusieurs titres pour la jeunesse : *Flix*, en 1997. *Tremolo*, en 1998, *Otto, autobiographie d'un ours en peluche*, en 1999.

Ces trois ouvrages, d'abord parus chez l'éditeur suisse Diogenes-Verlag, paraîtront ensuite à l'école des Loisirs qui, aujourd'hui, propose l'ensemble de son œuvre pour la jeunesse.

Les albums *Le nuage bleu*, en 2000, *Amis-Amies*, en 2007, et *Zloty*, en 2009, ont en commun de prôner l'amitié et la solidarité comme vecteurs des relations humaines et moyens de lutte contre le racisme et l'antisémitisme. On y retrouve aussi le goût de Tomi Ungerer pour la musique et les arts.

En 2013, est édité *Le Maître des Brumes*. Dans cet ouvrage plus apaisé, Tomi Ungerer rend hommage, de merveilleuse façon, à cette belle terre d'Irlande, pays de brume, de brouillard et de mer, où il réside depuis plus de 30 ans.

« Si j'ai conçu des livres d'enfants, dit Tomi Ungerer, c'était d'une part pour amuser l'enfant que je suis, et d'autre part, pour choquer, pour faire sauter à la dynamite les tabous, mettre les normes à l'envers : brigands et ogres convertis, animaux de réputation contestable réhabilités... Ce sont des livres subversifs, néanmoins positifs ».



b) Les dessins publicitaires

Dans un entretien accordé à son éditeur Diogenes Verlag en 1994 (5), à l'occasion d'une rétrospective de son travail d'affichiste, Tomi Ungerer dit : « L'affiche est pour moi la reine des médias. Par son format, elle se laisse voir de loin, elle ne bouge pas, on a le temps de la déguster. Et pourtant, il faut qu'elle accroche, qu'elle mette le grappin sur le regard du passant pressé ou de l'automobiliste stressé. » Plus loin, il ajoute : « A New York, dans les années 60, j'ai vécu l'âge d'or de la publicité. New York, ville libre, où tout alors était concevable... Depuis, les esprits ouverts se sont refermés – ou hélas – nous ont quittés. Certaines [affiches] ont causé des remous ou des protestations, surtout par les féministes et les ligues de vertu ! Mon esprit provocateur est alors comblé, stimulé par les tollés. »

Sa première affiche pour la papeterie Schwindenhammer en 1954, « Il n'avait pas... un cahier Corona », se caractérise par un trait stylisé et une composition structurée par des diagonales ; il joue sur l'effet de surprise provoquée par une situation inattendue : un écolier est mis au coin, un bonnet d'âne en guise de tête, – parce qu'il n'avait pas de cahier Corona...

Dès 1957, Tomi Ungerer démarre véritablement sa carrière de dessinateur publicitaire, profitant du contexte très favorable des années soixante pour la publicité, mais aussi de l'explosion de la société de consommation.

Les agences de publicité américaines se sont en effet très vite enthousiasmées pour ce jeune créateur plein de talent dont les affiches alliaient causticité et créativité. Toutefois, beaucoup de ses projets restent inédits car jugés trop subversifs.

C'est la campagne publicitaire qui lui est confiée par *Le New York Times* en 1960 qui le rend célèbre : une série de 24 immenses affiches sont placardées dans le métro newyorkais et ont pour vocation de créer un choc visuel par l'emploi de couleurs vives en contraste avec le noir, par le jeu entre la typographie et l'image et les situations incongrues qu'elles mettent en scène.



Plus tard, en 1968, il utilisera un slogan frappant « Expect the unexpected », que l'on peut traduire par « S'attendre à l'inattendu », dans l'affiche publicitaire pour *The Village Voice*.

Et, parallèlement, en 1967, il est sollicité pour l'ouverture du complexe de boutiques Truc avec un slogan, « Truc est plus étrange que la fiction », qui est une forme de réinterprétation de la mythologie licorne qui ne se laisse approcher que par des vierges.

Ici, Tomi Ungerer représente une femme nue, peut-être de petite vertu du fait de ses bas rouges, qui contrairement à la légende, réussit à traire l'animal mythique.

Le support de l'affiche est aussi un moyen pour Tomi Ungerer d'exprimer ses opinions sur la politique américaine des années 60. Dans « Black Power/White Power », en concevant son dessin comme une carte à jouer qu'on peut retourner, il pose la question de la responsabilité des deux camps à propos de la discrimination raciale. Dans « Choice, not chance », il exprime, de manière cruelle et dramatique, son profond antimilitarisme.

A partir des années 70, son style évolue. Il attache de plus en plus de place au jeu de mots et à l'association d'idées. Ainsi, en 1975, il réalise une série d'affiches pour l'imprimerie Siegwark dans laquelle il décline le thème de l'arc en ciel. Avec le slogan « L'arc en ciel réveille la fantaisie de façon formidable », il joue sur le double sens en allemand du mot « ungeheuer » qui signifie au sens propre « monstrueux » et au sens figuré « formidable » : il l'illustre par le monstre du Loch Ness qui est chevauché d'un personnage en habit et haut de forme.

Depuis les années 1980, l'affiche lui sert de médium pour les causes humanitaires qui lui sont chères : respect des droits de l'homme, lutte contre le sida et aide à la Croix Rouge. Au-delà de ses évolutions, la place de la satire, l'exploitation de l'absurde et le rapport entre le texte et l'image restent des constantes de son œuvre publicitaire.



c) L'œuvre satirique

La satire correspond parfaitement à l'esprit caustique de Tomi Ungerer. Dès son jeune âge, Tomi Ungerer s'adonne au dessin satirique, un moyen sans doute d'exorciser ses peurs et sa colère contre l'occupation allemande. (6)



Mais ses véritables débuts dans le dessin satirique ont lieu à New York lorsqu'il travaille pour plusieurs grands magazines. Il adopte le genre « cartoon » pour croquer avec humour et sans ménagement le monde contemporain : dans un recueil intitulé Horrible, il dénonce la mécanisation du monde moderne ; dans Inside Marriage, il fait une satire du mariage.

Dans le livre *The party*, vers la fin des années 1960, le style de Tomi Ungerer se durcit vraiment. Il fait une critique très violente de la bonne société newyorkaise en observant son comportement dans des soirées mondaines. Son ton y est mordant, parfois à la limite du supportable pour la « bonne société » de la ville.

Plus tard, durant les années 1970, son œuvre satirique prend une dimension plus dramatique, comme si Tomi Ungerer prenait plus de distance, se plaçait en moraliste, pour mieux se préoccuper de sujets essentiels et mieux juger ses contemporains. Deux œuvres sont à signaler : *Babylon*, pamphlet de la décadence du monde moderne dans lequel l'auteur dénonce, par exemple, les dangers de la surpopulation en illustrant la vie quotidienne des humains dans des alvéoles d'une ruche, et *Symptomatics*, où il s'attaque aux conséquences du monde moderne et de la société de consommation sur l'être humain.

A partir des années 1980, il se recentre sur la lutte contre l'intolérance, le fascisme et la guerre. Les événements auxquels il fait référence, sont plus datés, inscrits dans l'histoire personnelle de Tomi Ungerer. Le fascisme est incarné par le nazisme, l'antimilitarisme par le souvenir de la seconde guerre mondiale.

L'ensemble de cette œuvre satirique se caractérise par un graphisme brutal, sans concessions, la diversité de ses techniques allant du collage au dessin et à la peinture, et par son ancrage dans la société.

d) Le dessin d'observation

En contrepoint de cette œuvre satirique, Tomi Ungerer a ressenti le besoin, comme il le dit, de « trouver un nouveau sens de la mesure » en renouant avec une vision plus classique du dessin. Le jeune Tomi Ungerer aimait déjà aller se promener dans les forêts alsaciennes et faire des croquis des espèces d'oiseaux qui les peuplaient.

C'est à son arrivée en Irlande, qu'il va consacrer du temps au dessin d'observation. Il esquisse des animaux familiers et fait des croquis de ses propres enfants observés dans leur contexte de jeu ou d'activité. On y découvre un Tomi Ungerer qui maîtrise parfaitement le trait, qui réussit à saisir la vivacité du mouvement, tout cela avec une économie de moyens : souvent, encre de Chine et lavis. Mais la satire n'est tout de même jamais très loin, comme dans *Slow Agony* où il dépeint son univers canadien, la déchéance de la société de consommation et la violence humaine qu'elle engendre.



e) *Le dessin érotique*

Apparaissant toujours en filigrane dans l'ensemble des créations de Tomi Ungerer, y compris dans ses albums pour la jeunesse, il peut être considéré à cet égard comme un thème de son œuvre.

Dans ses dessins érotiques, la satire sociale est souvent présente : en 1969, dans *Fornicon*, Tomi Ungerer s'inspire de scènes imaginées par lui-même avec des poupées Barbie désarticulées et mises en situation, pour critiquer la mécanisation du sexe. Pour accentuer la froideur, il utilise un trait linéaire à l'encre de Chine. Par contre, dans *Totempole*, il s'intéresse à l'érotisme en tant que tel et propose des dessins d'une grande précision anatomique, réalisés avec des crayons gras pour donner du volume aux formes. Dans les années 80, il réalise *Les Grenouillades* où l'on découvre encore une autre technique très colorée et aux formes pleines. Cette série rappelle la verve et la fantaisie rabelaisienne.

2. Une approche thématique et iconographique

La plus grande partie de l'œuvre de Tomi Ungerer s'articule autour de la thématique des pulsions de vie et de mort, de la femme et de l'érotisme, sans oublier la satire sociale.

a) *Le temps qui passe et la mort*

N'oublions pas que Tomi Ungerer a grandi dans une famille d'horlogers et a joué petit au milieu du tic-tac des pendules ou des mouvements de balanciers.

Tomi Ungerer a perdu son père très jeune et a connu les horreurs de la guerre. Cette conscience du temps qui passe inexorablement et de la mort qui plane constitue en quelque sorte un thème obsessionnel de son œuvre. Il se représente même, dans un autoportrait, en compagnie de la Mort, non pas comme une intrusion agressive mais plutôt comme une compagne attentive. Dans ses représentations de la Mort, celle-ci est toujours accompagnée de l'image allégorique de la faux. Tomi Ungerer s'arrange aussi très souvent pour faire participer la Mort à des activités humaines. Dans l'Hommage à Posada, ils représentent des squelettes, coiffés de casquettes, sur des bicyclettes.



Il arrive aussi à Tomi Ungerer d'associer le thème de la Femme et de la mort : elle joue par exemple un rôle important de médiatrice avec la mort comme dans le dessin *Femme savante* dans *Babylon*, où la femme aux traits anguleux, évoquant déjà la mort proche tient dans sa main un crâne humain.

b) La femme

La femme est omniprésente dans son œuvre. Souvent, dans ses cartoons, il en fait un portrait plutôt humoristique comme dans *Pédalo-Pudding* où il dissocie le corps de la femme en deux : une partie pédale pour maigrir, l'autre mange un pudding. Dans *The Party*, il évoque un des défauts majeurs qu'il attribue à la femme, les bavardages médisants et donne une représentation plutôt cruelle de la femme américaine.

Les rapports entre l'homme et la femme sont aussi pour lui une source d'inspiration. La femme est une puissance dangereuse. Séductrice, elle veut dominer l'homme. La critique de Tomi Ungerer est particulièrement virulente quand il évoque la volonté d'émancipation de la femme américaine qu'il juge responsable de l'effondrement familial, privilégiant sa vie professionnelle à son rôle de femme et de mère. Dans *Babylon*, il représente une femme, à tête de Mickey et chaussée de bottes, qui cravache des enfants manifestant pour réclamer des mères : « We want mothers ! »

c) Le rapport à la mécanisation, les objets

De nombreux dessins dénotent une angoisse de Tomi Ungerer face la mécanisation et à l'industrialisation de la société. L'homme qui a perdu la maîtrise de la machine en devient la victime au risque de perdre son identité. Ainsi, dans *Symptomatics*, une femme arrache comme une peau son visage laissant apparaître un trou noir.

Paradoxalement, Tomi Ungerer est un grand collectionneur de jouets et plus particulièrement de jouets mécaniques.



Les objets les plus banals de la vie quotidienne font aussi partie de son univers iconographique. Parfois placés de manière apparemment incongrue, ils ne sont jamais pour autant anodins. Tomi Ungerer considère les objets comme des produits de la société de consommation qui envahissent la vie de l'homme. Il n'hésite donc pas à les transformer en monstres fantasmagoriques.

d) Les références à l'histoire de l'art

Tomi Ungerer a effectué ses études à l'Ecole des Arts Décoratifs de Strasbourg mais il se revendique surtout comme un autodidacte. Il a aussi bénéficié d'une bibliothèque paternelle particulièrement riche et très influencée par la situation de l'Alsace pendant l'entre-deux guerres.

On peut par exemple citer le thème des sorcières, présent dans certaines œuvres allemandes et que nous retrouvons dans certains albums.

Où l'influence de Dürer pendant son séjour au Canada, période où Tomi s'est beaucoup consacré aux dessins d'observation, s'inspirant des dessins de ce peintre.

Se sont rajoutées d'autres sources artistiques : le courant romantique et tout particulièrement Gustave Doré pour le traitement de la lumière et la représentation d'une Alsace mythique, le dadaïsme et le surréalisme et l'on pense à Max Ernst pour les collages et les photomontages, les dessinateurs satiriques comme Hansi, Wilhelm Busch, auteur de *Max et Moritz*, et Saul Steinberg.

3. Pour conclure

Tomi Ungerer n'a jamais cessé de nous surprendre, par son esprit curieux, son goût du paradoxe, de l'humour et de l'autodérision. Dans son œuvre, tout est simultané. Aujourd'hui, par les dessins-collages et ses photomontages qu'ils transforment en 3D, Tomi Ungerer a décidé de se consacrer à des formes plus libérées de création que l'illustration.

Un grand merci à Thérèse Willer pour cette déambulation dans l'œuvre d'un des plus grands auteurs-illustrateurs pour la jeunesse contemporains.

(novembre 2017)

(1) hors série de la revue *ZUT !* p. 34-35, Chic Médias, 2011 ; graphiques présentant la corrélation entre ces périodes, les thématiques et les techniques d'illustration

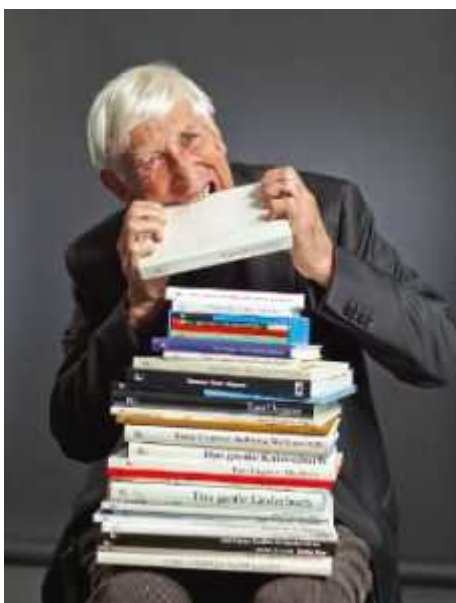
(2) *Aux petits enfants les grands livres*, p. 90, Association Français pour la Lecture, 2007

(3) revue *ZUT !* p. 63

(4) Pour comprendre la relation étroite entre cette enfance alsacienne et son œuvre, nous recommandons la lecture de *A la guerre comme à la guerre*, école des loisirs, 2002

(5) extrait de cet interview dans la revue *ZUT !* p.158

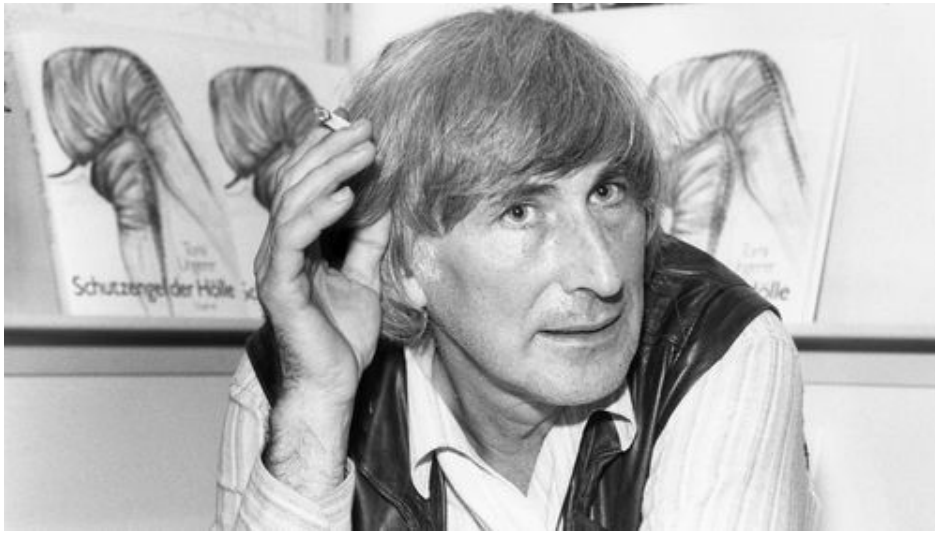
(6) cf *A la guerre comme à la guerre*



Enseignante pendant de longues années, **Martine Abadia** fut responsable et animatrice de la Salle du Livre du Centre d'animation et de documentation pédagogique (CADP) de Rieux-Volvestre, centre de ressources littérature jeunesse et lieu d'accueil de classes lecture, ouvert en partenariat par le Conseil Général et l'Inspection Académique de la Haute-Garonne. « Je profite de mon nouveau statut de retraitée pour approfondir au CRILJ Midi-Pyrénées ma connaissance de la littérature de jeunesse et pour faire partager ma passion aux médiateurs du livre du département. » Marine Abadia est l'actuelle présidente de la section.

Publié le 17 février 2018 sur le site du CRILJ

Tomi Ungerer, artiste universel et humaniste satirique



Tomi Ungerer est né à Strasbourg en 1931

Attendez-vous à l'inattendu - Tomi Ungerer semble toujours être là où on ne l'attend pas. On pourrait dire que Ungerer est d'abord connu comme un grand illustrateur, parfois comme un écrivain et un sculpteur, plus rarement comme humaniste engagé. Mais Ungerer se passionne pour la vie, celle de son prochain, celle du monde également ; et il revendique, pour la paix tout d'abord, la fraternité entre les peuples ou les enfants malades ensuite. Tomi Ungerer, en grand passionné, a plus d'une corde à son arc. Au grès du temps, des pays ou des saisons, des rencontres aussi, il peut devenir botaniste, minéralogiste, charpentier, fermier, dessinateur, graphiste ou collectionneur attentif. Comme lui, son père exerçait plusieurs métiers, fabricant d'horloges astronomiques pour l'Etat-civil, mais aussi ingénieur, artiste et historien. Et Tomi Ungerer sait que le présent est là, si vivace et si lointain, si réaliste qu'il nous remplit de colère mais si beau également qu'à coup sûr on ne peut que le partager. Avec Tomi Ungerer, homme fragile, dessinateur angoissé, personnage passionné, on frôle de près tous les sentiments de la vie, on partage l'enfer du passé et l'on se prend à rêver d'un possible futur.

Il est vrai que le parcours de Jean Thomas, dit Tomi, Ungerer, semble écrit par un romancier aventurier. Né le 28 novembre 1931 à Strasbourg, dans une famille d'horlogers, son enfance est soudain bouleversée par la mort de son père, en 1935. Les difficultés matérielles qu'entraîne ce décès obligent la famille à quitter Strasbourg pour un petit village, Logelbach, situé à proximité de Colmar. Les environs de Colmar, et ses paysages paisibles et calmes, seront un des éléments de base d'une partie importante de l'oeuvre d'Ungerer.

L'autre événement marquant de son enfance est celui de l'occupation de l'Alsace par les Allemands. Il en fera toujours référence, comme pour mieux pointer les dégâts que peuvent entraîner les conflits, mais surtout pour en dénoncer l'absurdité des hommes. En 1940, la maison et l'usine familiale sont réquisitionnées par l'armée. Pendant la guerre, Tomi Ungerer, à l'Oberschule Mathias Grünewald de Colmar, est soumis à la germanisation de l'enseignement. De cet endoctrinement nazi, Tomi Ungerer en gardera un souvenir impérissable.

Ungerer, tant dans ses livres pour enfants que dans les ouvrages à destination des adultes évoquera sans cesse cette période de sa vie, entre insouciance de la jeunesse et douleur de la guerre. Pendant l'hiver 1944-45, Tomi vit l'épisode dramatique de la "Poche de Colmar". Ses dessins de l'époque témoignent de cette période de guerre. Mais sa mère, qui le couve énormément, tente de lui éviter toute confrontation.

Tomi Ungerer redevient français en 1945, mais il est bien difficile de se réadapter en cours d'études à une discipline différente, et surtout à une autre langue officielle après quatre années de domination allemande. Constamment puni pour avoir parlé Alsacien, il est qualifié de "pervers et subversif" par son proviseur. Il se fera renvoyer de l'école avant de passer son baccalauréat. De toute cette période, Ungerer a gardé un sens aigu contre toute les intolérances.

Au sortir de la guerre, débute pour Ungerer une série d'années à la fois insouciantes et difficiles Tomi décide, après son échec à la deuxième partie du baccalauréat, de partir en stop au Cap-Nord, en Laponie.

Il relatera ses expériences de voyages dans ses Carnets qu'il fait le plus souvent à vélo.

En 1952, pour échapper de nouveau à la guerre, il s'engage dans le corps des Méharistes en Algérie. Supportant mal la discipline militaire, il tombe gravement malade et est démobilisé l'année suivante (Ungerer évoque cette période souvent avec humour et tristesse ; il raconte que pour que les appelés marchent au pas, il chantait en plein désert des chants nazis...). De retour à Strasbourg, il s'inscrit aux Arts Décoratifs d'où il est renvoyé, quelques temps après pour indiscipline. Sans bacho, il travaille un temps comme étalagiste puis comme dessinateur publicitaire pour des entreprises locales.

C'est durant cette période qu'il est attiré par la vie culturelle et artistique américaine, découvrant par exemple le dessinateur Saul Steinberg. Il effectue durant la même période de nombreux voyages à travers l'Europe, puis décide en 1956 de partir pour les Etats-Unis, avec 60 dollars (et une "cantine de dessins et de manuscrits")

L'arrivée à New-York se passe mal. A peine débarqué, il tombe de nouveau malade et les infirmiers de l'hôpital l'engagent à retourner en Europe. Désenchanté, Ungerer ne retrouve pas ce pays d'accueil dont il rêvait tant. Mais Tomi Ungerer persiste et signe et c'est à New-York qu'il fait deux essentielles pour la suite de vie ; celle tout d'abord de Nancy White, qu'il épouse en septembre 1956 et celle d'Ursula Nordström, éditeur chez Harper et Row, qui lui donnera sa première chance de publication : il conçoit alors la maquette de ses premiers livres pour enfants tout en travaillant pour la presse et la publicité. En 1957, son premier livre pour enfants, *The Mellops go flying*, paraît chez "Harper and Row" et raconte l'histoire d'une famille de petits cochons. Dès sa parution, l'ouvrage connaît le succès et obtient le célèbre prix du "Spring Book Festival". Parallèlement, Ungerer réalise sa première campagne publicitaire pour les machines Burroughs, dessine également pour les revues Esquire, Life, Holiday, Harpers, The New York Times ainsi que pour la télévision.

De 1958 à 1962, il poursuit son travail d'illustrateur jeunesse, complète la série des Mellops et réalise d'autres aventures enfantines, comme Crictor, Adélaïde, Emile, les Trois Brigands, Rufus, ainsi que des livres satiriques comme Horrible et The Underground Sketchbook. Ses livres pour adultes lui assurent également la réputation d'un des plus importants dessinateurs satirique et humoristique de notre temps.

En Europe, il entame une collaboration avec une maison d'édition suisse Diogenes Verlag, qui éditera la majorité de ses livres pour la jeunesse, mais également ses ouvrages pour adultes, satires de la société, comme dans *Fornicon* (où il critique la sexualité mécanisée), *Babylon* (sur la mort, préfacé par Friedrich Dürrenmatt), *Schwarzbuch* (le livre noir, sur la guerre) ou *The Party* (paru en 1966, dans lequel il exprime sa haine de la société new-yorkaise). L'Allemagne reconnaît le talent de Ungerer, en 1962, l'année de la naissance de sa fille Phoebé, une première grande exposition est organisée à Berlin. Simultanément, il dessine des affiches contre la guerre du Vietnam et contre la ségrégation raciale. Rapidement, il sera mis à l'index, fiché comme "communiste" (il sera d'ailleurs toujours suivi de près par les autorités américaines). Ses livres seront d'ailleurs interdits dans les bibliothèques subventionnées, les dessins de Ungerer étant jugés hautement politiques par l'administration américaine.

En 1970, Tomi Ungerer rompt avec New York, et part avec sa femme, Yvonne Wright, en Nouvelle Ecosse (Canada) où ils vivent dans une ferme isolée. Durant les années canadiennes (environ cinq ans), Ungerer renoue avec ses racines alsaciennes ; il publie *Das Grosse Liederbuch*, livre de chansons populaires allemandes, qui obtient un grand succès. Loin de la ville, Tomi veut "exorciser les démons de sa vie citadine" (leurs expériences sont décrites dans *Heute hier, morgen fort* 1983)... Plusieurs expositions en France (en 1975, Ungerer fait une importante donation de son oeuvre et de sa collection de jouets aux Musées de Strasbourg qui lui consacrent une exposition rétrospective) et en Allemagne lui sont également consacrées. Mais Ungerer ne range pourtant pas son crayon et publie *America*, un album charge contre les Etats-Unis

Depuis 1976, les Ungerer s'installent en Irlande, où naîtront trois enfants (Aria, Lukas et Pascal). En 1981, une rétrospective très importante est organisée au Musée des arts décoratifs de Strasbourg, et en 1983, Tomi Ungerer obtient le titre de "Moraliste impitoyable" par le biais du prix Burckhart, décerné par la fondation Goethe de Bâle. En 1984, il est nommé commandeur de l'ordre des Arts et des Lettres.

A partir de 1985, Ungerer participe activement à la vie culturelle alsacienne : il sera chargé de mission à la commission interministérielle France-RFA. Mais Tomi Ungerer n'en oublie pas ses racines européennes et sa vision d'une société plus juste ; en 1986, après de fréquents séjours à Hambourg, il relate et dessine un reportage sur le milieu des prostituées dans *Schutzen gel der Hölle*.

En 1990, il reçoit la Légion d'Honneur et crée, en 1991, la Culture Bank, à Strasbourg, pour favoriser les échanges culturels de toutes sortes.

Pour Tomi Ungerer, 1992 a été une année sombre : il perd sa soeur dans l'accident aérien du mont Sainte-Odile. Mais il n'en reste pas moins actif : il participe à de nombreuses opérations humanitaires, en faveur de la Croix Rouge Française, contre le sida.

En 1994, paraissent un livre sur l'ensemble de son oeuvre publicitaires, *Affiches*, et un recueil d'esquisses érotiques, *Das Liederliches Liederbuch*. En 1995, il publie un recueil de textes et de dessins sur les chats, *Das Grosse Katzbuch*, mais n'en n'oublie pas pour autant les enfants, avec plusieurs publications.

En 1997, paraît *Flix*, (son premier livre pour enfants depuis 1974) chez Diogenes Verlag à Zurich et à l'Ecole des Loisirs à Paris, puis *Mon Alsace*, aux Editions de la Nuée Bleue à Strasbourg, et *Cats* chez Roberts Rinehart Publishers aux Etats-Unis.

Le Prix Hans Christian Andersen lui est décerné l'année suivante, puis le Prix Européen de la Culture en 1999, tandis que paraît *Otto*, autobiographie d'un ours en peluche.

Tomi Ungerer vit toujours en Irlande, tout en gardant des contacts très étroits avec l'Alsace et ses souvenirs d'enfance, celle égayée par Max et Moritz, Samivel et Benjamin Rabier. Celle aussi illuminée par le retable de Grünewald devant lequel le jeune Ungerer restait des heures durant à rêver.

Car au goût le l'absurde et de la provocation, jusqu'à la cruauté, répond dans toute l'œuvre de Ungerer, la pudeur, la tendresse et le ravissement devant l'enfance.

Avec talent et générosité, Tomi Ungerer a jusqu'à ce jour publié plus de 130 ouvrages, près de 500 affiches, des milliers de dessins où transparait sa verve contre la société de consommation, fustigeant les trop-nantis ou les imbéciles repus, émerveillé devant la naïveté du monde...Un talent multiforme qui désarme, mais qui rassure aussi les lecteurs que nous sommes...

Paru sur Ricochet en 2000

<https://www.ricochet-jeunes.org/auteurs/tomi-ungerer>



A la guerre comme à la guerre

par Raoul Dubois - paru le 30 avril 2011 sur le site du CRILJ

Tomi Ungerer publie aux éditions Ecole des Loisirs un ouvrage déjà paru à Strasbourg en 1991 et qu'il sous-titre *Dessins et souvenirs d'enfance*.

Tout ceux qui s'intéressent à la littérature de jeunesse et ceux qui la font, c'est-à-dire tous les membres du CRILJ, se doivent de lire et de faire lire ce texte.

D'abord parce qu'il met en évidence beaucoup des aspects de l'œuvre de Tomi Ungerer dont il serait fastidieux de faire la bibliographie. Tout s'éclaire et les critiques auront l'occasion dans les années à venir de montrer toutes les correspondances entre ces souvenirs et l'œuvre de l'auteur.

« ... Tomi a huit ans quand la Seconde Guerre mondiale éclate. Du jour au lendemain, il doit changer de nom, parler allemand, écrire en gothique, faire un dessin raciste pour son premier devoir nazi. Il obéit, il s'adapte. Il devient caméléon. Français sous son toit, Allemand à l'école, Alsacien avec les copains. Heureux quoiqu'il arrive ... »

On nous permettra d'aller plus loin dans ce texte et d'y voir un extraordinaire résumé des drames de notre temps.

En premier lieu parce qu'il s'agit d'un enfant placé au centre de ces tourments qui, à travers les âges, mettent en cause, plus que les vies même, le sens de la vie. Tomi est dans la guerre et la guerre est dans Tomi. Peut-être d'ailleurs ne l'a-t-elle jamais quitté. Le fait qu'il appartienne à un milieu cultivé lui a sans doute permis, son talent aidant, de se trouver une issue. Seul l'humour de l'auteur rend certains passages supportables sans que jamais il ne nous entraîne dans la dérision et l'horreur.

On ne peut s'empêcher de penser aux enfants, victimes d'hier et à ceux d'aujourd'hui. Pour notre génération la liste est longue : les enfants alsaciens, les enfants juifs, les enfants de la Pologne et de la Russie occupée, les enfants Tziganes et ceux d'Hiroshima qui succédaient aux enfants espagnols que certains oublièrent vite.

En ce début de siècle, les enfants du Rwanda, du Congo et de tant d'autres pays d'Afrique, nous pensons à ceux de Bosnie, de Serbie, du Kosovo, de Palestine et d'Israël, d'Iran ou d'Afghanistan, d'Irak et d'Algérie (ceux d'hier, ceux d'aujourd'hui), les Tchétchènes ou les Indonésiens ... on n'en finirait pas d'aligner les lieux où se perpétuent des crimes dont les victimes n'auront pas toutes la « chance » – excusez-moi, Tomi – de s'en sortir.

Mais c'est pour cela qu'il faut lire et faire lire ce livre au moment où peut-être se prépare une guerre qui peut, d'une erreur tactique à l'autre, devenir la troisième guerre mondiale. Parce que tous les enfants du monde ont droit à la vie et que rien jamais ne justifie celui qui déclenche une guerre. N'aurait-il écrit que ce livre, Ungerer aurait sa place dans la littérature enfantine. Il en a écrit et dessiné beaucoup d'autres, une chance que la guerre nous l'ait épargné.

(texte paru dans le n° 75 – novembre 2022 – du bulletin du CRILJ)

Né en 1931 à Strasbourg, **Tomi Ungerer** est fils d'un fabricant d'horloges historien et astronome. Il fréquente en 1953 les Arts Décoratifs de Strasbourg, puis, en 1956, part à New York où il se fait connaître comme dessinateur publicitaire. Son premier livre pour enfants, *The Mellops go flying*, paraît chez Harper and Row en 1957 et obtient le *Spring Book Festival Honor Book*. Dans les années 1960 il collabore avec l'éditeur suisse Diogenes Verlag qui édite la majorité de ses livres. Après un passage par le Canada, il s'installe en 1976 en Irlande. Il est l'auteur de près de cent cinquante livres dont plus de quarante disponibles en français. Le premier paru en France, *Les trois brigands* (Ecole des Loisirs 1968) est un album connu de tous. De retour à Strasbourg, Tomi Ungerer a renoué avec sa terre d'origine, multipliant présences et initiatives. Le Musée Tomi Ungerer-Centre International de l'Illustration, à la Villa Greiner à Strasbourg, regroupe un fonds important de dessins, livres, revues, jouets et documents d'archives donné à sa ville natale par l'illustrateur.



« Dans la maison de Tomi Ungerer, il y a des meubles qu'il a fabriqués, des jambons qu'il a salés, des mécaniques qu'il a montées. Il n'y a pas de télévision. Dans la penderie de Tomi Ungerer, il y a une veste à quatorze poches pleines de manuels de botanique, de loupes, de couteaux, de dictionnaires de minéraux. Dans les œuvres complètes de Tomi Ungerer, il y a des affiches, des publicités, des sculptures, des machines et des jouets, des livres érotiques, des livres de satire sociale, des livres de reportage et des livres pour enfants. Dans les livres pour enfants de Tomi Ungerer, il y a des animaux : serpent, pieuvre, chauve-souris et vautour, maudits et réhabilités, des ogres convertis, des brigands repentis et des histoires sans queue ni tête. Dans les récompenses obtenues par Tomi Ungerer, il y a le Prix du Plus Mauvais Livre pour enfants décerné dans l'Amérique du « politiquement correct ». Dans la bouche de Tomi Ungerer, il y a des imprécations, des moqueries, des colères, des provocations, des engagements, des jeux de mots, des révoltes, des enthousiasmes et des passions. »

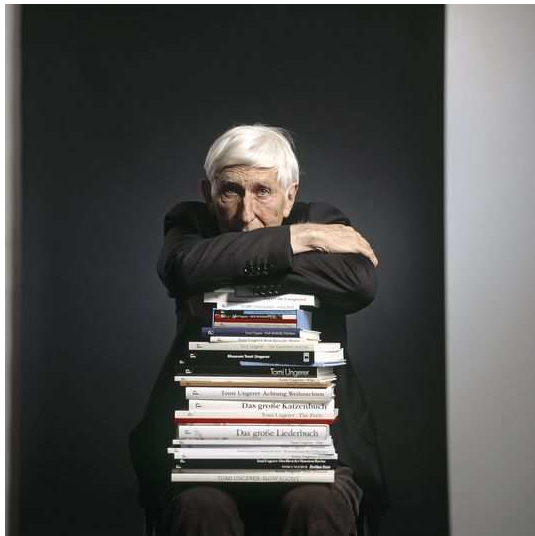
Texte de *Sophie Cherer* - Brochure de L'Ecole des Loisirs



Le géant de Zéralda

Tomi Ungerer l'indocile

M le magazine du Monde | Par Emilie Grangeray le 14/12/2012



Six heures avec [Tomi Ungerer](#) – un rêve. Six heures passées chez son éditeur [suisse](#), Diogenes Verlag, qui a publié la quasi-intégralité de son œuvre. Un mot que ce "modeste arrogant" (comme il aime à se définir) refuse, lui préférant celui de "productions". Un comble pour l'un des rarissimes artistes vivants à [avoir](#) son propre musée, ouvert en 2007 à Strasbourg et dont Thérèse Willer est la conservatrice.

Auteur de plus de 140 ouvrages, beaucoup pour adultes – même si en France il est surtout connu comme lauréat du prix Andersen (1998), le Nobel de la littérature enfantine. Des [livres](#) dont il préférerait ne pas [parler](#) – car son travail, explique-t-il, a tellement évolué depuis. Ses brigands au cœur [tendre](#) et ogres assagis, devenus des classiques, ont pourtant révolutionné le genre... Il faut [dire](#) que, des tabous et des verrous, Tomi Ungerer en a fait [sauter](#) plus d'un.

Né le 28 novembre 1931 à Strasbourg dans une [famille](#) rigoureusement protestante, le petit Tomi est doublement marqué : à trois ans et demi, par la mort de son père, ingénieur, fabricant d'horloges astronomiques, artiste et historien, auquel il rend hommage dans *De père en fils* (éd. La Nuée bleue/DNA, 2002) : "J'ai eu le sentiment qu'il m'avait transmis tous ses talents en mourant." Puis à 8 ans, quand la guerre éclate. Si, plus tard, le roi du calembour s'amusera à répéter à l'envi : "L'[Alsace](#), c'est comme les toilettes : toujours occupée", il ne se remettra jamais du lavage de cerveau que les nazis leur ont fait [subir](#) (*A la guerre comme à la guerre*, éd. L'Ecole des [loisirs](#), 2002).

"STIMULER UN IMAGINAIRE"

Après son échec au baccalauréat, il [voyage](#) beaucoup et, fasciné par l'Amérique, débarque à [New York](#) en 1956 avec un carton de dessins et 60 dollars en poche. Le succès est quasi immédiat : alors qu'il multiplie les collaborations avec les journaux et magazines les plus prestigieux (*Esquire*, *Life*, *Harper's Bazaar*, [The New York Times](#)), ses livres pour enfants séduisent. Mais chez Ungerer, pas de "ces livres à nounours", comme il les appelle, qui lui donnent la nausée (*Pas de [baiser](#) pour Maman*, éd. L'Ecole des loisirs, 1976). Ni de vocabulaire édulcoré. Ainsi, dans *Les Trois Brigands*, préfère-t-il [utiliser](#) le terme de "tromblon" à celui d'"arme à feu" : "Il n'existe rien de mieux qu'un nouveau mot pour [stimuler](#) un imaginaire."

Pour lui, l'essentiel est d'[enseigner](#) la curiosité : "Une fois que les enfants sont curieux, ils deviennent collectionneurs – de connaissances, d'expériences. Alors, ils peuvent [comparer](#). Et, lorsque l'on compare, les [idées](#) surgissent."

Des idées, Tomi Ungerer en a parfois tant que, pris à la gorge par de répétitifs cauchemars, il crayonne sans relâche ou écrit. Ainsi ce mot qu'il nous fera [parvenir](#) par La Poste, peu de temps après notre entretien : *"Soyez bêtes, soyez méchants, analphabètes et dégoûtants/ Etre évité et détesté, c'est une [forme](#) de liberté."*

"LIGNE D'HORIZON"

Mettre les normes à l'envers, Tomi Ungerer sait [faire](#) et il n'attendra pas longtemps avant de s'en [prendre](#) à la face B de l'Amérique, dénonçant, à coups d'affiches coup de poing, la ségrégation puis la guerre du [Vietnam](#). Il touche juste – toujours –, même si la férocité de son trait n'est pas du goût de tous. Mais c'est la publication de ses dessins érotiques (*Fornicon*, 1969 ; éd. Jean-Claude Simoën, 1978) qui va [signer](#) son arrêt de mort. L'Amérique puritaine est choquée. Un critique du *New York Times* s'insurge : comment ose-t-il [publier](#) tout à la fois "ça" (ses nus, donc) et des ouvrages pour enfants ? *"Il faut pourtant bien [baiser](#) pour en faire"*, renchérit Ungerer.

Trop, c'est trop. En 1971, il quitte donc le pays où tout est vraiment possible pour le [Canada](#), puis l'[Irlande](#), où il vit toujours. Entouré de moutons, cochons et autres canards, il devient fermier et [boucher](#). Surtout, il découvre la mer : *"Elle m'a offert la ligne d'horizon. Une ligne sans tranchée, une surface sans église, sans usine."*

C'est aussi, pour lui, un retour à l'[Europe](#) qu'il a toujours aimée puisque, parmi ses nombreux engagements – il s'est battu pour la sensibilisation des enfants aux horreurs de la guerre, la [défense](#) de l'identité alsacienne, du yiddish, etc. –, Tomi Ungerer a fait partie, avec André Bord, de la Commission interministérielle de coopération créée pour le rapprochement franco-allemand.

Depuis, l'enfant terrible se réjouit que ses livres, jadis mis à l'index, soient désormais en vente au MoMA. Facétieux, l'homme devient très sérieux lorsqu'il s'agit, pour [paraphraser](#) Philip Roth qu'il a bien connu, de [parler](#) travail. Après [avoir](#) produit quelque 40 000 dessins, et écrit pamphlets et aphorismes, il travaille actuellement à des nouvelles, et sur l'application pour smartphone que finalise Diogenes Verlag autour des *Trois Brigands* – *"Que pensez-vous du début de la berceuse que j'ai griffonnée ce matin : "A l'école, à domicile, soyez toujours indociles..." ?"*

ENFANT HYPERSENSIBLE

Indocile, Ungerer ? Espiègle, certainement. Farceur, sans aucun doute. Mais surtout inclassable. Bricoleur polymorphe, curieux insatiable, il a brisé tous les codes. Lui, le fils d'une dynastie d'horlogers, dessine pour [conjur](#)er le temps. Mais, justement, on entend *L'Horloge* de Baudelaire, *"dieu sinistre, effrayant, impassible"*.

Et voilà. Cela fait six heures qu'il choisit des dessins pour ce parcours visuel. Six heures passées à [raconter](#) des histoires. A [tenter](#) - en vain - de [soudoyer](#) l'attachée de presse pour qu'elle nous apporte une bouteille de vin alors qu'on nous servait à déjeuner dans le bureau. A s'émouvoir aux larmes quand l'injustice pointe le bout de son nez. Alors, et alors seulement, son visage s'assombrit, ses yeux d'ordinaire si malicieux se mouillent, sa voix se fracasse, et voilà que revient l'enfant hypersensible qu'il fut. Qu'il est.

Six heures à [rire](#) aussi, beaucoup. Il sera à [Paris](#) pour la sortie conjointe de *L'Esprit frappeur*, l'excellent documentaire qui lui est consacré, et de *Jean de la Lune*, film d'animation adapté de son conte éponyme. *"Jean de la Lune, c'est moi. C'est l'éternelle histoire de celui qui est différent des autres. Par ailleurs, je suis très sensible à l'influence de la Lune, laquelle, quand elle est pleine, me met dans des états de grand désespoir ou de grande inspiration."* Nous sommes un jour de pleine lune.

Voir le portfolio : [Tomi Ungerer, un modeste arrogant engagé](#)

Emilie Grangeray

https://www.lemonde.fr/livres/article/2012/12/14/tomi-ungerer-l-indocile_1805715_3260.html

Strasbourg : joyeux anniversaire, Tomi Ungerer !

>[Alsace](#)|Martin Antoine| 19 novembre 2016



L'illustrateur Tomi Ungerer est connu dans le monde entier pour ses livres pour enfants, ses affiches et ses dessins engagés. (Patrick Seeger/DPA/MAXPPP)

Pour ses 85 ans, l'illustrateur Tomi Ungerer est au centre d'une exposition dans le musée strasbourgeois qui porte son nom... Une centaine d'artistes réinterprètent son oeuvre.

Ses livres pour enfants, ses affiches publicitaires et ses dessins engagés sont connus dans le monde entier. Le plus célèbre artiste strasbourgeois fête son anniversaire en grande pompe au sein du musée qui porte son nom. Baptisée « Tomi Ungerer Forever : Plus de 85 artistes pour ses 85 ans », une exposition réunit notamment une centaine d'oeuvres réalisées pour l'occasion par de grands noms de l'art graphique qui ont été marqués par le travail du caricaturiste et illustrateur, l'un des plus influents de la scène internationale. Parmi eux : Willem. L'auteur néerlandais de BD satiriques admire « l'humour grinçant de Tomi Ungerer que l'on retrouve notamment dans ses affiches contre la guerre du Viêt Nam ».

Pour prouver son admiration à l'artiste alsacien, Willem a choisi de réaliser un petit dessin « drolatique ». Car c'est justement le principe de l'événement : témoigner de sa filiation et de son attachement à Tomi Ungerer en réalisant une oeuvre qui fait écho à l'une des réalisations du Strasbourgeois qui fêtera ses 85 ans le 28 novembre. « Je n'aime pas le terme d'hommage. Je préfère dire que les oeuvres de ces artistes font état de la tendresse et de la parenté qu'ils ressentent pour Tomi », explique Thérèse Willer, directrice du musée Tomi Ungerer.

Celle qui est aussi la commissaire de l'exposition a donc conçu la scénographie par thèmes : livres pour enfants -- où l'on retrouve son best-seller « les Trois Brigands » --, illustrations publicitaires, ou encore des dessins satiriques.

L'oeuvre de Tomi Ungerer est empreinte d'insolence. Son affiche icône reste ainsi « Black Power-White Power » qui représente un homme noir et un homme blanc tête-bêche en train de se dévorer comme pour dénoncer la ségrégation raciale. Une oeuvre qui a bouleversé le dessinateur Philippe Dupuy qui l'a retravaillée à sa façon pour l'exposition. Le dessinateur normand fait partie des artistes français qui voulaient participer à cet anniversaire. C'est le cas aussi de Catel Muller. Cette illustratrice et auteur de BD strasbourgeoise partage « l'amour de l'Alsace avec Tomi Ungerer. Il n'hésite pas à égratigner sa région d'origine. D'où l'affiche que j'ai réalisée pour l'exposition qui représente Tomi en train de valser avec l'Alsace ».

« Toutes les générations de dessinateurs ont souhaité participer à cet événement, témoigne Thérèse Willer. C'est cela qui touche le plus Tomi. Mais aussi le fait de voir que les dessinateurs français l'aiment. » Si la renommée mondiale de Tomi Ungerer n'est plus à démontrer, il est vrai que cet immense artiste aux 40 000 oeuvres est encore trop peu connu des Français. Cette exposition, à découvrir jusqu'au 19 mars, devrait réparer cette injustice.

Musée Tomi Ungerer - Centre international de l'illustration, 2, avenue de la Marseillaise, Strasbourg (Bas-Rhin). TLJ sauf mardi, de 10 heures à 18 heures. Tarif : 6,50EUR.

<http://www.leparisien.fr/alsace/strasbourg-joyeux-anniversaire-tomi-ungerer-19-11-2016-6346488.php>

Ungerer, Cyrulnik, Meirieu et les peurs enfantines aux Assises du roman

Publié le 30/05/2012, mis à jour le 10/12/2012



Boris Cyrulnik, Philippe Meirieu et Tomi Ungerer aux Assises du roman de Lyon © Marie Pujolas

Par Marie Pujolas

D'où vient la peur ? Faut-il rêver à un monde sans peur ? Ce sont à quelques-unes de ces questions que le dessinateur Tomi Ungerer, le neurologue et psychiatre Boris Cyrulnik et le pédagogue Philippe Meirieu ont été invité à répondre dans le cadres des Assises Internationales du roman, qui se tiennent à Lyon jusqu'à dimanche. Un débat très philosophique autour de la notion de la peur chez l'enfant. Rassurons-nous, il est bon de lire des contes aux plus petits, même s'ils sont peuplés d'ogres et de brigands !

Le débat promettait d'être intéressant intellectuellement, mais on ne s'attendait pas forcément à passer un moment joyeux et aussi convivial. Pourtant, ce fut le cas. Les trois intervenants se sont écoutés mutuellement, ont échangé des souvenirs d'enfance sur leurs peurs et ont livré au public, conquis, quelques anecdotes privées. Comme Tomi Ungerer qui, volontairement provocateur, dit qu'*"il faut traumatiser les enfants pour leur donner une identité !"* Il raconta ainsi comment, en voiture avec ses enfants, il vit un chat écrasé sur le bord de la route. Il les fit descendre et leur montra l'animal en leur disant : *"C'est à ça que vous ressemblerez si vous ne faites pas attention en traversant !"*.

Plus sérieusement, l'auteur du célèbre livre pour enfants, "Les trois brigands", raconta qu'il était persuadé que la peur était utile pour être dépassée et ainsi se construire. Orphelin de père à l'âge de trois ans, il vécut toutes les horreurs de la seconde guerre mondiale. Des images qui l'ont profondément marqué mais qui l'ont aussi aidé à avancer.

Selon lui, les jeunes enfants ont souvent peur à cause des adultes. Mais se faire peur en lisant un livre, adapté à son âge, est plutôt bénéfique.

Ainsi, pour le pédagogue Philippe Meirieu, *"la peur de la solitude est la matrice de toutes les peurs"*. *"Tous les enfants ont peur d'être abandonné par leurs parents. En lisant un conte comme "Le petit poucet", les enfants se sentent moins seuls, ils comprennent que d'autres ont les mêmes peurs qu'eux"*.

Un sentiment partagé par Boris Cyrulnik. Selon lui, si on enlevait la peur, on évoluerait dans un monde de solitude. Un enfant trop sécurisé ne s'attache pas, il n'a pas appris la fierté d'avoir été plus fort que la peur.

Il faut donc continuer à nourrir l'imaginaire de nos enfants. Mais il faut également les entourer d'amour et leur donner des repères. Il ne s'agit pas de leur faire peur avec des images non-appropriées ou des propos qu'ils ne peuvent pas comprendre. Ainsi, s'ils se sentent en même temps protégés et aimés par leurs parents, ils auront toutes les chances de devenir des adultes curieux et ouverts sur le monde.

Pour se faire, l'art joue un rôle primordial. Selon Philippe Merieu, *"l'art a la capacité de rendre saisissable les choses les plus effrayantes. L'accès au symbolique détermine l'entrée au langage et à la culture"*.

Ce débat s'est tenu dans le cadre des Assises Internationales du roman. Les éditions Gallimard jeunesse, qui fêtent cette année leur 40 ans, ont profité de l'événement pour publier un livre "Même pas peur", qui sortira au mois de septembre. En partenariat avec l'association *Envols d'Enfance*, qui intervient à travers des ateliers artistiques, auprès des enfants en difficulté, il regroupe des textes et des illustrations. Boris Cyrulnik, parrain de l'association, et Tomi Ungerer ont participé à sa création.

Tomi Ungerer : «Toute ma vie, je suis tombé de la Lune»

Par Olivier Delcroix art. LE FIGARO - 2012

LE CLAP - C'est doublement Noël pour l'illustrateur et satiriste alsacien. Un documentaire et un film d'animation inspiré de son œuvre sortent en même temps sur les écrans.

Non seulement une magnifique adaptation animée de son livre *Jean de la Lune* sort sur les écrans, mais le même jour est également diffusé *Tomi Ungerer: l'esprit frappeur*, un formidable documentaire américain signé Brad Bernstein.

À le voir, toujours aussi vif et blagueur, on se rend compte que l'âge n'a en rien atténué la vivacité et l'acuité intellectuelle du bonhomme. À 81 printemps, cet artiste multicarte reconnaît avec le sourire que *Jean de la Lune* est un récit «vraiment autobiographique. Je me souviens que, lorsque j'ai atterri à New York, je tombais de la Lune. Quand je suis arrivé en Irlande, je suis tombé de la Lune... Toute ma vie, j'ai passé mon temps à tomber de la Lune!».

Son petit héros à la tête ronde et au sourire lunaire lui ressemble donc beaucoup. Dans le livre comme dans le film d'animation signé Stephan Schesch, ce petit Jean s'ennuie tout seul sur son astre blanc. Une nuit, il décide de s'accrocher à la queue d'une comète et atterrit sur la Terre. Le Président du Monde, dictateur tout-puissant, persuadé qu'il s'agit d'un envahisseur, le pourchasse. Pour lui échapper, Jean de la Lune devra compter sur les enfants et ses amis... et un certain professeur Éclats des ombres, inventeur de toute chose, qui ne se déplace qu'avec un «yo-yo trottinette» du plus bel effet.

«Cette invention rigolote n'est pas dans l'ouvrage original, confie Ungerer. Mais le réalisateur souhaitait absolument ajouter une grande mobilité au personnage. Alors, j'ai pensé à ça...» En regardant la canne de Tomi Ungerer, on remarque alors qu'elle porte une sonnette de bicyclette et l'on comprend que le dessinateur est coutumier de ce genre de facéties. «J'ai perdu un œil, se justifie-t-il. Comme je n'ai plus aucune profondeur de champ, dans la rue, quand les gens s'avancent vers moi, j'ai l'impression qu'ils vont me rentrer dedans. Du coup, j'actionne la sonnette. C'est mon arme anticollision !» (rires).

Conte poétique

Le film d'animation *Jean de la Lune* est à l'image d'[Ungerer](#), tendre et cruel. Tomi Ungerer y a totalement revisité son conte poétique, y ajoutant de-ci de-là quelques coups de cymbales créatives dont il a le secret. On fait ainsi la connaissance d'une petite fille, de son chien, et de son père qui circulent dans une grande voiture décapotable blanche. Au début du film, ils assistent à une séance de cinéma dans un drive-in américain. La petite fille aperçoit Jean de la Lune, tandis que son père a perdu cette capacité d'émerveillement et ne distingue qu'un astre blanc qui brille dans la nuit.

Récit poétique, *Jean de la Lune* met en scène un petit héros qui va devoir apprendre à communiquer avec les gens pour s'en sortir, malgré sa différence. On retrouve les thématiques chères à l'œuvre d'Ungerer: la liberté d'un individu jugé différent face à l'ignorance d'une société, trop vite enclin à l'exclusion et au racisme. Bien sûr, on pense au Petit Prince de Saint-Exupéry qui, une fois tombé de sa petite planète, ne pense qu'à une chose: y revenir. Mais Jean de la Lune ayant été imaginé en 1966, trois ans avant que l'homme n'y pose le pied, il est tout à fait logique que notre «Pierrot lunaire» retourne chez lui à l'aide d'une belle fusée!

Tomi Ungerer dans tous ses éclats

Par Olivier Delcroix LE FIGARO 29-12 2011

Rencontre avec le dessinateur, qui excelle aussi bien dans les livres pour enfants que le portrait ou la publicité... À Strasbourg, une exposition passe en revue les maîtres qui l'ont influencé.

En novembre, il a fêté en grande pompe ses 80 printemps. L'illustrateur et satiriste Tomi Ungerer, qui était de retour à Strasbourg sa ville natale pour l'occasion, ne manque pas de préciser aussitôt qu'il ne s'agissait pas de «grandes pompes, mais plutôt de grosses bottes», car il pleuvait à verse en Alsace. D'emblée, cet échange d'amabilités humoristiques en forme de jeux de mots (croisés) esquisse un personnage truculent, un peu ogre de prime abord mais qui reste, au fond, un grand gamin. Outre l'exposition «[Tomi Ungerer et ses maîtres](#)» qui lui est consacrée à Strasbourg dans le musée qui porte son nom, deux nouveaux ouvrages permettent d'approcher l'œuvre immense de ce dessinateur virtuose: portraitiste, satiriste, auteur pour enfants, notamment d'un classique, *Les Trois Brigands*.

Un talent éclaté? Lui-même le reconnaît volontiers. «J'ai explosé comme une grenade, dit-il. Je suis parti en éclats, vers le dessin pour enfants, vers la publicité, vers l'érotisme, vers la politique comme on a pu le constater avec mes affiches anti-guerre du Vietnam.» Et d'ajouter comme s'il prenait soudain du recul par rapport à sa carrière: «Toute ma vie, finalement, aura été une succession d'éclats et d'éclaboussures. Durant l'enfance, il y a eu les éclats d'obus de la guerre, il y a eu ce voisin que j'ai vu mourir sous mes yeux d'un éclat dans la gorge. Les éclats, ça me connaît. Les éclats de colère aussi. Je suis un homme en colère contre l'absurdité du monde. Ma colère vient de là. Et mon exutoire, c'est le dessin. Je perce les abcès de mes humeurs avec ma plume. Vous voyez, je pense par images.»

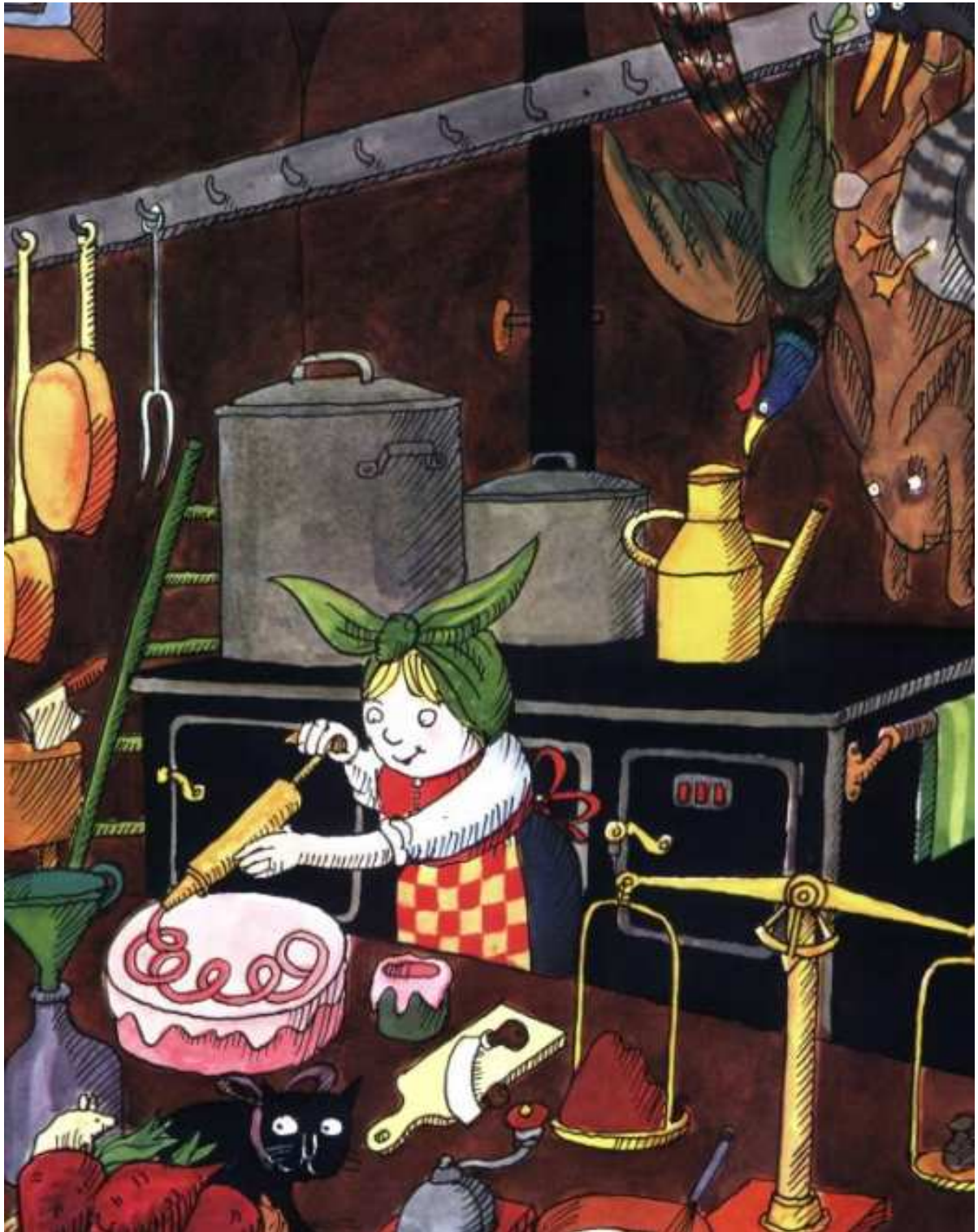
Complexe d'infériorité

L'âge n'a en rien atténué la vivacité et l'acuité intellectuelle du bonhomme. Quand on lui parle de dessin, il se cabre. «Avec mon complexe d'infériorité, dit-il, chaque dessin est pour moi une sorte d'avortement. J'ai horreur de revoir mes anciens dessins. J'ai toujours envie de tout refaire.» Son influence la plus marquante? Sans hésiter, Ungerer cite [le retable d'Issenheim](#). «Un choc immense, durant la guerre. La station d'autobus que je prenais chaque jour pour rentrer de l'école était située en face. À 9 ans, j'ai d'abord été fasciné par les monstres, puis par ces lumières psychédéliques. C'était aussi moderne à l'époque qu'aujourd'hui. Un vrai trip !»

Le mot ramène à sa mémoire sa période américaine, ses années beatniks à l'ombre de la statue de la Liberté. «J'ai débarqué en 1956 à New York d'un cargo norvégien, avec ma cantine militaire. J'avais 60 dollars en poche. L'Amérique est, comme ils disent, “terre d'opportunité”. C'est aussi un pays terrible... Je dis ça parce que j'ai failli mourir là-bas d'une sale rechute pulmonaire. À l'hôpital où je m'étais fait admettre, une infirmière, voyant que je n'avais pas de quoi payer, m'a dit: “Sortez de ce lit et retournez d'où vous venez!”»

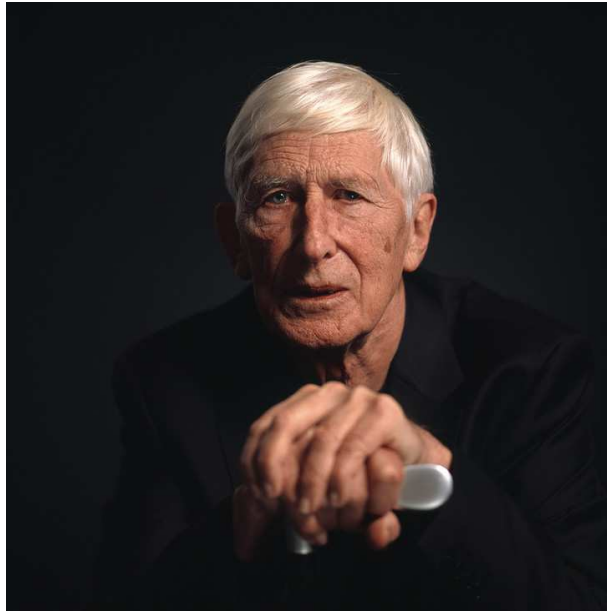
Le lendemain, heureusement, Ungerer avait rendez-vous avec l'éditrice de Harper & Row, Ursula Nordström. Titubant, il parvient tout de même à apporter son carton à dessins. Impressionnée, elle lui commande un livre sur «la famille cochon» tout en lui accordant une avance de 600 dollars. Sauvé! Ungerer peut se faire soigner. Il est sauvé. «Après je suis parti en fusée, se souvient-il. C'est là-bas que j'ai composé le conte de Noël Jean de la Lune, qui va bientôt être adapté en film d'animation comme [Les Trois Brigands](#)...»

Tomi Ungerer aime-t-il toujours dessiner à son âge? «Le dessin est une discipline instinctive qui demande de l'innocence. Et je ne peux pas retomber en enfance car... j'y suis resté. Chez moi le dessin coule plus facilement que les mots. J'ai une facilité plus grande à dire le monde en dessin que par écrit. Quoi que, depuis quelque temps, je sens en moi tous ces mots qui attendent de sortir...» Son dernier livre, *Un point c'est tout*, en est la preuve...

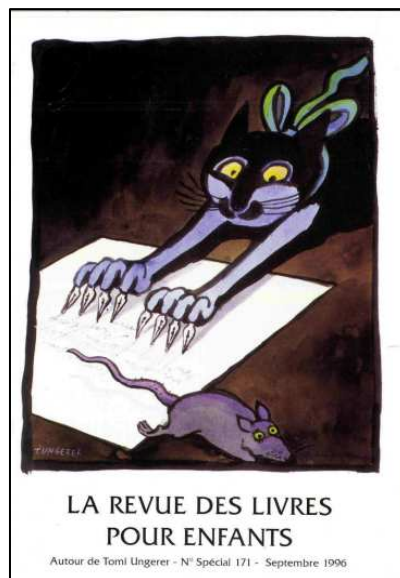


Le géant de Zéralda T. Ungerer - L'Ecole des Loisirs 1971

Tomi UNGERER



Bally (Keystone)/Diogenes VerlagAG, Zurich



Un numéro spécial de La Revue des Livres pour Enfants lui a été consacré n°171 - sept. 1996

Sommaire du dossier

Thérèse Willer - *L'œuvre graphique de Tomi Ungerer (thèse de Doctorat publiée en 2011)*

Caroline Rives - *Tomi Ungerer : un diable en paradis ?*

Tomi Ungerer, Claude-Anne Parmégiani - *Tomi Ungerer par Tomi Ungerer*

Noëlle Batt - *Sur le bout de la langue, écrire une image*

Nathalie Rizzoni - *"Docteur Tomi et mystère Ungerer ou lecture croisée de "Das grobe Liederbuch" et de "L'Alsace en torts et de travers"*

Claude-Anne Parmégiani - *Merci monsieur Ungerer*

Merci, Monsieur Ungerer

La Joie par les livres a organisé une journée d'études autour de l'œuvre de Tomi Ungerer à la Bibliothèque Nationale de France, Galerie Colbert, le 23 mai 1996, dont nous publions ici intégralement les Actes.

Venu tout exprès d'Irlande, Tomi a répondu aux questions de tous ceux qui, présents, ont eu conscience de rencontrer un véritable honnête homme à la langue drôlement déliée.

En France, hormis la thèse en cours de Thérèse Willer, chargée de conservation de la donation Tomi Ungerer aux musées de Strasbourg, peu de travaux sont consacrés à l'étude de ce talent foisonnant. Alors, incompris dans son pays d'origine, Tomi ? Peut-être, mais surtout inclassable, et indomptable; de quoi faire enrager les pédants et les conformistes qui font et défont les réputations, distribuant des mérites à qui leur ressemble.

Et malheur à celui qui ose dire la vérité et la montre toute nue, sortie du puits.

Or, Ungerer a été celui-là, libérant le livre d'images de ses tabous. Ce faisant, il a profondément modifié le regard que nous portions sur l'enfance. Grâce à lui, le ton des livres d'images a changé; on ose y parler vrai, car, comme il le déclare lui-même : « Il faut toujours mettre les enfants au-dessus de leur niveau. Ne pas les rapetisser. Cesser de les prendre pour des petits imbéciles et inventer un monde qui n'existe pas pour eux. » C'est pourquoi il nous a semblé nécessaire, voire indispensable, de resituer ses livres pour enfants dans le contexte autrement plus riche et divers de la globalité d'une œuvre aux multiples facettes.

Conscients qu'elle formait un tout dont il ne fallait pas perdre de vue la cohérence générale, nous avons confié le soin d'explorer de façon transversale certains titres ou certains de ses aspects à des intervenants qui sont plutôt des « amateurs », au sens de celui qui aime, qui apprécie, que des spécialistes.

Se jouant des modes, refusant les objectifs pédagogiques, méprisant les limites d'une fausse morale, Tomi Ungerer puise aux sources mêmes de la littérature; il s'inspire du conte.

Sous des aspects farceurs, ou provocateurs, il ne cesse de poser les questions essentielles à l'homme : d'où vient-on ? où va-t-on ? pourquoi vit-on ? C'est sans doute ce qui explique la portée universelle que possèdent *Jean de la Lune*, *Les Trois brigands*, *Le Géant de Zéralda*...

Extrait de la présentation du dossier par Claude-Anne Parmegiani

TOMI UNGERER

par Tomi Ungerer



© Tomi Ungerer, vers 1980

Claude-Anne Parmegiani : A la lecture d'Allumette et de Jean de la Lune, en particulier, une question se pose : dans quelle langue écrivez-vous ? Question qui en cache une autre : au fait quelle est votre langue maternelle ?

Tomi Ungerer : Je n'ai pas de langue maternelle. J'ai simplement plusieurs langues fraternelles. D'ailleurs je suis trilingue ; j'écris en anglais, en français, en allemand, et en plus, il faut ajouter l'alsacien. J'aurais tendance à considérer l'alsacien comme ma langue maternelle, mais en France ce n'est pas une langue, ou disons plutôt que c'est une « mauvaise langue ». Dans chaque langue, je parle avec un accent différent. C'est sans doute dû à mon caméléonisme alsacien, mon mimétisme; on dit que je parle français avec un accent allemand. Il y a même des gens qui se sont hasardés à me suspecter d'être Norvégien. En anglais, mon accent varie : si je suis à New York, je retrouve en partie un accent juif new-yorkais, par contre, si je suis au Canada, je retrouve un peu l'accent canadien, tout en ayant un accent français et un accent allemand en anglais. Maintenant je vis en Irlande, et mes enfants trouvent très rigolo que j'aie un accent irlandais identifiable... qui n'est pas vraiment irlandais. J'ai reçu le plus beau compliment de ma vie en Angleterre où un Anglais m'a demandé : « Combien d'années avez-vous passé en Allemagne pour avoir l'accent allemand ? ». Je peux jouer avec ça. Quand je rencontre des Anglais, des Anglais qui sont arrogants, je leur demande :

« Are you Irish ? » (Est-ce que vous êtes Irlandais ?). Et là, en trois mots il sont désarçonnés. Je dois reconnaître que quand je suis avec des gens arrogants, je suis plus arrogant qu'eux, il faut bien l'être, mais sinon j'ai horreur de l'arrogance, c'est une chose qui ne plaît pas beaucoup aux Alsaciens, ni aux minorités d'ailleurs.

Quand on est trilingue, on a une possibilité bien plus grande de jouer avec les mots, on peut trafiquer d'une langue à l'autre. Je ne sais pas si je peux vous raconter ces choses-là parce qu'il faut être trilingue pour comprendre mais je vais quand même essayer.

Quand nous sommes arrivés en Irlande, notre voisin paysan est venu ; il nous a amené un sac de pommes de terre. Il m'a expliqué que ses pommes de terre étaient « uniques au monde ». Finalement, après deux ou trois whiskies, j'ai demandé : « Mais pourquoi sont-elles uniques au monde ? » Et il m'a dit : « Because they come from my heart » (elles viennent de mon cœur). Je rentre en Alsace, et je raconte cette histoire ; là je dois vous expliquer que « hart » ça veut dire le sol et que « aepfel » c'est la pomme ; donc la pomme de terre c'est le « hartaepfel ». Il faut ajouter que « hart » (sol) se prononce exactement comme « heart » (cœur) en anglais ; on m'a dit « il n'y a rien de neuf, nous aussi on a nos " hartaepfel ". » Je pense donc que la chose la plus essentielle ce sont les langues. Il faut collectionner les langues parce qu'une fois qu'on a une autre langue, on comprend mieux la culture des autres. On peut s'amuser avec les langues, on peut les faire transpirer, les mettre au grill. Pour moi un coucher de soleil, je le ressens en français, en allemand, en anglais ou en alsacien, de cette façon je peux jouir de quatre couchers de soleil à la fois, au niveau astral, c'est pas mal !

C.A.P : Certes vous pouvez en jouir en quatre langues mais au moment d'écrire, il vous en faut choisir une seule.

Tomi Ungerer : Le grand problème, c'est qu'il y a des choses qui se disent mieux en français, d'autres en anglais et d'autres en allemand. J'aime bien fabriquer des aphorismes. Je me suis inventé dernièrement une devise « Don't hope, cope » (N'espère pas, agis). C'est intraduisible en français. J'aime bien les slogans. Je suis très fier d'avoir conçu un slogan en Amérique qui est rentré dans la langue anglaise : « Expert the unexpected. » Si vous entendez un Anglais qui utilise cette expression, elle a été lancée dans une campagne que j'ai conçue. Mais, en français, si je dis : « je voudrais que mon arrogance soit aussi fausse que ma modestie », ça vient directement de La Rochefoucault. Chaque langue a sa façon de s'exprimer. Je pense que le luxe des langues, c'est de jouer avec.

Noëlle Batt : En quelle langue avez-vous écrit Allumette, votre dernier livre pour les enfants ?

T. Ungerer : J'ai dû l'écrire en français...non, en anglais ? Je ne peux pas vous répondre. J'essaye d'oublier mes livres aussi vite que possible. Le problème c'est qu'eux ne m'oublient pas. Mon éditeur français qui est dans la salle pourra vous répondre mieux que moi.

Arthur Hubschmidt : En fait je voudrais te poser une question parce que moi aussi je me suis demandé comment tu procèdes parfois. Est-ce que la langue dans laquelle tu écris ne dépend pas de l'éditeur avec lequel tu travailles ? Par exemple, quand tu travaillais en Amérique, avec Ursula Nordstrom, tu écrivais probablement en anglais ?

T. Ungerer : Oui, c'était l'époque où je vivais à New York; je me sentais totalement new-yorkais, je n'avais plus du tout envie de revenir en Europe. Peut-être qu'on utilise d'abord la langue du pays dans lequel on vit. Quand je reviens en Alsace et que j'ai un article à écrire, ou un discours, je l'écris en français ou en allemand, je laisse mon anglais derrière moi. Donc, je suis aussi bien à cheval sur mes trois langues que sur mes bêtes noires. Quel est le mécanisme qui pousse à choisir de s'exprimer dans une langue ? Je me le demande. Dernièrement pour le livre des affiches que j'ai fait avec mon éditeur suisse allemand Daniel Keel, j'ai écrit la préface en français.

Sans doute que quand on prononce le mot « affiche », je pense en français, j'ai connu l'époque de Savignac. Mais par contre, quand on parle de « slogan », je pense en allemand, ou en anglais.

Michèle Cochet : En tant qu'auteur-illustrateur, quelle est dans votre œuvre la place respective du texte et de l'image ?

T. Ungerer : C'est une question d'équilibre. Il y a beaucoup de jeunes illustrateurs qui viennent me consulter. Je leur dis que le dessin ne suffit pas. Dans tous les grands classiques de la littérature enfantine, le texte et l'image ont toujours été conçus par la même personne. L'essentiel c'est d'être auteur ; comme pour avoir un enfant, il faut un père et une mère. Et pour être le parent d'un livre, il faut le dessin et il faut le texte. Il faut aussi un temps de gestation, qui est en général très pénible. Dans mon cas, une fois que j'ai eu mes enfants, je préfère les oublier, pour en faire d'autres. Seulement les enfants, ce n'est pas facile de s'en débarrasser.

C.A.P : Oui, mais au moment de l'accouchement, lequel de ces jumeaux apparaît le premier ? L'image ou le texte ? Et comment la mise en pages établit-elle ensuite la relation qui les ordonne ?

T. Ungerer : En français, en anglais et en allemand on dit un « livre d'images », « picture book », « bilderbook ». Donc l'image est primordiale, on regarde d'abord l'image et on lit le texte ensuite. Mais ça peut changer aussi avec l'âge. Quand on arrive à l'âge de Pas de baiser pour maman, là, il y a déjà plus d'égalité entre le texte et l'image ; et si vous allez plus loin encore comme, par exemple, pour A la guerre comme à la guerre, c'est le texte qui passe en premier, les images sont là pour assaisonner le matériel de base.

C.A.P : A partir de quels critères choisissez-vous votre format ou la typographie de vos livres ?

T. Ungerer : En général je laisse faire l'éditeur qui me montre ses projets, puis au bout de deux ou trois livres, je connais sa mise en pages, et je la garde. Dans mon œuvre de caricaturiste, j'ai l'habitude de dire : « je dessine ce que j'écris et j'écris ce que je dessine ». Dans la satire sur la société, sur la violence, un dessin doit frapper, plus vite, plus dur, plus fort. C'est un digest qui peut en dire plus que deux ou trois pages de textes. Dans le fond l'essentiel c'est de s'exprimer, et là, tout est bon.

C.A.P : En 1973 vous avez écrit : « J'ai conçu mon dernier livre pour enfants car j'ai douté de la nécessité de continuer. » Est-ce que vous pourriez nous dire ce que vous entendiez par là ?

T. Ungerer : Je pensais que j'en avais fait assez, considérant l'afflux énorme des livres d'enfants ; c'est absolument effarant, il y a une surproduction, que je trouve très néfaste. En Amérique, les enfants vont à la bibliothèque et ramènent 12, 13, 14 livres par semaine et les rapportent la semaine suivante. Il vaudrait bien mieux avoir peu de classiques - mais qui imprègnent l'enfance. S'il y a trop de livres, nous retrouvons les problèmes de la consommation. Quand j'ai fait du livre d'enfant, je l'ai fait pour moi-même, pour amuser l'enfant qui est en moi. Je n'ai pas fait des livres pour les enfants des autres, ni pour mes enfants. Mes enfants n'ont pas été élevés avec mes livres... heureusement ! Je suis mon propre aïeul. Et si je me remettais maintenant à faire de nouveau des livres d'enfant, ce qui n'est pas impossible, je le ferais pour mon plaisir.

Je me suis toujours battu pour faire sauter certains tabous. A un moment donné, j'ai considéré que j'avais fait sauter ces tabous. Surtout à mes dépens : mes livres pour enfants étaient encore sur la liste noire, il y a cinq ans aux Etats-Unis ; les gens ne veulent pas admettre la réalité des choses comme elles sont. Mais pourquoi inventer un monde qui n'existe pas pour les enfants ? Je n'ai pas élevé mes propres enfants avec beaucoup de livres d'enfant.

Nous avons une ferme, et quand on vit à la campagne, chaque animal est un livre d'enfant... la nature aussi, chaque fleur est un livre d'enfant.

Je pense qu'on devrait prendre plus de risques avec les enfants ; non pas avec des livres soi-disant faits pour eux sur la nature, mais en leur donnant de vrais ouvrages de botanique avec une nomenclature adéquate. Ils sont très bien illustrés. Pourquoi s'imaginer que les enfants sont des petits imbéciles ? Ils peuvent très bien comprendre des choses... Il faut toujours mettre les enfants au-dessus de leur niveau. Ne pas les rapetisser. L'essentiel c'est de lire à haute voix. On m'a toujours lu à haute voix. L'essentiel est de lire des livres où il y a des mots qu'on ne connaît pas, pour que le mystère du vocabulaire agisse. En Irlande, c'est la langue adulte qui prédomine pour tout car il y a un autre phénomène qui entre en jeu : ce sont des familles nombreuses.

Mes enfants ont des amis de 35, de 40 ans, ou de 18 ans et ils savent aussi bien jouer avec un bébé, il n'y a pas de différence entre les âges. Je me rappelle que le grand combat que j'ai eu aux Etats-Unis, c'était d'introduire des mots. Le vocabulaire était limité à 2000 mots, je crois ? Dans *Le Chapeau volant*, j'ai employé le mot « *tilbury* », qui désigne une certaine catégorie de voiture à cheval, on m'a répondu : « Non, c'est un chariot ». Dans *Les Trois brigands*, pour le tromblon on m'a dit « no, it's a gun » - (non, c'est un fusil !). Je me suis vraiment fortement battu à l'époque pour donner aux enfants un vocabulaire. Parce que plus on a de vocabulaire, plus on a de fantaisie.

C.A.P : Quelles ont été vos lectures d'enfance ? Qu'avez-vous lu quand vous étiez enfant ?

T. Ungerer : Les choses qu'il y avait déjà dans la famille, Ludwig Richter, le grand romantique, *La Famille Lienburg* que nous lisions parfois le soir, Wilhelm Busch, il y avait évidemment Hansi, essentiellement *L'Histoire d'Alsace* racontée aux petits enfants. J'ai découvert par la suite que c'était une monstruosité qui nous apprenait à haïr, or je hais la haine. Et j'ai appris à détester ce grand talent. Il y avait aussi quelques Benjamin Rabier, un Samivel et comme je suis le plus jeune de la famille, j'ai hérité de mes frères et sœurs plus âgés que moi des choses comme *L'Espiègle LUI*. Il y avait encore les premiers *Tintin*, publiés à l'époque dans la revue *Vaillant*. C'était assez mélangé.

Noëlle Batt : J'aimerais, si vous le voulez bien, que vous nous parliez un peu de votre rencontre avec Ambrose Bierce, par texte interposé, puisque vous le nommez dans la dédicace d'*Allumette*. Vous dites quelque part que vous voulez être subversif mais positif, et c'est vrai que votre fin est beaucoup plus positive que celle de Bierce.

T. Ungerer : Je pense que le grand luxe dans la vie ce sont les rencontres. Il ne faut pas les ignorer. Ça peut être une personne ou un livre, ou une musique. Quand je suis arrivé aux Etats-Unis on m'a dit : « Il faut lire Ambrose Bierce. » Alors je me suis mis à le lire, et je me suis aperçu que nous partagions le même « *no man's land* », et il n'est pas le seul. En fait à la base de la littérature américaine, il y a le journalisme : Mark Twain, Edgar Allan Poe, Hemingway, tous étaient des journalistes. Ils ont donc une approche beaucoup plus réelle ; remarquez, en France, Alphonse Allais aussi était journaliste. Mais en Amérique, le journalisme est traditionnellement à l'origine de la littérature. Alors que chez nous, nous avons plutôt des auteurs qui par la suite ont travaillé pour la presse et sont devenus des journalistes polémiques. L'influence de Bierce sur moi a été très forte. Son style d'abord : pas de flonflon ; toujours l'expression la plus économe.

Moi, je ne suis pas un écrivain. Ce n'est pas parce que j'écris et que j'aime écrire que je suis un écrivain. Quand je donne un texte à mon éditeur Daniel Keel, c'est la coupe sèche.

Il reprend ce que j'ai écrit ligne par ligne pour que nous aboutissions au parcours le plus court. En allemand, je me fixe parfois des limites. C'est un exercice qu'on devrait donner aux jeunes à l'école : décrire un personnage ou bien une personne en trois phrases.

Moi, j'y suis parvenu avec un seul mot. Il est vrai qu'en allemand on peut prendre n'importe quels mots, les mettre ensemble, les souder et puis en fabriquer un nouveau. Alors pour moi c'est devenu un jeu.

A l'inverse quand on relit la description du Cousin Pons c'est absolument étonnant. Ça c'est un écrivain, mais je ne suis pas Balzac.

M. Cochet : J'aurais voulu vous demander si vous utilisiez la photographie comme support de l'illustration. Il m'a semblé qu'il y avait dans Photographie, paru aux Editions Braus, des prises de vue que l'on retrouvait dans Nos années de boucherie.

T. Ungerer : Je vais vous expliquer tout de suite. Dans Nos années de boucherie, il n'y pas de photographie, mais compte tenu du climat de violence qu'il y avait alors en Nouvelle Ecosse, je ne pouvais pas m'asseoir et dessiner un taudis ou une vieille voiture ; c'était beaucoup trop risqué de croquer une baraque où les gens seraient sortis et m'auraient cassé la gueule. Alors ce que je faisais, c'est que ma femme conduisait, et en passant je photographiais l'endroit. Rentré au studio, je projetais sur le mur ma pellicule développée; de sorte que j'avais devant moi un paysage que je pouvais dessiner. Pour les nus j'ai agi différemment; d'abord j'ai fait des esquisses, ensuite j'ai fait une photo et après j'ai corrigé mes esquisses. C'est un des rares cas où j'ai procédé comme ça.

C.A.P : Donc c'est un peu comme avec les langues. Vous n'avez pas de trajectoire obli-gée : tantôt vous allez d'amont en aval, tantôt vous faites l'inverse.

T. Ungerer : En fait, il existe un parcours, une osmose qui dépend du sujet ; il m'arrive aussi carrément de copier; de temps en temps par exemple, je réétudie la botanique, ou je prends un ouvrage d'anatomie et je copie les muscles. D'ailleurs je pense que c'est comme ça que j'ai le plus appris. Quand on commence on n'est pas toujours inspiré, alors on étudie. Et quand j'étais jeune, j'avais mon Petit Larousse, vous savez le Larousse rosé, et je copiais systématiquement toutes les petites vignettes, comme ça j'apprenais dans le détail comment tout marchait.

Et je dois dire que s'il m'arrive de tomber sur une photo de presse qui me saisit, je m'en inspire. Par exemple quand j'étudie le costume, je prends un vieil Holbein, et je copie. Une fois que je connais le costume par cœur, que je sais exactement comment il est fait, je n'ai plus à faire de recherches, et à ce moment-là je peux me lancer librement. On obtient cette facilité du trait uniquement parce qu'on sait par cœur un sujet. Sinon, dans le trait, dans le laisser aller, si on est à chaque fois obligé de recommencer, ça ralentit. C'est pour ça que j'ai une belle bibliothèque, parce que tout m'intéresse, la minéralogie, l'anatomie, plein de choses diverses. Mais le problème c'est qu'une fois qu'on dessine trop bien on perd son innocence. Quand je vois les dessins mal dessinés que je faisais autrefois, je les trouve absolument abominables, mais ils ont une qualité d'innocence que je n'ai plus. Quand nous avons sorti un livre sur les courses de chevaux avec Daniel Keel, nous avions des piles de croquis parce que j'ai toujours dessiné beaucoup de chevaux, mais finalement on a simplement reproduit le premier carnet de croquis que j'avais fait quand je travaillais pour Sport illustré aux Etats-Unis. Car, malgré les erreurs d'anatomie, les exagérations rendaient mieux que ce que j'ai fait par la suite. Par moments on se demande : « que faut-il faire ? Ne pas dessiner ? »

Noëlle Batt: En voyant certains de vos dessins et ceux de Gustave Doré, on perçoit qu'il y a manifestement une rencontre. Est-ce quelque chose que vous avez travaillé consciemment ou est-ce là un apprentissage ancien, qui à un moment donné, ressort dans un dessin ?

T. Ungerer : Non, mais c'est très intéressant, car on trouve des influences de base : Hansi, Ludwig Richter qu'on avait à la maison dans mon plus jeune âge. De Gustave Doré, nous avons les Fables de La Fontaine. Ma marraine avait donné un beau volume de ces Fables à mon frère. Par la suite on m'a comparé à Grosz, que je ne connaissais pas alors. Bien sûr quand je l'ai découvert, cette influence s'est accusée.

Par la suite, Daumier, Schiele, Ingres, m'ont énormément influencé.

Mais, surtout, très tôt, Le Retable d'Issenheim de Mathias Grünewald, m'a totalement bouleversé. Et encore une chose : Saul Steinberg, que je considère comme le plus grand dessinateur de notre époque. Là ce n'est pas seulement une question de style ; Saul Steinberg m'a vraiment appris à complètement rationaliser, à distiller une idée, pour parvenir, grâce à une économie du trait maximale, à en exprimer la quintessence. Pour arriver à ça il faut éviter tous les détails inutiles. Avec Thurber j'ai aussi appris la fable. Une fable comme The Last Flower, qui n'est pas une histoire pour enfant, doit, pour pouvoir raconter une histoire en trente-deux dessins, être porteuse d'idées.

C.A.P : Vous venez de parler des influences littéraires et artistiques que vous avez reçues. Aujourd'hui à qui vont vos préférences ?

T.Ungerer : Vraiment dans la vie, ma passion, ce sont les livres. D'autant plus que je n'ai pas de bachot et que j'ai quitté le système d'éducation français assez tôt pour ne pas être dégoûté par la littérature... j'ai toujours eu la liberté et le plaisir de découvrir et je continue. On ne peut pas parler vraiment d'auteurs préférés ou d'artistes préférés, mais d'ouvrages préférés, je suis ouvert à tout.

C.A.P : Si vous deviez partir dans une île déserte avec dix titres, qu'est-ce que vous choisiriez ?

T. Ungerer : Ce serait Le Petit Larousse. Ou bien un ouvrage sur la botanique de l'île déserte parce que je n'ai pas envie de manger des plantes empoisonnées.

C.A.P: Et les huit autres qu'est-ce que ce serait ?

T. Ungerer : C'est difficile à dire, ma réponse change tous les jours. Ce serait peut-être Ulysse de Joyce où Finnegan's Wake qui à force d'être obscur illumine. Il faudrait aussi savoir combien de temps je resterais dans cette île, parce que j'aime bien les dictionnaires de langue... un bon gros dictionnaire allemand-français. Dans l'avion, je parcours parfois mon dictionnaire. Il existe des tas de mots qu'on ne connaît pas, on les lit mais on ne les utilise pas. Alors j'ai un truc : quand je tombe sur un mot inconnu, je l'utilise pour faire une phrase complètement absurde, complètement ridicule, comme ça je me le rappelle. Chez moi c'est en général obscène, mais enfin...

Kersti Chaplet : J'aimerais vous poser une question sur la couleur et le trait.

J'ai l'impression que vous travaillez un peu comme avec les langues, votre trait existe très fortement et la couleur aussi, mais souvent par aplats, et je me demande si vous élaborez les deux ensemble ?

T.Ungerer : Je suis essentiellement un dessinateur. C'est le dessin qui m'intéresse parce que ça exige beaucoup de rigueur. Quand on fait de la peinture, on peut peindre par dessus, on peut rajouter des couches, alors que quand je dessine, il est rare que j'utilise une gomme. Je préfère refaire. Dans Babylon, le premier dessin, « Après le déluge », je crois que l'ai refait 35 fois... jusqu'à ce qu'il y ait le coup de main.

Je suis donc essentiellement un dessinateur et je colore le dessin. Par contre, c'est complètement différent pour l'affiche où la couleur joue un rôle plus important. Mais ce qui me plaît dans le trait, c'est qu'il ne pardonne pas. Dans la langue aussi, le trait d'esprit ne devrait pas pardonner. C'est toujours la rigueur. Il y a des mots que j'aime bien utiliser : rigueur, discipline... c'est à la fois protestant et germanique.

C.A.P: Vous parlez de vos racines germaniques, où situez-vous votre ramure latine ?

T. Ungerer : La fantaisie, je pense que fantaisie est un mot très français.

- Continuez-vous à lire la production d'albums pour enfants, et parmi cette production à qui vont vos préférences ?

T. Ungerer : Je dois dire que je ne suis vraiment pas au courant. Ma vraie passion c'est la littérature. Cependant il ne fait pas de doute que la qualité de l'illustration de nos jours est certainement bien meilleure qu'il y a trente, trente-cinq ans.

Je trouve que l'illustration est devenue presque trop bonne. Là aussi, j'en reviens un petit peu à la perte de l'innocence. Je ne comprends pas comment mes livres, des livres que j'ai faits il y a trente-cinq ans sont encore là; ça me dépasse, et ça me gêne.

Les textes ça va, l'idée aussi, mais je trouve ça mal dessiné. Or c'est peut-être justement parce que c'est mal dessiné que ça garde une certaine innocence. Il n'y a rien de plus ennuyeux que la perfection. Regardez la Vénus de Milo, si elle avait ses bras, elle ressemblerait à ce qu'on voit dans tous les cimetières. Ce qu'il faudrait, c'est aller dans les cimetières casser toutes les statues et on aurait des chefs-d'œuvre.

C.A.P : Il semble que vous ayez une passion de collectionneur. Quel rôle votre collection de jouets a-t-elle eu dans votre travail ?

T. Ungerer : J'ai toujours beaucoup collectionné dans ma vie, pour ensuite m'en débarrasser. Lorsque la guerre comme à la guerre est sorti, ça a vraiment provoqué des réactions très vives, ça a débloqué les esprits. Je me retrouve maintenant avec des caisses et des caisses d'archives que les gens m'envoient, des choses qui proviennent de leurs caves, des livres, des documents de l'époque nazie, tout ça a atterri chez moi. En Alsace, on ne parle pas de toute cette époque, mon livre a représenté une espèce d'exorcisme. Maintenant je me sens dépassé. Evidemment cette collection de documents va un jour rejoindre les bibliothèques de la ville. Une collection pour moi est valable tant que je peux l'utiliser. Pour ce qui est du jouet, il m'a toujours fasciné ; j'ai commencé par acquérir ce que je n'avais pas eu, jusqu'au jour où ma collection a pris une telle importance que je l'ai donnée à la Ville de Strasbourg. Elle ira rejoindre la donation que j'ai faite et qui sera bientôt installée, j'espère, dans l'ancien musée d'art moderne de la ville. Je pense qu'à partir du moment où on a une collection il faut que ça serve au public. Ça fait plaisir et puis au moins on se donne de l'importance, on a l'impression d'avoir fait quelque chose.

C.A.P : Vous vous êtes servi des jouets comme modèle ?

T. Ungerer : Oui, je m'en suis servi. Quand j'étais aux Etats-Unis j'ai établi un précédent légal en arrivant à faire accepter que l'achat de mes jouets soit déductible de mes impôts. J'ai expliqué qu'un photographe a besoin d'un modèle, d'une « belle fille » - moi aussi d'ailleurs. Donc je suis arrivé à faire admettre que j'avais besoin de jouets comme modèles, pour mes livres d'enfants. Et tous mes jouets que j'ai donnés ensuite à la Ville de Strasbourg, c'est un petit peu aux dépens des services des Impôts américains.

J'aime particulièrement collectionner ce qui est absurde, ce qui est abominable que ce soit des objets, ou des imprimés. Par exemple en Amérique, j'ai pris pendant deux ans, un abonnement à la revue professionnelle des croque-morts. Ce sont des choses qui sortent de l'ordinaire et qui deviennent très rares au bout de quelques années.

Noëlle Batt: Pour rester dans le cadre de votre activité de collectionneur, je crois que vous avez écrit quelque part que vous collectionniez les détails. Comment est-ce conciliable avec ce que vous souligniez tout à l'heure : que le trait doit sortir d'un jet ?

Quand on voit les images de vos livres pour enfants, dans Allumette ou bien Monsieur Racine, ce sont des images dans lesquelles il y a évidemment une composition d'ensemble, mais aussi des détails.

T.Ungerer : Ce sont des choses qui vous tombent dessus. J'imagine qu'au départ je dois avoir la composition en tête parce que je commence par le détail le plus important : par exemple une cravate ; je dessine d'abord la cravate, ensuite j'ajoute le visage sur la cravate, et ensuite j'ajoute le reste. Ou bien le dessin reste très simple, surtout dans la satire, mais je ne suis pas sûr de ce que je dis là, parce que ça dépend du jour... et du sujet aussi.

Dans la composition de ces dessins d'accumulation, comme dans Monsieur Racine, il ne faut pas oublier une personne à laquelle je dois beaucoup, c'est Dubout.

C'est lui qui est à l'origine du procédé, ce truc, le rafistolage, c'est lui qui l'a inventé et même si je trouve ça exagéré, c'est très intéressant.

C.A.P : Vous venez de nous dire, et c'est flagrant quand on regarde votre œuvre, que vous dessinez beaucoup d'après nature. Or, il y a souvent antagonisme entre les dessinateurs naturalistes et les illustrateurs pour enfants qui habillent les animaux et les dénaturent. Comment vous situez-vous par rapport à ces deux traditions ?

T.Ungerer : La fantaisie doit s'appuyer sur des faits concrets. La chose la plus importante pour moi c'est l'absurde, c'est une chose qui se cultive, qui se pratique. Tout est absurde autour de nous. Tout est prouvé par l'absurde. Or dans l'absurde, il y a une logique. Par exemple, comme j'aime toujours un peu choquer le public, l'autre jour en Allemagne, j'ai commencé mon discours en disant : « J'ai trouvé la solution pour les problèmes de l'Afrique : réintroduire le cannibalisme. Il y aura moins de Noirs et ils auront à manger. » Tout le monde m'a fait une sale gueule. J'ai ajouté : « Regardez, qu'est-ce qu'il y avait avant ? Il y avait le cannibalisme du colonialisme, le cannibalisme de l'exploitation, de l'esclavagisme. » Il y a d'abord un concept absurde mais qui en fin de compte ne l'est plus quand on le met en contact avec d'autres absurdités. C'est un petit peu comme en mathématiques, une absurdité multipliée par une absurdité vous donne une logique. J'ai lu dans le journal l'histoire d'un accident incroyable qui est arrivé à Vienne.

C'était des gens qui habitaient au 12^{ème} ou au 14^{ème} étage. Le mari et la femme se disputaient parce que la femme avait un amant. Le mari lui dit : « je t'interdis de le revoir », il l'enferme dans l'appartement et descend. La femme désespérée se jette par la fenêtre, son mari sort justement dans la rue, elle lui tombe dessus, et tous les deux sont morts du même choc. C'est aussi absurde que le bombardement de Dresde où 240 000 personnes ont été tuées ; les gens couverts de phosphore s'étaient réfugiés dans les lacs du parc et ont été mitraillés au petit jour par les appareils de chasse américains.

C.A.P.: Aux Etats-Unis on n'accepte pas que vous fassiez à la fois des livres pour enfants et des livres érotiques.

T. Ungerer : L'Amérique est un pays de SS : de Sauvages et de Spécialistes. Et là-bas, il faut être spécialiste. Vous parliez de la littérature tout à l'heure : en France, on dit homme de Lettres, en Amérique c'est beaucoup plus spécialisé. Un poète est un poète. Moi, la spécialisation, c'est pas tellement mon truc, je suis l'éternel amateur. Quand on est amateur, on prend la crème qui flotte sur le lait et on laisse le reste, on n'est pas obligé de tout connaître, de tout faire, c'est aussi une façon de s'amuser. Quand on est curieux de tout, il faut donner une certaine discipline à sa curiosité en restant superficiel.

Noëlle Batt : Je crois qu'il y a chez vous une sorte de plaisir à ne pas être là où on vous attend et à vous déplacer constamment. On a l'impression que dès que vous êtes quelque part, vous imaginez que vous pourriez être ailleurs et vous allez ailleurs, en un sens.

T. Ungerer : Oui, je suis mon chemin et je ne me pose pas vraiment trop de questions. C'est la peur de la répétition qui me pousse à continuer. J'ai du mal à comprendre quelqu'un qui fait le même style, la même chose toute sa vie, ça je n'y arriverais pas. C'est peut-être aussi une insécurité, une fuite dans les idées.

- En lisant A la guerre comme à la guerre j'ai été très frappé par ce que vous racontez de ce qui s'est passé à la Libération quand les Français ont brûlé des livres.

T. Ungerer : Oui à la Libération, les Français ont brûlé la superbe bibliothèque qu'il y avait au-dessus de la salle des fêtes baroque du lycée, ils ont vidé les livres et ont cassé même les bustes de plâtre des philosophes grecs et latins. Je suis retourné là-bas, il y a peut-être quinze ans, pour faire un film et quand on m'a ouvert les portes de cette superbe bibliothèque, vraiment j'ai hurlé de rage.

Cela m'a seulement appris la relativité des choses. Nous parlions tout à l'heure de l'absurde et l'absurde amène à la relativité. Il y a des gens bien partout. Il y a le bien et il y a le mal. Utiliser le mal pour faire du bien, ou utiliser le bien pour faire du mal, c'est déjà absurde. Tiens, quand j'y pense maintenant, c'est un peu ça l'histoire des Trois brigands. D'être amoral c'est ennuyeux, d'être caporal l'est un petit peu.

C.A.P : Vous êtes un moraliste ?

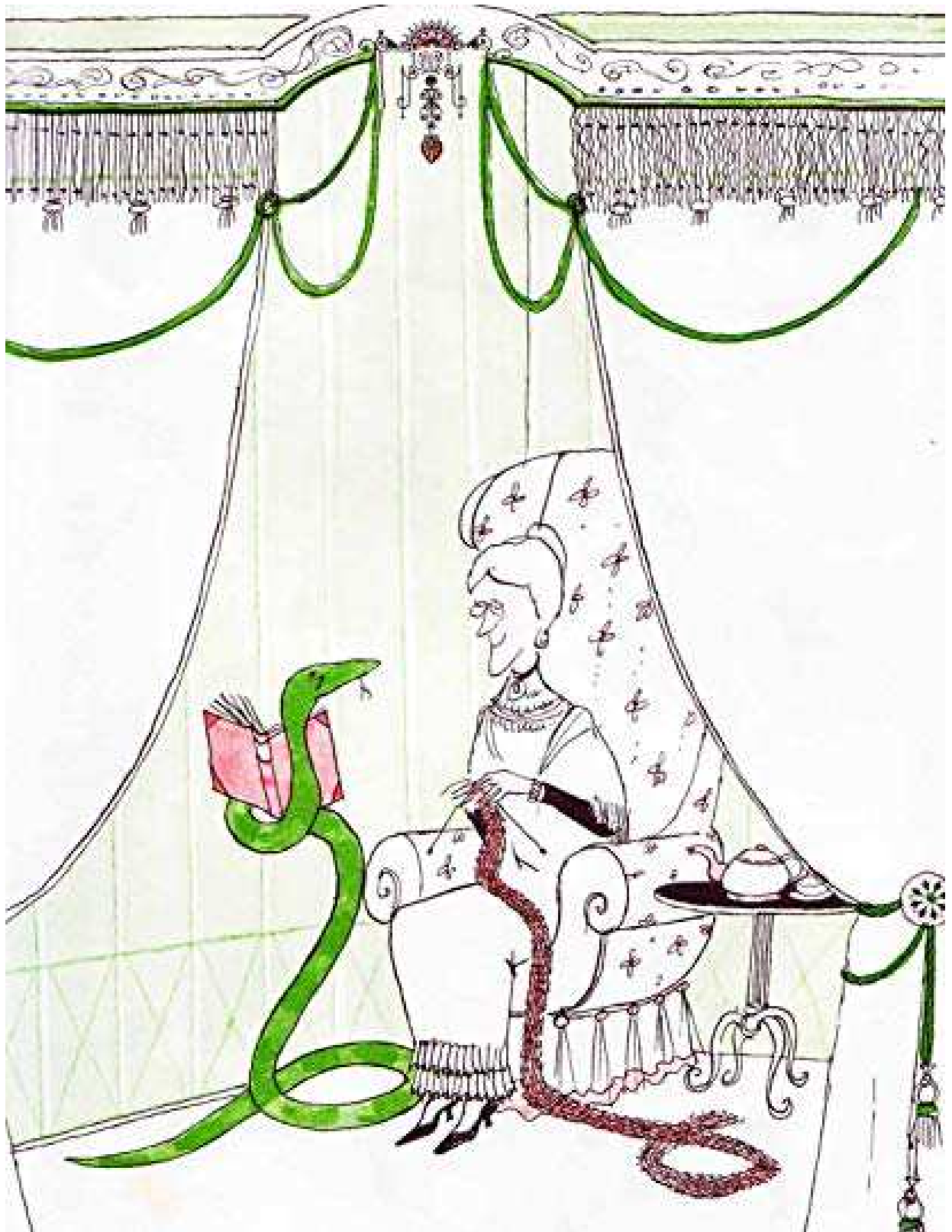
T. Ungerer : Ça me préoccupe oui, mais enfin, si on parle de ça, on n'a pas fini.

- Il y a un débat sur Das grobe Liederhuch, à savoir le livre de chansons allemandes que vous avez illustré : offre-t-il seulement un niveau de lecture purement romantique, ou peut-on y voir divers degrés de lecture ?

T. Ungerer : Je pense que c'est sans doute un livre que j'ai fait pour des raisons sentimentales. Vraiment carrément sentimentales. C'est très germanique. A la maison, nous avons été élevés dans la chanson, la chanson française, mais surtout ces belles chansons allemandes traditionnelles. En Allemagne, il faut dire que les textes des grands écrivains comme Schiller, Goethe, ont été mis en musique par Schuman, Schubert. Toute une époque romantique. Ces superbes chansons qui ont trait à la nature, ont bercé mon enfance et je les ai toujours adorées. Or il y a eu un drame avec les nazis qui ont mis la chanson sur un piédestal pour leur propagande. Il y avait donc les chansons de propagande, qui sont d'ailleurs aussi formidables, des chansons de marche, et intégrées dans tout ça, les chansons populaires traditionnelles. J'en ai discuté un soir avec mon éditeur suisse Daniel Keel qui m'a dit : « Ecoute, il faudrait vraiment ressortir ça. » Personne ne voulait plus en Allemagne chanter ces chansons-là parce qu'elles représentaient l'époque nazie. Quand ce livre est sorti, il s'est vendu à plus d'un million d'exemplaires, et je peux vraiment dire que ça a débloqué les Allemands. C'est comme si j'avais percé un abcès. Les gens se sont remis à chanter grâce au livre. Je suis content, car je pense que j'ai fait du bon boulot. C'est comme quand j'ai fait une affiche pour le sida qui a rapporté tant et tant de fric pour Médecins sans frontières; quand il y a un résultat, je suis content.

Mais le grand problème, c'est quand je fais un livre comme le Schwarzbuch qui a eu le prix du livre politique en Allemagne. Quand un livre comme celui-là paraît, ce sont des gens déjà acquis à ces idées qui l'achètent. Donc, moi qui suis, comme vous le savez, tout à fait antifasciste, antiraciste, je me sers de tous les moyens pour faire passer mon message. Avec souvent la brutalité la plus totale : j'utilise les moyens fascistes pour attaquer le fascisme dans une affiche. Avec l'affiche ou certaines autres choses, on passe vraiment à l'action comme nous l'avons beaucoup fait avec Robert Walter qui était directeur de la Culture Bank; c'est la barricade, on fait quelque chose. Un dessin ou même un discours c'est un complément. Il faut quand même rigoler un petit peu... Mais comme je dis toujours : « Il faut rigoler sérieusement ».

LA REVUE DES LIVRES POUR ENFANTS - N° 171 SEPTEMBRE 1996



"Cricitor" T. Ungerer - L'Ecole des Loisirs 1979

L'ŒUVRE GRAPHIQUE DE TOMI UNGERER

par Thérèse Willer

Pour tenter de cerner l'œuvre graphique de Tomi Ungerer, il est nécessaire, dans un premier temps, de définir ses différents genres artistiques, puis d'en esquisser une approche thématique et iconographique, enfin de dégager quelques « échos graphiques » qui nourrissent l'imaginaire de l'artiste...

« Les historiens d'art sont des spécialistes, qui ont des normes, qui suivent la mode. Moi je suis un destructeur, je vais contre la mode. » Tomi Ungerer

Extrait de l'article :

LES GENRES

Tomi Ungerer surprend par sa productivité, mais aussi par la diversité de ses styles et de ses techniques. Il n'a jamais voulu, comme la plupart des artistes, se cantonner dans un genre précis ; chaque genre semble en fait représenter un défi qu'il se lance à lui-même. Comme ils sont des facettes d'un même talent créateur, certains genres s'imbriquent les uns dans les autres, coexistent parfois, ce qui accroît la difficulté pour les différencier... A partir de quelques exemples significatifs choisis dans l'ensemble de son œuvre, nous distinguerons cinq genres principaux, le dessin pour enfants, la publicité, le dessin satirique, le dessin d'observation, le dessin érotique.

Le dessin pour enfants

Entre la parution en 1957 des Mellops goflying et celle en 1974 d'Allumette, la production de Tomi Ungerer pour les enfants s'élève à plus de 70 titres, traduits en une trentaine de langues différentes. Ils ont trouvé aux Etats-Unis, en Europe, en Extrême-Orient, un grand retentissement.

En France plus particulièrement, c'est en 1968 que sont parus ses premiers livres pour enfants, Les Trois brigands à L'Ecole des loisirs, Emile et Cricor aux éditions Planète. Mais, inexplicablement, la grande majorité de ses livres pour enfants n'a été publiée que près de 20 ans, parfois 30 ans après l'édition américaine originale ! Certains restent encore aujourd'hui inédits en France...

Chaque livre d'enfant de Tomi Ungerer est différent. Cependant, malgré cette diversité, il existe indéniablement un « style » Ungerer, reconnaissable au premier coup d'oeil, et caractérisé par quelques éléments constitutifs, comme la satire, le comique grotesque, l'absurde.

Avec la série des Mellops parue entre 1957 et 1963, Tomi Ungerer s'apparente à la grande famille des fabulistes. En successeur de Benjamin Rabier et de Jean de Brunhoff, il imagine les aventures rocambolesques d'une famille de petits cochons, et y introduit la critique sociale. Les Mellops en effet incarnent une société bourgeoise qui aspire au bien-être matériel et au bonheur, à la recherche d'un sapin de Noël, d'un trésor ou de pétrole !

Tomi Ungerer termine toutes ces aventures pleines de sensations fortes avec la même image de la maman cochon qui apporte un énorme gâteau à la crème à toute la famille réunie : il sécurise ainsi le petit lecteur après les innombrables désastres qu'il a vécus. Les dessins ont été réalisés dans une palette de couleurs pastel, cernés d'un fin contour à l'encre de Chine ; la stylisation du trait rappelle celui des dessins satiriques et l'originalité des mises en pages celle des publicités que réalise Tomi Ungerer à la même époque.

Dans la continuité des Mellops paraissent à la même époque, Crictor, Adélaïde, Emile et Orlando, conçus sur le même principe et réalisés dans le même style.

Leurs histoires, dont les héros sont des animaux, se caractérisent, comme Les Mellops, par un comique de situation. Les Trois brigands, en 1961, adoptent en revanche un ton totalement nouveau. L'originalité de cette histoire qui se passe à la fois au Moyen Age et dans le monde contemporain, consiste à ne pas punir les méchants brigands, mais à les transformer en bienfaiteurs grâce à une petite fille.

Le style est devenu plus caricatural, mis en valeur par un dessin plus synthétique au trait accentué et des couleurs vives qui contrastent avec le noir. Les mises en pages y sont extrêmement étudiées et audacieuses, dans un esprit japonisant.

Enfin, un procédé stylistique nouveau apparaît, qui s'apparente à la technique du vitrail, cloisonnant les formes avec des aplats de couleurs.

Une période significative de la production pour les enfants de Tomi Ungerer se situe entre 1966 et 1971, avec des titres comme Jean de la Lune, L'Apprenti sorcier, Le Géant de Zéralda, Le Chapeau volant. Il y développe en particulier un élément caractéristique : habituer le petit lecteur aux traumatismes et à la frayeur.

Ainsi dans Le Géant de Zéralda, Tomi Ungerer met l'accent sur la cruauté d'un ogre à l'aspect redoutable, armé d'un couteau sanglant, et qui se livre à une véritable scène de cannibalisme...

Avec L'Apprenti sorcier, l'enfant entre en contact avec une autre forme de peur, celle du démoniaque et des forces occultes. Il confronte également l'enfant à la nature humaine, en montrant son héros Jean de la Lune aux prises avec les lois terrestres, l'armée, la police, les institutions établies : il n'hésite pas à le représenter en prison, un boulet au pied... De même, Le Chapeau volant est l'histoire d'un mutilé de guerre, que la société a rejeté et que les prodiges d'un chapeau volant sauvent de la misère...

Dans La Grosse bête de Monsieur Racine, paru en 1971, il critique la prétention et le rationalisme, en mettant en scène une bête imaginaire, inventée par deux enfants.

L'esprit satirique et le ton caustique de cette histoire s'accompagnent d'éléments du comique grotesque, caractérisé par l'exagération de certains traits physiques et la multiplication de détails saugrenus. Ainsi une scène de rue, bruyante, agitée, grouillante, qui forme un contraste avec le jardin tranquille de Monsieur Racine, est conçue comme du théâtre total, à la manière des dadaïstes et rappelle les représentations de foules de Dubout. Comme le promet le texte qui accompagne la scène, « Des actes inqualifiables furent commis ». En effet, les plaisanteries y sont parfois licencieuses, et font référence aux innocentes allusions sexuelles des enfants.

La Grosse Bête de Monsieur Racine est un modèle du comique grotesque, probablement le livre pour enfants le plus accompli de Tomi Ungerer, qui l'a d'ailleurs dédié à Maurice Sendak.

Et surtout, en faisant l'éloge final de l'espièglerie des enfants qui sont les héros de l'histoire, il rompt définitivement avec la tradition « punitive » des moralistes du XIX^{ème} siècle comme Wilhelm Busch dans son fameux Max und Moritz.

Dans la même lignée des comptines et des poèmes qu'il illustre dans les années 60 et dont l'esprit incongru renoue avec la tradition anglo-saxonne du nonsense, paraissent en 1971 Les Histoires farfelues de Papaski qui privilégient l'élément de l'absurde.

Dans ces fables sans fil conducteur dont le héros du nom de Papaski n'apparaît jamais, les animaux jouent le rôle principal. La satire est virulente, l'humour acide et sardonique : dans l'une de ces nouvelles, Monsieur et Madame Verdurin, un couple d'oiseaux, a acheté des œufs pourris, incarnant les consommateurs de la société moderne, (ill.)

C'est à partir de la parution de *Pas de baiser pour maman* en 1973, que s'opère une rupture dans la production pour les enfants de Tomi Ungerer.

Ce livre, inclassable, est en partie autobiographique : par l'intermédiaire de son héros, un petit chat, qui se défend du trop-plein d'affection de sa mère, l'auteur exorcise son enfance.

Comme pour marquer la spécificité de ce livre, il a réalisé les dessins au crayon, technique qui lui permet les nuances les plus subtiles. *Pas de baiser pour maman* a déchaîné les critiques outre-Atlantique, en particulier à cause de la présence, sur la table du petit déjeuner familial, d'une bouteille de schnaps... (ill.)

Les deux derniers livres pour enfants de Tomi Ungerer ont été édités en 1974, exception faite des illustrations romantiques de Heidi qui seront publiées en 1978 et dont le style se rattache à celui du *grofk Liederbuch*.

Dans son *Märchenbuch*, il s'amuse, comme Sendak l'avait fait avec ses *Contes de Grimm*, avec la tradition des contes de fées. La version qu'il y donne du *Petit Chaperon Rouge* est particulièrement anti-conventionnelle puisque la petite fille finira par épouser le loup. Dans la scène de la rencontre du loup et du *Petit Chaperon Rouge* dans la forêt, l'animal jette un regard sans équivoque sur la petite fille qui fait un geste d'invite ou de mise en garde dans sa direction : l'atmosphère est ambiguë et rappelle celle qui règne dans la fameuse illustration de Gustave Doré qui représente le *Petit Chaperon Rouge* et le loup côte à côte dans le même lit, (ill.)

Enfin, dans ce qu'il considère comme son dernier livre pour les enfants, *Allumette*, Tomi Ungerer transforme le conte bien connu d'Andersen : la petite marchande d'allumettes devient l'héroïne d'une fable contemporaine, et vit dans un dépotoir, au milieu de carcasses de voitures éventrées et de poubelles où grouillent les rats. Le dessin fortement cerné de noir, une palette de couleurs sombres déclinant les marrons et les gris, un trait dur et acéré, évoquent l'art expressionniste et mettent en valeur une critique acerbe de la société de consommation et de la bourgeoisie.

La satire sociale que Tomi Ungerer, renversant probablement ce qui était jusqu'alors un tabou de la littérature enfantine, avait introduite dans les *Mellops*, trouve dans sa dernière création pour les enfants son expression la plus forte.

** Thérèse Willer est chargée de conservation de la Donation Tomi Ungerer aux Musées de Strasbourg.*

Historienne d'art, elle prépare actuellement une thèse sur l'œuvre graphique de Tomi Ungerer à l'Université de Strasbourg.

LA REVUE DES LIVRES POUR ENFANTS N° 171 SEPTEMBRE 1996

Blog : lu-cieandco.blogspot.com

LC lèbre les 80 ans de Tomi Ungerer

28 novembre 2011.

Tomi Ungerer a 80 ans.

Bravo!

L'occasion pour nous de saluer un tout grand monsieur de la littérature de jeunesse.

Tendre, grinçant, irrévérencieux.

Et demeuré un sale gamin.

Né en Alsace, il a travaillé aux Etats-Unis, au Canada, en Irlande et aussi à Strasbourg, sa ville natale.

Il a signé pas moins de 140 albums en français, ils sont dans leur toute grande majorité publiés par l'école des loisirs.



Tomi Ungerer au travail chez lui (c) D.R



Comment choisir dans cette épatante bibliographie ?

Il y a les albums "Les trois brigands" et "Le géant de Zeralda" bien entendu.

Ce n'est pas pour rien que le bel album toilé qui reprend quatre de ses histoires s'intitule "Ogres, brigands et compagnie". Quand cela est dit, tout s'explique.

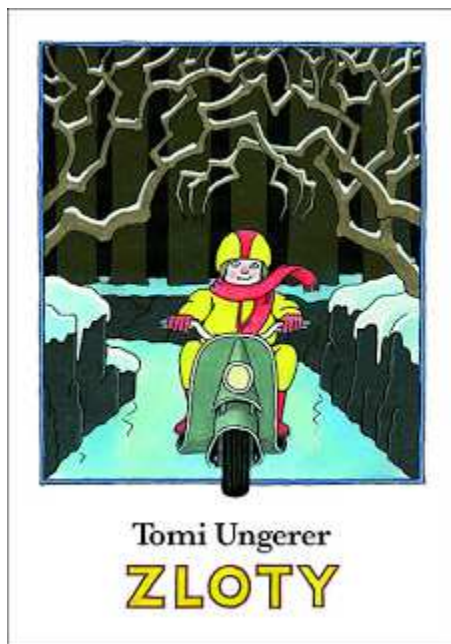
Il réunit "Les trois brigands" (1961, 1968 en français), "Jean de la Lune" (1966, 1969 en français), "Le géant de Zeralda" (1967, 1971 en français) et "Zloty" (2009).



Les trois brigands.



Jean de la Lune.

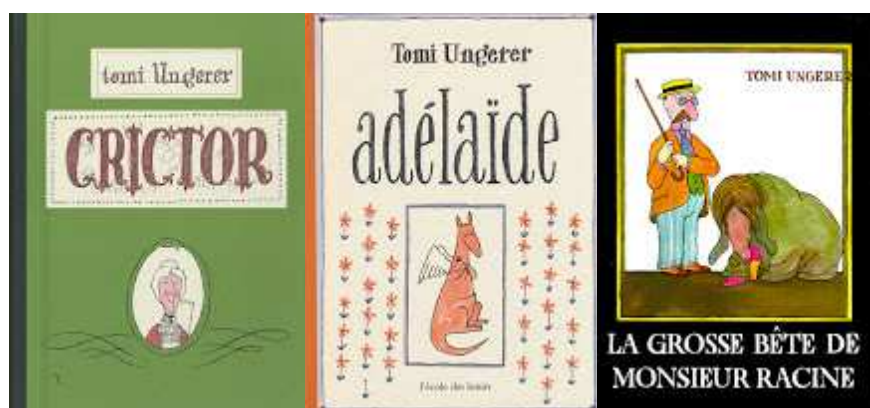


Le géant de Zeralda.

Mais Tomi Ungerer est aussi l'auteur des impeccables "Crictor", "Adélaïde", "La grosse bête de Monsieur Racine", "Pas de baiser pour Maman", les "Mellops", "Otto", "Le chapeau volant"...

Que de bons souvenirs.

Et des livres qui existent toujours en formats divers et qui sont en cours de réédition en grand format original.



<https://lu-cieandco.blogspot.com/>



Nous avons rencontré l'artiste en 1995, à la Foire du livre pour enfants de Bologne dont il était l'invité d'honneur.

Cheveux argentés et vêtements sombres, Jean-Thomas - dit Tomi - Ungerer appuyait sa main sur le pommeau d'une canne noire. Il avait un bras en écharpe.

Le dessinateur Strasbourgeois était sorti de sa maison dans le noir, oubliant qu'il avait balancé par la fenêtre la glace du congélateur fraîchement dégivré. Il avait glissé et s'était déchiré un tendon ! Un de ses quatre derniers accidents idiots, nous confiait-il.

J'ai foi dans l'absurde, ma vie est absurde, mes accidents sont absurdes...
Je cultive mon jardin d'absurdie.

En 1995, il récriminait déjà contre l'essor de la littérature de jeunesse. Une croissance trop forte qui le mettait hors de lui. Il se disait écœuré par l'étourdissante augmentation de la production littéraire destinée aux enfants. Un mot revenait sans cesse dans sa bouche :

Assez !

A la question "les enfants ont-ils besoin de livres ?", l'Alsacien nous répondait :

Oui, il faut des livres, mais des vrais. Au Canada, on donne de vrais livres de botanique aux enfants; ceux qui sont intéressés savent reconnaître les orchidées les plus rares. Il faut apprendre aux enfants à nommer les choses, il faut leur donner l'amour des mots : on n'a pas le droit de dire un arbre mais un chêne, on n'a pas le droit de dire un oiseau quand on voit un corbeau.

Chaque vache est un livre d'enfant, chaque outil est un livre d'enfant, ajoutant que ses 600 moutons apportent davantage que la production actuelle.

Le Cru et le Lu

Ethnocritique d'un album pour la jeunesse, *Le Géant de Zéralda*

Marie-Christine Vinson

[Résumé](#) | [Index](#) | [Plan](#) | [Notes de la rédaction](#) | [Texte](#) | [Bibliographie](#) | [Notes](#) | [Citation](#) | [Auteur](#)

Résumé

Le Géant de Zéralda de Tomi Ungerer est un classique de la littérature de jeunesse. Pour analyser le processus de socialisation que nous propose ce récit littéraire d'un rite d'apprentissage, nous nous sommes intéressée dans un premier temps à la structure culturelle des lieux imaginaires : la ville, univers urbain et clos de la pensée domestiquée ; le monde de l'ogre, un ailleurs abandonné aux forces de la pensée sauvage ; le monde de l'héroïne, Zéralda, un univers protégé qui n'est pas soumis aux oppositions tranchées du sauvage et du familier mais où les éléments passent d'un lieu à un autre (domus, campus, saltus) et peuvent se « désensauvager ». Sur le chemin des passages obligés, l'ogre et la fillette se rencontrent : ils ont besoin l'un de l'autre pour que précisément le rite de passage s'accomplisse. Le travail d'initiation se présente alors comme une nécessaire coopération où chacun va apprendre à agir selon son registre. Pour faire avancer l'ogre sur le chemin du rite, les deux adjuvants utilisés par Zéralda sont l'art du cuit et la littératie. Il faut que l'ogre se détache de l'oralité native pour accéder à l'ordre graphique. Si la coexistence pacifiée du domestiqué et de l'ensauvagé est inscrite dans la dernière image, on ne sait pour combien de temps : l'un des enfants du couple tient une fourchette et un couteau dissimulés dans son dos, signalant que la lignée des ogres n'est pas éteinte... La fin s'affiche comme une fin sans fin. Si un rite biographique ne saurait se répéter, le récit littéraire lui peut être lu et relu tant qu'il y a chez le jeune lecteur appétit de rite.

Index de mots-clés :

[littérature de jeunesse](#), [album](#), [conte](#), [socialisation](#), [rite de passage](#), [initiation](#), [rite d'institution](#), [oralité](#), [littératie](#)

Plan

[1. La structure culturelle des lieux imaginaires](#)

[1.1. La ville ensauvagée](#)

[1.2. La petite maison dans la clairière](#)

[1.3. Le Chemin des passages obligés](#)

[2. La cuisine de l'écrit](#)

[2.1. Faire la cuisine](#)

[2.2. Cuisiner l'alphabet](#)

[3. Conte de fées, conte de faim ?](#)

[3.1. La clôture du texte](#)

[3.2. Le cycle des apprentissages](#)

Notes de la rédaction

Cet article est déjà paru in *Horizons ethnocritiques*, J.-M. Privat et M. Scarpa (éds.), P.U.N., Nancy, 2010, p. 81-96. Nous remercions les P.U.N. et les responsables de la collection *EthnocritiqueS* de nous avoir aimablement autorisée à reproduire ici cet article.

Bien que présent dans le sommaire, cet article n'a pas paru dans la version imprimée du numéro 157-158 de *Pratiques*. Il était alors consultable uniquement sur le site de la revue.

Texte intégral

- 1 L'album paraît en 1970 chez Diogenes Verlag à Zurich en Suisse.
- 2 Claudine Fabre-Vassas, Daniel Fabre, Du rite au roman. Parcours d'Yvonne Verdier, in Yvonne Verdier (...)

1-*Le Géant de Zéralda* de Tomi Ungerer paraît en 1971 à l'École des loisirs¹. Dans cet album comme dans beaucoup d'autres d'ailleurs, l'illustration occupe une place importante, souvent la pleine page à droite et même sept doubles pages. Les caractéristiques graphiques des personnages se répètent tout au long de l'ouvrage : le bonnet rouge de l'ogre, son grand nez, les yeux ronds et malicieux de la fillette, son sourire. Le texte qui accompagne les images est un conte. Et que dit le conte ? Le destin d'une petite fille, Zéralda l'orpheline : elle vit seule avec son père, sa mère est morte. Un jour elle rencontre un ogre. Grâce à ses talents de cuisinière, elle le transforme en prince charmant et, devenue grande, elle l'épouse et a avec lui beaucoup d'enfants. Le conte, en effet, est « toujours, peu ou prou, un récit exemplaire, ses péripéties désignent la bonne voie, semée d'épreuves nécessaires, et qui aboutit toujours à l'achèvement et à l'installation du jeune héros. Et c'est pour cela que les contes finissent bien². »

2-Mais dans notre album, le monde est-il totalement parfait ? Comment est raconté ce passage qui fait d'un ogre vorace et hirsute un prince parfaitement charmant et d'une petite fille innocente, une jeune femme épanouie ?

1. La structure culturelle des lieux imaginaires

3-Le monde évoqué dans *Le Géant de Zéralda*, est un monde traditionnel et idéalisé : on s'éclaire à la bougie, on tire l'eau du puits, on se déplace en charrette, on va au marché vendre les produits de sa récolte, les tenues vestimentaires empruntent au Moyen-Âge comme à un autrefois imprécis. Les lieux dans lesquels évoluent les personnages ne sont pas sans rappeler la division tripartite de l'espace pratique et symbolique des sociétés paysannes occidentales et précapitalistes. Quelle est la fonction de ces différents espaces et de leur configuration dans l'album ?

1.1. La ville ensauvagée

4-L'histoire commence dans une ville, un gros bourg où la domus constitue l'élément essentiel du décor. Les parents y élèvent leurs enfants, les maîtres y instruisent leurs élèves. Replié sur lui-même, enfermé dans ses propres frontières, le monde de la ville a repoussé hors de sa vue tout élément qui rappelle la nature. La flore et la faune sont quasiment exclues. Seuls, un oiseau en cage et une fleur en pot, témoignent encore de ce monde absent.

- 3 Fernand Braudel, *L'identité de la France. Espace et Histoire*, Arthaud-Flammarion, 1986, p. 123. « L (...) »

5-Cet univers urbain et clos de la pensée domestiquée qui ignore l'univers de la pensée sauvage est perturbé par l'irruption d'un ogre. C'est le retour du refoulé culturel. Pourvu de dents pointues, d'un grand couteau ensanglanté, il a deux yeux féroces et la barbe piquante d'un homme ensauvagé. Ses vêtements laissent voir un torse velu et des bras imposants. Il mange les enfants de préférence et sa faim ne peut être rassasiée. Il habite un château dont on ne voit en page de titre que le pont-levis et la herse d'entrée qui évoque une énorme bouche dentée ! L'ogre vient d'un ailleurs abandonné aux forces sauvages, où les pulsions dévastatrices règnent dans un univers « animalisé », un « saltus³ »

- 4 Yvonne Verdier, « Pour une ethnologie culinaire », *L'Homme*, Janvier-Mars 1969, n° 1, p. 55.

6-L'histoire commence donc par un incipit qui met en images et en mots une confrontation brutale et exclusive. Quand l'ogre arrive en ville avec sa démesure, sa voracité, il ensauvage tout sur son passage. L'anthropophagie, comme tout viol de tabou alimentaire, « infecte l'univers » dit Claude Lévi-Strauss et « le laisse en désordre, le rend au chaos », ajoute Yvonne Verdier⁴.

7-Et c'est bien une véritable poussée dé-civilisatrice que déclenche la venue de l'ogre : les parents ne peuvent plus protéger leurs enfants, les écoles sont vides et les maîtres au chômage. Les souterrains, les caves profondes deviennent des refuges recherchés. Le texte le dit, les illustrations le montrent. Deux cosmologies, deux monologies culturelles s'affrontent. Alors les humains s'animalisent. Ils creusent des galeries et se terrent comme des rats. Les habitants de la ville sont submergés par la part animale de l'ogre. Et dans la redistribution des rôles et des catégories qui s'opèrent, ils ne parviennent plus qu'à occuper la place de la proie, du gibier poursuivi : chasseur chassé dans un monde dangereusement mis à l'envers.

- 5 Pierre Bourdieu, *Esquisse d'une théorie de la pratique, précédé de trois études d'ethnologie kabyle*(...)

8-Les enfants refoulés dans la partie basse de la maison qui « est le lieu du secret le plus intime à l'intérieur du monde de l'intimité, c'est-à-dire de tout ce qui concerne la sexualité et la procréation⁵ » doivent refaire, mais de façon inversée, le parcours de leur naissance : au lieu de sortir à la lumière, ils sont enfermés « dans des coffres et des tonneaux, dans des caves sombres et des souterrains ». Mais on peut dire aussi qu'ils sont enterrés vivants. Pour rester en vie, ils doivent en quelque sorte occuper la place des morts, comme un temps de mort symbolique et rituelle...

9-Ainsi, l'intrusion des forces du « saltus » provoque un retournement qui met le monde à l'envers, sens dessus dessous. Bien sûr ce renversement du monde n'est pas sans rappeler le renversement de Carnaval car notre ogre emprunte ces traits culturels non seulement aux contes traditionnels, mais aussi aux personnages de carnaval, hommes sauvages, ours carnavalesques aux poils hirsutes qui plongent le monde dans une folie temporaire.

1.2. La petite maison dans la clairière

- 6 Expression citée par Fernand Braudel, *op. cit.*, p. 121.

10-À cette configuration conflictuelle et dichotomique qui inverse l'ordre du monde de façon pérenne et non cyclique, répond une autre configuration qui fait coexister, s'articuler les espaces différenciés. Au monde perturbé par l'ogre succède en effet le monde de Zéralda, la petite héroïne de l'histoire. Elle vit dans un lieu protégé, à l'écart, dans « une vallée éloignée » où l'on n'a jamais entendu parler de l'ogre. Le monde de Zéralda s'organise autour de la maison, la domus, qui se trouve dans « une clairière au milieu des bois ». Le père cultive des pommes de terre, du blé, élève des bestiaux. À l'inverse de l'ogre lié au « saltus », le père, cultivateur, est un homme du « campus » qui transforme les espaces incultes en espaces cultivés. La clairière joue à plein son rôle de « clairière culturale⁶ » qui organise les espaces en fonction des productions agricoles et qui, du même coup, parvient, en instaurant une zone intermédiaire, à mettre le « saltus » à la bonne distance sans pour autant le supprimer. Effectivement si l'on regarde bien l'image, la maison, l'étable, l'arbre fruitier, le puits se détachent sur le fond sombre de la forêt.

- 7 Emmanuel Le Roy Ladurie, « La domus à Montaignou », *Ethnologie Française* III, n° 1-2, 1973, p. 47.

11-Dans cet univers ternaire bien structuré, Zéralda dont la mère est morte, règne sur la maison et plus particulièrement, sur la cuisine, « cette maison dans la maison⁷ ». L'album accorde une attention particulière à cette pièce dans l'illustration. Dans la première double page qui lui est consacrée, le « saltus » et le « campus » entrent dans la maison. Mais ils ne la mettent pas en danger, bien au contraire, ils sont l'un et l'autre domestiqués. Le bois qui vient de la forêt est coupé et rangé près de la cheminée, les escargots sont en bocaux. Les fruits sont préparés au sirop, mis en conserve : ils témoignent d'une grande maîtrise du temps et permettent d'échapper à la consommation cyclique et saisonnière. Le couteau sur la table s'il évoque le couteau taché de sang de l'ogre présent sur la première page sert ici à découper les carottes en rondelles !

12-Un peu plus loin dans l'album, l'image d'une autre cuisine s'étale sur une page entière : il s'agit de la cuisine de l'ogre pour qui Zéralda a accepté de travailler. La présence de la petite fille a modifié ce lieu immense et sombre situé dans les profondeurs du château, en pièce accueillante. Le « saltus » y est là aussi parfaitement maîtrisé, civilisé : du gibier (lièvre, canard, faisane) pris à la chasse dont les pièces sont parfaitement alignées,

suspendues à des crochets et en attente d'être préparées ; le chat lui porte un ruban noué autour du cou et regarde une souris qui ne semble pas craindre d'être dévorée !

- 8 Philippe Descola, *Par-delà nature et culture*, NRF, Éditions Gallimard, 2005, p. 19-57.
- 9 Daniel Fabre, « Limites non frontières du Sauvage », *L'Homme*, Juillet-Décembre 2005, n° 175-176 Vé (...)

13-Le monde de Zéralda ne fonctionne donc pas à l'exclusion, ne s'organise pas dans un jeu d'oppositions tranchées du sauvage et du familier, mais valorise, dans une certaine mesure, ce que Philippe Descola appelle « la porosité des frontières entre nature et culture⁸ ». Il s'agit en effet de faire cohabiter « domus », « campus » et « saltus ». Le monde de Zéralda compose avec le civilisé (« domus » et « campus ») et le sauvage (« saltus »), il joue de l'aspect labile des éléments qui passent d'un lieu à un autre et peuvent se « désensauvager⁹ ». L'album semble rappeler que la vérité anthropologique des sociétés humaines n'est pas l'opposition manichéenne de la Nature et de la Culture, mais l'indispensable trinité culturelle saisie dans une dynamique toujours singulière.

1.3. Le Chemin des passages obligés

14-Entre le monde de la ville ensauvagée par la présence récurrente de l'ogre et le monde de Zéralda où le « saltus » est « culturalisé », il y a le chemin qui va de la clairière à la ville en passant par la forêt. C'est la zone des passages obligés et des parcours croisés. L'ogre l'emprunte pour se rendre en ville et prélever sa ration d'enfants à croquer. La fillette y circule en charrette pour venir vendre ses produits au marché.

- 10 Quand, affaibli, alité, il lui demande d'aller au marché à sa place, l'illustration, en vis-à-vis, (...)
- 11 Claude Lévi-Strauss, *Le regard éloigné*, Paris, Plon, 1983, p. 84 et suivantes. C'est essentiellement (...)
- 12 Claude Lévi-Strauss, *op. cit.*, p. 83.

15-Si elle se trouve sur le chemin, c'est parce qu'à six ans, elle doit sortir du monde de la petite enfance pour grandir. Dans le monde apparemment lissé et policé de la petite maison dans la clairière, il y a une fêlure : Zéralda elle-même. En effet elle occupe un rôle qui n'est pas le sien : elle tient la maison et fait la cuisine comme si elle était l'épouse. Mais comment une fille peut-elle s'épanouir et devenir une femme accomplie si elle vit coupée du reste de la société, en tête-à-tête avec son père ? Un père ne peut pas garder sa fille pour lui¹⁰, une fille doit apprendre que l'homme avec qui elle peut fonder une famille ne doit appartenir ni à son entourage trop proche, ni en être trop éloigné¹¹. C'est bien ce problème de distance que le chemin met en scène. En s'y engageant, Zéralda laisse derrière elle un homme trop proche, son père. Le père comme l'ogre partagent des caractéristiques communes que les images mettent en valeur : un bonnet rouge, la moustache, un grand nez, des habits rayés. Ils représentent, à des degrés divers, une force d'ensauvagement qui peut mettre en péril le processus de socialisation de la petite fille. Tous deux sont liés à l'inceste : de façon latente pour le père, de façon patente pour l'ogre cannibale. Or, c'est bien parce qu'on accepte de s'insérer dans un réseau d'interdits et d'obligations, que l'on peut passer de la nature à la culture, de l'animal à l'humain¹².

- 13 Yvonne Verdier, *Façons de dire, façons de faire. La laveuse, la couturière, la cuisinière*, Paris, N (...)

16-Certes, Zéralda a la précocité des héroïnes des contes : » A six ans, elle savait déjà faire friture et rôti, bouilli et farce, ragoût et grillade ». Et il semble bien qu'elle maîtrise les feux domestiques (la crémaillère est à bonne distance...). Mais elle ne sait pas tout faire ! Ce qu'elle ne sait pas, c'est « cuire » (faire) les enfants. L'ogre, tout géant qu'il est, doit aussi grandir : coincé dans les marges du « saltus », il est soumis à des appétits sans limites. Il assaisonne les enfants « avec du sel et du poivre », mais sa pratique de l'assaisonnement est mauvaise. Si l'assaisonné est chargé d'une forte connotation sexuelle et lié à l'idée de fécondation¹³, la façon de faire de l'ogre est stérile et dévastatrice. La deuxième vérité anthropologique que met donc en évidence, voire que dévoile cette fiction, c'est que les rites d'institution sont en fait des rites de double institution. En effet, l'ogre et Zéralda ont besoin l'un de l'autre et pour que le rite de passage s'accomplisse dans son intégralité, il faut qu'il y ait interaction concomitante entre les deux personnages. Ils se présupposent et s'instituent l'un l'autre, comme, par exemple, charivariseurs et charivarisés. Le travail d'initiation se présente comme une nécessaire co-opération où chacun va apprendre à agir selon le processus de culture qui lui est propre, même si l'un des deux a l'initiative de l'initiation.

2. La cuisine de l'écrit

17-La question est maintenant de savoir comment Zéralda s'y prend pour avancer sur le chemin du rite, et faire avancer l'ogre avec elle. Certains contes comme le *Petit Chaperon rouge* parlent de chemin des aiguilles et de chemin des épingles. S'il fallait, ici, nommer le chemin sur lequel s'engagent les deux personnages, on pourrait l'appeler le chemin du cuit et de l'écrit.

2.1. Faire la cuisine

- 14 - Effectivement, Zéralda n'est pas une sorcière même si l'ogre nous dit le texte est « enchanté » par (...) [...](#)
- 15 -Yvonne Verdier, *op. cit.*, p. 343. Claudine Fabre-Vassas, « La cuisine des sorcières », *Ethnologie f* (...) [...](#)
- 16 - Claude Lévi-Strauss, *Mythologiques III. L'origine des manières de table*, Paris, Plon, 1968.
- 17 -Yvonne Verdier, « Pour une ethnologie culinaire », *op. cit.*, p. 54-55.

18-Comme nous venons de le voir, Zéralda sait faire la cuisine c'est-à-dire qu'elle a le formidable pouvoir de réaliser des plats aux effets incroyables qui métamorphosent un ogre sanguinaire en mari aimant ! Elle n'est pas pour autant une sorcière¹⁴, tout au plus une fée... du logis car sa cuisine est vouée à une œuvre de vie humaine, humanisée, humanisante¹⁵. On le sait depuis Lévi-Strauss, la cuisine¹⁶ est une activité de transformation qui articule nature et culture : les lièvres du « saltus », nous l'avons montré, deviennent effectivement ici (dans notre album) de superbes pâtés en croûte. La cuisine facilite donc, au moins métaphoriquement, tout processus de transformation¹⁷ et permet le passage de la zone confuse des conduites ensauvagées à un monde où les rapports sociaux sont maîtrisés. Et c'est à la cuisinière Zéralda qu'incombe ce grand travail d'ordonnement du monde dans l'univers fictionnel de l'album. Il n'y a qu'elle qui puisse occuper le rôle de passeuse.

19-Cela commence dès la première rencontre avec l'ogre. Ce dernier à l'affût comme une bête sauvage a senti l'odeur de la petite fille apportée par « un souffle de la brise matinale ». Il se précipite, tombe des rochers et s'effondre sur le chemin. « Sans connaissance », impuissant, il ne peut plus se conduire en « monstre affamé ». Quant à Zéralda, sa méconnaissance des ogres (ils n'existent que dans les contes) et, d'une certaine manière, son aptitude innocente à faire coexister le civilisé et le sauvage lui permettent d'être sensible à la part humaine de l'ogre (ce que n'avaient pas su faire les habitants de la ville) et donc de se porter à son secours pour le réintégrer immédiatement dans la communauté des hommes : « Oh, pauvre homme. » Elle l'initie aussitôt à l'art du cuit qu'elle sait décliner sous toutes ses formes. Lui qui pratique le cru n'a qu'une utilisation rudimentaire et limitée du cuit. Mais grâce au savoir de la fillette, les saveurs et les textures offertes se multiplient, les combinaisons et les associations de couleurs explosent dans les plats.

20-Les manières de table changent également. Zéralda qui peut défaire et déplacer les limites, installe une nappe blanche sur le chemin, y dispose un bouquet de fleurs et fait de ce « campus », un espace domestique. L'ogre allongé sur le flanc, mange alors en tenant délicatement la cuillère, le petit doigt tendu. La force socialisatrice de la cuisine parvient même à substituer à la solitude du goinfre des premières pages, la convivialité des banquets. Invités, les ogres amis apprécient à leur tour les mets délicats et se convertissent sans difficulté à un régime alimentaire « civilisé », même si leur acculturation n'est pas terminée. Les convives, l'image le montre, n'ont pas encore totalement abandonné leurs manières « ogresques » : corsages et pourpoints ouverts, ceintures dégrafées, bouches ouvertes sur des rangées de grandes dents. Certains mangent encore avec les doigts...

2.2. Cuisiner l'alphabet

21-Le savoir et le pouvoir culinaires de l'héroïne sont toujours associés dans l'album de Tomi Ungerer à l'écrit. Notre Zéralda ne sait pas seulement faire la cuisine, elle cuisine aussi l'alphabet. Elle consulte les livres de recettes existants (on la voit lire dans la cuisine de la petite maison dans la clairière), elle remplit de ses nouvelles recettes « des livres et des livres de cuisine » nous dit le texte. Dès qu'elle compose un menu « extraordinaire », elle le transforme immédiatement en pages d'écriture. Dans le même mouvement, elle fait accéder l'ogre aux plaisirs conjugués de la cuisine et de la lecture. Il mange en lisant, il lit en mangeant. Les ogres du voisinage sont eux aussi invités à associer manger, lire et même écrire. Ils demandent à Zéralda de leur donner ses recettes et l'on voit une ogresse ravie noter sous la dictée les ingrédients nécessaires à la réalisation d'un plat savoureux. L'écrit et la cuisine sont donc de puissants adjuvants indissociables du processus de socialisation.

22-Effectivement l'ogre passe de pratiques appartenant à la culture orale à des pratiques fortement ancrées dans l'ordre de la littérature. Au début de l'album, par exemple, le personnage ne peut rassasier son immense appétit. Il profère des formulettes où se mêlent colère et plainte. Ces sortes d'incantations maléfiques sont sensées faire

apparaître son plat préféré. Leur dimension ludique les rattache à la littérature enfantine orale, au corpus des comptines : « Craque et croque, si maintenant je rencontre quelques enfants, je les dévore à belles dents. » L'ogre qui, d'une certaine manière, se situe dans l'enfance de la socialisation, doit se détacher de l'oralité native pour accéder à l'ordre graphique.

- 18 - Jack Goody, *Pouvoirs et savoirs de l'écrit*, La Dispute, 2007, Présentation de J.-M. Privat, p. 11.

23-Dans nos sociétés hautement alphabétisées, les effets de l'écrit sur le rapport à soi et au monde se pensent en termes de « domestication » de la pensée sauvage et de rationalisation des activités cognitives et sociales¹⁸. On peut dire alors que la métamorphose de l'ogre est due tout autant aux plats cuisinés par Zéralda qu'aux menus imprimés dont ils sont inévitablement accompagnés.

24-Le menu en lui-même appartient au genre de la liste et, en ce sens, il est une figure spécifique de l'écrit. Il suppose un certain agencement matériel, une certaine disposition spatiale, il comporte un début et une fin, il présente les aliments classés dans un ordre donné. Non seulement il procède à la mise en ordre des aliments, mais il les rend plus abstraits. Aussi Zéralda, en bonne pédagogue, a-t-elle toujours le souci d'associer le concret de la dégustation des plats à l'abstraction généralisante de leur mise en mots pour faire avancer l'ogre sur le chemin de la socialisation. Si l'incorporation des plats permet au mangeur d'être satisfait sans détour, la lecture du menu débouche plutôt sur une forme d'appropriation des codes qui donne accès à un savoir gastronomique (et à un certain savoir-vivre, comme dans les manuels de civilité).

25-Lire un menu, c'est donc s'approprier un vocabulaire culinaire, un goûteux technolecte. L'album propose deux menus rédigés, intéressants dans leur diversité. Le premier assez redondant est descriptif : il propose un équivalent verbal de ce qui se trouve dans l'assiette : « Potage de cresson à la crème. » C'est plutôt une sorte d'étiquetage. Le deuxième, par contre, montre l'inventivité de la cuisinière qui manie avec autant d'assurance les ingrédients que le langage. En utilisant dans la dénomination des plats, des reformulations métaphoriques où se mêlent l'humour et les références culturelles, elle crée une distance et fait aller beaucoup plus loin dans l'accession à l'ordre symbolique. Deux exemples sont particulièrement significatifs :

- « Dinde jeune fille » : l'appellation repose sur le nom de la volaille auquel est associé le stéréotype, « dinde », à prendre au sens de « tendre jeune fille un peu naïve ». La métaphore oblige à ne pas en rester au sens littéral, à ne pas prendre les mots au pied de la lettre, à cerner l'humour qui établit une sorte de pléonasme entre « dinde » et « jeune fille », bref à transformer les pulsions dévoratrices en signes comestibles.
- « Croque fillette sur délices des ogres », est le point d'aboutissement de ce travail métaphorique. La présence même de cette appellation indique que l'ogre a basculé dans le symbolique ; il est en passe de devenir un individu de plus en plus fréquentable qui ne confond plus les mots et les mets, le signe et son référent !

26-En effet, la pratique des écrits culinaires et de la métaphore gastronomique ont permis un glissement qui trouve son achèvement quelques pages avant la fin de l'album. On peut prendre alors la mesure de tout le chemin parcouru. Dans l'incipit, un ogre qui mange est mis en images et en mots. Mais au moment où le parcours de socialisation touche à sa fin, une double page montre le menu type « d'un souper tout à fait moyen au château du géant ». Ce qui est donné à voir et à lire en fait, c'est l'expression figurée « *manger comme un ogre* », même si elle ne se trouve pas inscrit telle quelle dans le texte. Et le passage à l'expression figée qui signifie *manger énormément* situe définitivement l'ogre et ses appétits hors normes humaines dans le seul univers qui est le sien désormais, le monde du langage, la logosphère.

3. Conte de fées, conte de faim ?

3.1. La clôture du texte

- 19 - Aux enfants dévorés avec du sel et du poivre du début répondent les enfants sucrés léchant avec gou (...)

27- L'explicit de l'album s'organise en fait en deux temps. Une première conclusion met en scène la fin de la faim. L'ogre peut retourner dans la ville maintenant que sa faim est rassasiée. Il ne met plus en danger la « domus ». Converti à la pratique du cuit et de l'écrit, il parvient à faire coexister en lui, la part ensauvagée et la part humanisée. Sa tenue vestimentaire s'est modifiée : bras et torse sont recouverts d'un pourpoint.

Mais il a encore conservé sa grosse barbe. De leur côté, les habitants de la ville, rassurés, acceptent de voir en lui l'homme et plus seulement le monstre terrifiant. Il ne fait plus peur aux enfants. De Père Fouettard, notre ogre s'est quasiment transformé en Père Noël et même en futur père¹⁹. Une deuxième fin clôt définitivement le livre : « Les années passèrent... » nous dit le texte. Il faut en effet du temps pour devenir un individu parfaitement socialisé. Grandir nécessite de sortir du temps cyclique, le temps de la répétition où « chaque jour » l'ogre venait en ville pour dévorer des enfants, pour entrer dans le temps biographique et historique qui autorise les changements, les transformations et les évolutions.

28 - Alors ce qui génériquement devait arriver arriva : « Ils devinrent amoureux l'un de l'autre. Ils se marièrent, etc. » Le travail de socialisation transforme les configurations culturelles : il fait passer de la triple homologie entre le cru, le corps soumis aux pulsions sexuelles et l'oralité à un autre système d'homologie qui établit un rapport entre le cuit, la sexualité maîtrisée c'est-à-dire la procréation et l'écrit.

3.2. Le cycle des apprentissages

- 20 « La statuaire saint-sulpicienne met en scène la transformation de la jeune fille par le sang menst (...) »

29 -Toutefois, avant de refermer le livre, il reste à observer attentivement cette image du bonheur que propose la dernière illustration de l'album et le texte qui l'accompagne. Certes la métamorphose est achevée : « L'ogre, toujours bien nourri, rase sa barbe piquante. » Il a accompli le rite. L'homme sauvage de carnaval s'est dépouillé de sa sauvagerie animale, mais pas de son nom, on continue à l'appeler « l'ogre ». La fillette est devenue une jolie jeune femme qui a donné naissance à de nombreux enfants²⁰, mais elle conserve son prénom énigmatique.

30 -D'autres éléments évoquent le sauvage, à la lisière de l'image. C'est le château dont les tourelles rappellent le château du commencement et le temps où l'ogre sévissait. C'est le petit nœud rose qui entoure le cou du bébé et qui tout au long de l'album se trouvait autour du cou du chat. C'est enfin et surtout le couteau et la fourchette dissimulés dans le dos d'un des enfants qui signalent que la lignée des ogres n'est pas éteinte. La coexistence pacifiée du domestiqué et de l'ensauvagé est donc inscrite dans la dernière image, mais elle reste vacillante. Qui d'autre que Zéralda a donné le jour à ce petit monstre ! Les limites peuvent s'effacer, l'ensauvagement peut à nouveau s'imposer. En témoigne aussi l'ultime phrase du récit qui ouvre des possibles narratifs que le conte traditionnel referme généralement : « On peut donc penser que leur vie fut heureuse jusqu'au bout »

- 21 Daniel Fabre, « Limites non frontières du Sauvage », *op. cit.*, p. 438.

31 - En renvoyant au début de l'histoire, cette fausse clôture indique que « toute limite est interrogée, défaite puis retracée provisoirement dans une action qu'il faut (donc) sans cesse répéter²¹. » En insistant sur la répétition, le recommencement, la fin s'affiche comme une fin sans fin générale : chaque enfant devra parcourir, à son tour, le chemin qui mène à l'âge adulte.

32 -Mais — conte oblige — chaque petit ogre rencontrera sur le chemin une Zéralda qui lui fera passer les limites du sauvage et le fera entrer dans le processus de civilisation. Alors le moment venu, l'un avec l'autre, ils pourront réaliser leur destin d'homme et de femme et fonder une famille.

33 -Tout cela n'était-il pas d'ailleurs donné à lire dès le titre, dans le prénom crypté de l'héroïne ? Dans ce prénom étrange (ou tout au moins peu courant) — « Zéralda » — la lettre initiale et la lettre finale renversent l'ordre alphabétique et iconisent un parcours initiatique où les fins et les commencements s'enchaînent.

34 -Et à y regarder de plus près, le seul qui voit vraiment que l'histoire n'est pas finie et va recommencer c'est le lecteur ! Les regards de tous les personnages convergent sur le nouveau-né. Zéralda, les yeux baissés, presque clos, semble ne rien voir. Les personnages peuvent ne pas voir ou feindre de ne pas voir, le lecteur ne le peut pas !

35 -Pour que le rituel soit totalement accompli, pour que le lecteur soit pleinement initié et devienne à son tour un initiateur, l'album doit lui ouvrir les yeux. Et c'est bien ce qu'assure le dévoilement de la dernière page. Si un rite biographique, par définition, ne se recommence pas, le récit littéraire du rite peut se recommencer pour soi ou pour les autres, autant de fois que nécessaire pour montrer le chemin et le cheminement. Et initier ainsi le jeune lecteur qui dévore les pages au rite de la lecture, à la pratique de la littérature « ogresque » et de ses rites domestiques.

Bibliographie

BRAUDEL, F. (1986) : *L'Identité de la France. Espace et Histoire*, Paris, Arthaud/Flammarion.

BOURDIEU, P. (2000) : *Esquisse d'une théorie de la pratique, précédé de trois études d'ethnologie kabyle*, Paris, Editions du Seuil (première parution 1972).

DESCOLA, P. (2005) : *Par-delà nature et culture*, Paris, NRF, Editions Gallimard.

FABRE, D. (1993) : Une culture paysanne, *Les Formes de la culture*, Histoire de la France, sous la direction d'André Brugière et Jacques Revel, Paris, Editions du Seuil.

— (2005) : « Limites non frontières du Sauvage », *L'Homme*, n° 175-176 Vérités de la fiction, Paris, Editions de l'EHESS.

GOODY, J. (2007) : *Pouvoirs et savoirs de l'écrit*, Paris, La Dispute, Présentation de J.-M. Privat.

LÉVI-STRAUSS, C. (1968) : *Mythologiques III. L'Origine des manières de table*, Paris, Plon.

— (1983) : *Le Regard éloigné*, Paris, Plon.

LE ROY LADURIE, E. (1973) : « La domus à Montaillou », *Ethnologie Française* III, n° 1-2.

VERDIER, Y. (1969) : « Pour une ethnologie culinaire », *L'Homme*, n° 1. Paris, Editions de l'EHESS.

— (1979) : *Façons de dire, façons de faire. La laveuse, la couturière, la cuisinière*, Paris, NRF, Editions Gallimard.

— (1995) : *Coutume et Destin. Thomas Hardy et autres essais*, Paris, NRF, Editions Gallimard.

Notes

1 L'album paraît en 1970 chez Diogenes Verlag à Zurich en Suisse.

2 Claudine Fabre-Vassas, Daniel Fabre, Du rite au roman. Parcours d'Yvonne Verdier, in Yvonne Verdier, *Coutume et Destin. Thomas Hardy et autres essais*, NRF Gallimard, 1995, p 30.

3 Fernand Braudel, *L'identité de la France. Espace et Histoire*, Arthaud-Flammarion, 1986, p. 123. « Le *salvus*, c'est dix, cent choses à la fois : des landes, des collines abandonnées à la végétation sauvage ; des vignes qui ont cessé d'être cultivées mais où survivent d'ordinaire quelques arbres fruitiers, plantés jadis entre les rangs de ceps, parfois obstinés à produire encore ; ou bien des lignes désordonnées de charmilles, clôtures anciennes qui, abandonnées à elles-mêmes, ont grandi démesurément, aussi hautes que celles qui bordent, sous la main des jardiniers soigneux, les allées princières de l'Europe de l'Est... Et plus encore ce sont des formations buissonnantes, "des taillis, des broussailles, entremêlés de végétaux herbacés". Enfin des forêts, elles surtout ».

4 Yvonne Verdier, « Pour une ethnologie culinaire », *L'Homme*, Janvier-Mars 1969, n° 1, p. 55.

5 Pierre Bourdieu, *Esquisse d'une théorie de la pratique, précédé de trois études d'ethnologie kabyle*, Paris, Éditions du Seuil, 2000, première parution 1972, p. 66.

6 Expression citée par Fernand Braudel, *op. cit.*, p. 121.

7 Emmanuel Le Roy Ladurie, « La domus à Montaillou », *Ethnologie Française* III, n° 1-2, 1973, p. 47.

8 Philippe Descola, *Par-delà nature et culture*, NRF, Éditions Gallimard, 2005, p. 19-57.

9 Daniel Fabre, « Limites non frontières du Sauvage », *L'Homme*, Juillet-Décembre 2005, n° 175-176 Vérités de la fiction, Éditions de l'EHESS, p. 427-443.

10 Quand, affaibli, alité, il lui demande d'aller au marché à sa place, l'illustration, en vis-à-vis, montre, accroché au mur de la chambre, à côté du lit conjugal, un portrait de la mère, barré d'un ruban noir, qui semble en interdire l'accès et signaler la prohibition de l'inceste.

11 Claude Lévi-Strauss, *Le regard éloigné*, Paris, Plon, 1983, p. 84 et suivantes. C'est essentiellement dans la partie « Famille, Mariage, Parenté » que l'auteur traite des problèmes d'endogamie et d'exogamie.

[12](#) Claude Lévi-Strauss, *op. cit.*, p. 83.

[13](#) Yvonne Verdier, *Façons de dire, façons de faire. La laveuse, la couturière, la cuisinière*, Paris, NRF Gallimard, 1979, p. 297, 298, 299.

[14](#) Effectivement, Zéralda n'est pas une sorcière même si l'ogre nous dit le texte est « enchanté » par ses talents culinaires. Il y a bien un balai près de la cheminée mais ce n'est pas une monture, un chaudron est bien suspendu à la crémaillère, mais ce ne sont pas des ingrédients incongrus — rognures d'ongles, langues de crapauds — qui mijotent doucement.

[15](#) Yvonne Verdier, *op. cit.*, p. 343. Claudine Fabre-Vassas, « La cuisine des sorcières », *Ethnologie française*, 1991-4, Octobre-Décembre, tome 21, p. 423-437.

[16](#) Claude Lévi-Strauss, *Mythologiques III. L'origine des manières de table*, Paris, Plon, 1968.

[17](#) Yvonne Verdier, « Pour une ethnologie culinaire », *op. cit.*, p. 54-55.

[18](#) Jack Goody, *Pouvoirs et savoirs de l'écrit*, La Dispute, 2007, Présentation de J.-M. Privat, p. 11.

[19](#) Aux enfants dévorés avec du sel et du poivre du début répondent les enfants sucrés léchant avec gourmandise les sucettes généreusement distribuées. Contrairement à l'assaisonnement qui était raté, le sucrage est réussi : cette fois les enfants ne disparaissent pas, ils sont nombreux à venir à la rencontre de l'ogre qui montre ainsi aux yeux de tous ses capacités à devenir père. Yvonne Verdier, *Façons de dire, façons de faire*, p. 298-299.

[20](#) « La statuaire saint-sulpicienne met en scène la transformation de la jeune fille par le sang menstruel (avoir ses fleurs) en utilisant des fleurs : Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus est souvent représentée, environnée de roses, qu'elle offre à « l'époux divin. » Daniel Fabre, Une culture paysanne, *Les formes de la culture*, Histoire de la France, sous la direction d'André Brugière et Jacques Revel, Paris, Seuil, 1993, p. 167.

[21](#) Daniel Fabre, « Limites non frontières du Sauvage », *op. cit.*, p. 438.

Pour citer cet article Référence électronique

Marie-Christine Vinson - Université de Lorraine/CREM « Le Cru et le Lu », *Pratiques* [En ligne], 157-158 | 2013, mis en ligne le 18 décembre 2017, consulté le 11 février 2019. URL : <http://journals.openedition.org/pratiques/3856> ; DOI : 10.4000/pratiques.3856

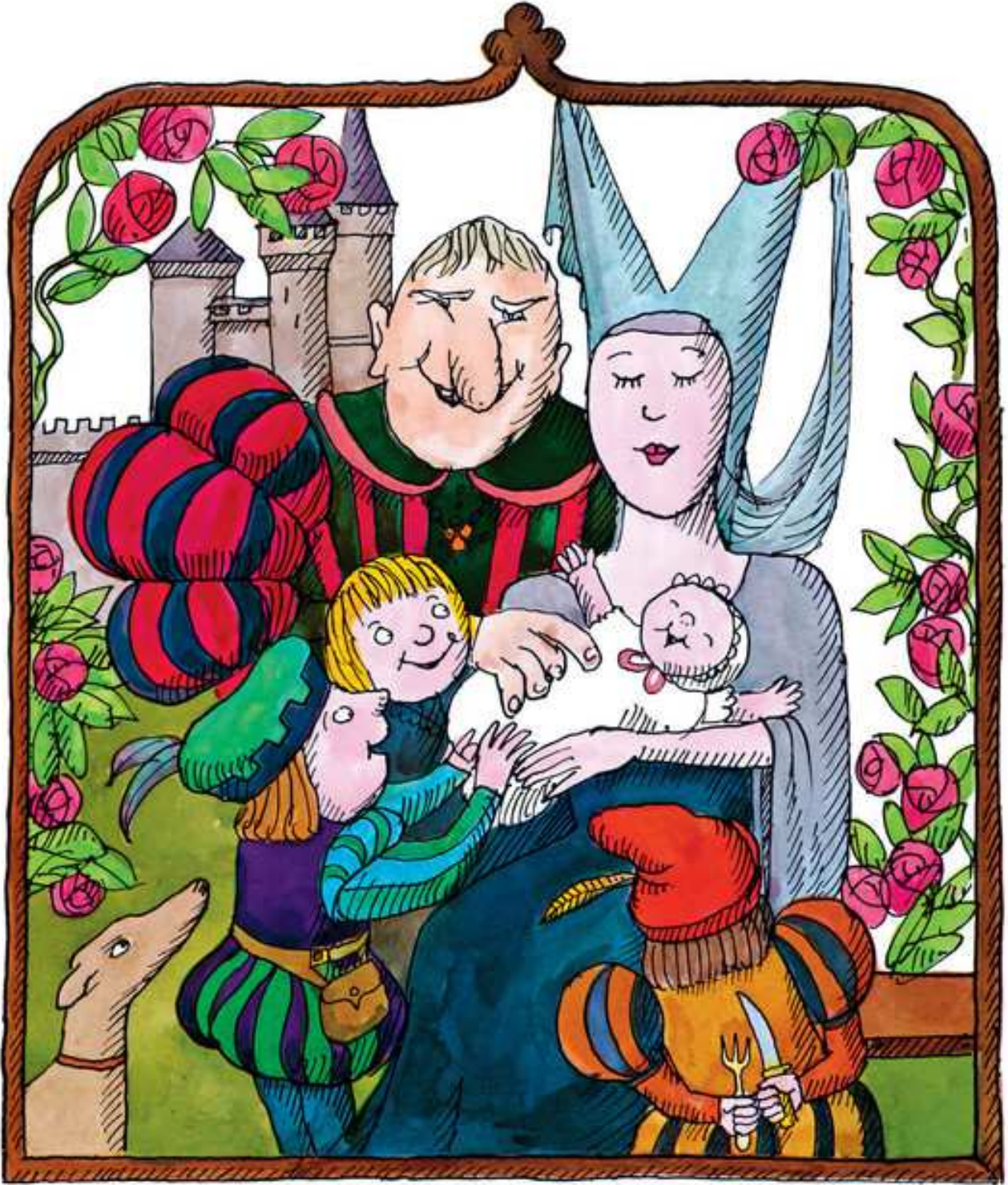
Articles du même auteur

- [Les mésaventures éditoriales de *Toine* ou comment déculter un récit de Maupassant.](#) [Texte intégral] Un dossier iconographique Paru dans *Pratiques*, [151-152 | 2011](#)
- [Façons de lire, façons de faire](#) [Texte intégral] Paru dans *Pratiques*, [137-138 | 2008](#)

Droits d'auteur © Tous droits réservés

Revue PRATIQUES : <https://journals.openedition.org/pratiques/>

<https://journals.openedition.org/pratiques/3856>



Le géant de Zéralda

Adieu, Tomi Ungerer, sacré vieux brigand



Tomi Ungerer est décédé ce samedi 9 février 2019

Ce sont les "Dernières Nouvelles d'Alsace" qui l'annoncent:

"L'auteur, dessinateur et illustrateur strasbourgeois Tomi Ungerer est décédé dans la nuit de vendredi à samedi, à Cork, en Irlande, au domicile de sa fille Aria. Il a été retrouvé le matin, à 9 heures, dans son lit.

L'artiste était âgé de 87 ans et, il y a quelques semaines encore, confiait aux DNA combien il avait de projets à mener. Il laisse derrière lui une œuvre immense dont un musée à Strasbourg assure le rayonnement."

Stupeur, rage, incrédulité. Quelle sale blague Tomi Ungerer nous fait-il là? Bien sûr, il avait 87 ans. Il était né le 28 novembre 1931 à Strasbourg. Mais quand même mourir dans son lit le 9 février! Il avait l'air tellement en forme. On l'avait vu et entendu partout ces derniers temps. Sa canne? Elle faisait partie de lui depuis le temps qu'il la traînait. Que va-t-on faire sans son terrible rire, son sourire carnassier, son esprit frondeur, ses résistances multiples? Il a été un des plus grands auteurs-illustrateurs de son temps, de notre temps. Dessinateur de presse implacable aussi. Collectionneur de jouets. Fabricant d'objets les plus divers. Impertinent notoire, ayant la haine de la violence, immensément attaché à la liberté et grand défenseur des droits des enfants et des opprimés. Ce n'est pas pour rien qu'il a eu autant d'ennemis dans sa vie. Autant d'amis aussi, qui se reconnaissaient dans ses mots, dans ses refus, dans ses combats. Adieu Tomi, cher vieux brigand qui nous a tant donné.

Il nous reste ses livres, ses dessins, ses prises de position, ses interviews.

Mais zut, Tomi, il ne fallait pas nous faire ça.



"Les trois brigands" (c) l'école des loisirs.

Ci-dessous l'entretien que Tomi Ungerer m'avait accordé à la Foire de Bologne en 1995 dont il était l'invité d'honneur. Un texte toujours d'actualité.

Cultivateur d'absurdie

Cheveux argentés et vêtements sombres, Jean-Thomas - dit Tomi - Ungerer appuie sa main sur le pommeau d'une canne noire. Il a un bras en écharpe. Qu'est-il arrivé à cet illustrateur - pardon, à ce dessinateur, car le Strasbourgeois refuse catégoriquement la première appellation - hors du commun? Une question, qui, selon lui, se pose comme un avion! C'est tout simple. Il est sorti de sa maison dans le noir, oubliant qu'il avait balancé par la fenêtre la glace du congélateur fraîchement dégivré. Résultat: il a glissé et s'est déchiré un tendon! Il nous confie, sans nous en dire plus, que ce n'est qu'un de ses quatre derniers accidents idiots. "J'ai foi dans l'absurde", ajoute-t-il, "ma vie est absurde, mes accidents sont absurdes... Je cultive mon jardin d'absurdie".

L'invité d'honneur de la Foire mondiale du livre pour enfants de Bologne a bien failli ne pas faire le déplacement vers l'Italie! On n'aurait donc pas entendu ses récriminations contre l'actuel essor de la littérature de jeunesse. Une croissance trop forte qui met l'homme aux apparences d'ogre hors de lui. Il se dit écœuré par l'étourdissante augmentation de la production littéraire destinée aux enfants. Un mot revient sans cesse dans sa bouche: "Assez!". Même si on sait le bonhomme volontiers provocateur, l'alerte qu'il donne mérite d'être étudiée.

Car Tomi Ungerer n'est vraiment pas n'importe qui dans ce milieu. Il est même un des plus grands dessinateurs de notre époque. On lui doit des tas d'albums géniaux, "Les trois brigands", "Le géant de Zéralda", "Le chapeau volant", "La grosse bête de M. Racine", "Pas de baiser pour Maman" pour n'en citer que quelques-uns. Autant de chefs-d'œuvre qui ont déjà fait les délices de générations d'enfants (tous parus à l'école des loisirs). Son premier titre a été "Les Mellops font de l'avion" ("The Mellops go fly") publié aux Etats-Unis en 1957. Les suivants ont vite fait de lui la bête noire des ligues bien-pensantes. "Pas de baiser pour maman" a même remporté aux Etats-Unis le "Dud Award", le prix du pire livre de l'année (Worst book)!

Une récompense dont se glorifie l'agent provocateur... Son dernier livre pour enfants (dans l'état actuel des choses, NDLR en 1995, il en a refait par la suite) a déclenché la fureur des ligues américaines bien-pensantes qui estimaient tout simplement qu'un auteur de livres érotiques n'a pas le droit d'écrire pour les enfants! Alors, si on représente le héros assis sur une lunette de WC et si on permet aux mamans de ne pas embrasser leurs enfants... Pourtant quelle merveille que cet album où Jo (le héros qui a horreur des baisers, surtout devant ses copains) et sa maman débordante d'affection trouvent un arrangement entre eux. Textes et images sonnent juste, sans cette hypocrisie qui inonde certains types de livres, si aseptisés qu'ils ignorent l'émotion.

DES ALBUMS INCREVABLES

L'atout des bouquins d'Ungerer est qu'ils n'ont absolument pas vieilli et qu'ils sont irremplaçables. On ne saurait trop les recommander aux enfants d'aujourd'hui, à ceux d'hier (un bon livre pour enfants doit aussi faire plaisir aux adultes) et à ceux de demain.

Les enfants ont-ils besoin de livres? "Oui", répond l'Alsacien, "il faut des livres, mais des vrais. Au Canada", raconte-t-il, "on donne de vrais livres de botanique aux enfants; ceux qui sont intéressés savent reconnaître les orchidées les plus rares. Il faut apprendre aux enfants à nommer les choses, il faut leur donner l'amour des mots: on n'a pas le droit de dire un arbre mais un chêne, on n'a pas le droit de dire un oiseau quand on voit un corbeau."

"Chaque vache est un livre d'enfant, chaque outil est un livre d'enfant", poursuit-il, ajoutant que ses 600 moutons apportent davantage que la production actuelle.

Envers et contre tout, Ungerer plaide pour l'imaginaire, s'en prenant à la BD dont les séquences définies contrent l'imagination. De même, il juge malsain que les enfants aillent en bibliothèques, doivent y ramener des livres dont ils ne sont pas imprégnés.

Il préfère qu'ils en aient quelques-uns, chez eux. Si Ungerer n'a plus créé de nouvel album pour enfants depuis 1970, il faut préciser qu'il a 120 titres à son actif et qu'il a offert une impressionnante collection de ses dessins et affiches au musée de Strasbourg (plus de 8.000). A-t-il des projets? Lors de sa visite à Bologne, il a laissé entrevoir quelques perspectives.

Conversant avec l'un ou l'autre, sans rater une occasion de rire et médire: "Je n'écris plus car on n'a plus besoin de livres pour enfants; les enfants naissent adultes aujourd'hui!"

Si actuellement sa préférence va aux livres érotiques qu'il a réalisés à Hambourg (Ungerer est un bourlingueur: né à Strasbourg en 1931, il a aussi vécu aux Etats-Unis, en Nouvelle-Ecosse, en France et en Irlande), il se dit aussi concerné par les problèmes d'actualité: il a d'ailleurs conçu une action à propos du sida.

BLAGUEUR AVANT TOUT

Outre une pièce de théâtre à terminer, il a le projet de publier trois livres qui raconteront des blagues: celles qu'il a jouées, celles que d'autres lui ont faites et enfin celles qu'il s'est jouées lui-même. Dont celle-ci. Ungerer a longtemps collaboré avec Jack Lang, ex-ministre français de la Culture. Durant cette période, il avait une collection de pétards dont il lançait quelques exemplaires par les fenêtres de son bureau lorsqu'il recevait des personnalités politiques, histoire d'occuper leurs gardes du corps... L'aventure s'est terminée le jour où, distrait, le dessinateur a déposé un mégot dans sa réserve de pétards! Le feu d'artifice déclenché le fait encore sourire aujourd'hui.

Plus mignonne est l'histoire du taureau charolais qu'il avait choisi, dit-il, parce qu'il connaissait le nom de sa femme: en effet, quand il meuglait, on entendait "Yvoooooonne"!

Rencontre Tomi UNGERER et Lucie COGNET en 1998.

"Imaginer en passant d'une page à l'autre"

Lauréat du prix Andersen 1998, l'équivalent du Nobel en littérature de jeunesse, Tomi Ungerer était à Bologne. "En 1971", explique-t-il, "j'ai arrêté de faire des livres pour enfants. J'avais une indigestion devant tant de livres, ceux des autres et les miens!" Et de persifler: "J'ai été très surpris de recevoir le prix Andersen, je ne savais pas si c'était pour mes livres pour enfants anciens ou pour mes livres érotiques" (allusion à la campagne dont il fut victime aux Etats-Unis, certains voulant l'interdire de livres pour enfants à cause de ses dessins érotiques).

L'Alsacien réside aujourd'hui en Irlande depuis 22 ans, après un long séjour aux Etats-Unis. Il s'étonne de son succès: "Je n'y comprends rien. Mes livres sont devenus des classiques. Moi, j'ai un plaisir énorme à les faire et une allergie à ceux qui sont finis. Pas à cause des histoires mais des dessins."

L'AUTOBIOGRAPHIE D'UN TEDDY BEAR

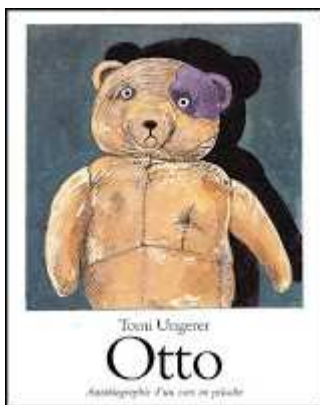
Les rejetons qu'il fit pendant qu'il ne faisait plus de livres pour enfants ignoraient d'ailleurs tout du métier de leur père. Ils disaient qu'il était fermier. Vrai mais incomplet. C'est à cet artiste formidable qu'on doit les merveilles que sont, entre autres, "Le géant de Zéralda", "Le chapeau volant", "La grosse bête de M. Racine", "Les trois brigands", "Pas de baiser pour maman". Depuis son retour, Ungerer a signé le superbe "Flix" traitant de l'intolérance et "Trémolo".

Il ne s'arrêtera pas là: "Je vais publier l'autobiographie d'un teddy bear, un livre qui fera sangloter. La guerre est horrible et triste. Mon enfance en Alsace m'a marqué à vie. J'ai la haine de toute violence."

Quel conseil donne-t-il aux jeunes?"Faites votre livre entièrement vous-même. Ecrivez et dessinez. Chaque jour est plein d'histoires, chaque journal l'est aussi."

Ungerer lui-même fourmille d'idées, par exemple celle d'un petit géant et d'un grand nain qui seraient de taille identique. "Si vous n'avez pas d'idée", reprend-il, "réécrivez un vieux conte. On peut imaginer le petit chaperon rouge allant au cimetière sur la tombe du loup tué par le chasseur parce que l'animal était l'amant de la grand-mère!" Pour lui, il est important qu'il y ait une bonne mécanique dans le livre: "Toute phrase, toute image doit faire avancer le récit. L'album doit faire tic-tac, tic-tac."

"Les enfants sont formidables", ajoute-t-il. "Ils ont une telle imagination; on ne les respecte pas. Il faut placer dans l'image des détails pour qu'ils s'inventent une histoire à eux, en parallèle. Que le passage d'une page à l'autre soit un moment d'imagination."



Tomi Ungerer avait refait des livres pour enfants, "Flix", "Tremolo" et surtout "Otto" en 1999 (l'école des loisirs, 44 pages).

Sur un sujet déjà souvent abordé en littérature de jeunesse, la guerre de 1940-45 et, partant de là, l'horreur du racisme, Tomi Ungerer a composé, à près de 70 ans, un album extraordinaire de sensibilité. "Otto" est l'autobiographie d'un ours en peluche. Un jouet dont on suit la naissance, douloureuse (les aiguilles, ça pique) et l'arrivée chez David. Paris est occupée et le gamin bien vite obligé de porter l'étoile jaune. Le jour où il part, raflé, pour une destination incertaine, il confie le teddy bear à Oskar, son ami, son voisin de palier, que la vie a fait naître dans une famille non juive.

L'ours raconte. Il témoigne d'une amitié forte, d'une révolte impossible. Son chemin l'emporte de l'autre côté de l'Atlantique, via un GI à qui il sauve la vie. Il y connaît la douceur d'une nouvelle famille puis subit d'autres drames. Les années passent. Otto atterrit finalement dans la vitrine d'un antiquaire new-yorkais. Un passant le contemple par la devanture, le reconnaît malgré le demi-siècle écoulé. Le vieil homme n'est autre qu'Oskar! Un journal relate cet extraordinaire enchaînement de coïncidences. L'article permet à Oskar de retrouver le David de sa jeunesse et à Otto de récupérer son premier propriétaire.

Ungerer, Alsacien d'origine, portait depuis longtemps ce récit en lui. "Otto" est un album bouleversant et vrai, si humain par les drames mais aussi les joies qu'il rapporte. On vibre devant l'injustice des hommes et on sourit en remarquant que, malgré leurs malheurs, Oskar et David peuvent siroter un apéritif en contemplant les tableaux au mur, des femmes... assez dénudées. Un détail rassurant: Ungerer ne s'est pas rangé. Un album pour sangloter, un hymne à la vie et un cri, profond, contre la violence. Pour tous dès 5 ans.

Publié sur son blog par Lucie Cognet

<https://lu-cieandco.blogspot.com/>

BIBLI OBS

Quand Tomi Ungerer "mettait ses colères en dessins"



Tomi Ungerer (1931-2019), ici en 2008. (Jean-Francois Badias/AP/SIPA)

Le grand dessinateur des "Trois brigands" est mort ce 9 février à 87 ans. Claude Weill lui avait rendu visite, en 2007, pour "le Nouvel Observateur".

Par [Claude Weill](#) Publié le [11 février 2019 à 09h45](#)

Il était l'héritier de Daumier et de Gustave Doré. Le Steinberg français. Un des grands dessinateurs du dernier demi-siècle. Ses affiches contre le racisme ou la guerre du Vietnam ont fait le tour du monde et ses «Trois Brigands» (aujourd'hui adaptés en dessin animé, sortie le 19 décembre 2007) ont été lus par des dizaines de millions d'enfants.

Adulé en Alsace, célébré en Allemagne, trop méconnu en France, Tomi Ungerer, à 75 ans, avait reçu, chez lui à Strasbourg, l'hommage qu'il méritait: le 2 novembre 2007 ouvrait le Musée Tomi Ungerer-Centre international de l'Illustration (1). Claude Weill l'avait alors visité en sa compagnie, parmi les ouvriers et les pots de peinture.

"La seule chose que je hais, c'est la haine"

Le Nouvel Observateur. *Pour un inquiet, un sentimental comme vous, quel effet cela fait-il d'être muséifié vivant?*

Tomi Ungerer. Le fantôme a trouvé son opéra. Je me sens presque coupable. Pourquoi moi? J'ai toujours un trou de souris dans ma poche pour pouvoir m'y cacher. Je vais vous faire un aveu: cette visite me réconcilie un peu avec mes dessins. C'est la première fois, aujourd'hui, que j'accepte de me dire: voilà, c'est moi qui ai fait tout ça.

Ce qu'on voit ici, 300 dessins, ce n'est qu'un échantillon des 8000 dessins que vous avez légués à la Ville de Strasbourg...

T. Ungerer. Ce n'est pas un musée où l'on viendra une fois admirer Monna Lisa ou le retable d'Issenheim. Ce sera un centre vivant. Les oeuvres présentées changeront tous les quatre mois.

Pas seulement mes dessins; il y aura des expositions consacrées à Searle, Dubout, André François, tous ces génies que les musées ignorent. L'ambition est de rendre justice au rôle que jouent les illustrateurs dans la société et dans la vie des gens.

Ce qui frappe, c'est l'éclectisme, la variété des styles graphiques...

T. Ungerer. Pour chaque idée - et je déborde d'idées -, il faut trouver un nouveau style, l'habit qui lui va. C'est aussi un défi, il y a dans cette recherche quelque chose de ludique. M'enfermer dans un style, ce serait d'un ennui mortel. Quand je démarre un travail, je fais mes devoirs. J'étudie les oeuvres de la Renaissance, des planches d'anatomie, de botanique, Ingres, Schiele... Je butine. Au fond, je suis un bricoleur, un semeur à tous les vents qui souffle sur des pissenlits.

Diversité des thèmes, aussi : critique sociale, satire politique, contes pour enfants, érotisme... Qu'est-ce qui les réunit?

T. Ungerer. L'humanisme, je crois, cet humanisme rhénan dont je me sens si proche. Je porte l'humanité sur mes épaules comme une croix. Si on a un peu de talent, il faut qu'il serve à quelque chose, à essayer de rendre le monde un peu meilleur. Même mes dessins SM visaient à abattre les tabous. Et mes livres pour enfants ne sont pas les moins subversifs : c'est de la subversion ludique.

Vos dessins actuels sont moins violents, moins provocateurs que ceux des années 1960 et 1970. Comme si l'âge vous avait apaisé...

T. Ungerer. Disons que je me sens bien avec ma philosophie du désespoir et du doute. Je suis arrivé à me débarrasser de la haine et des rancunes. La seule chose que je hais, c'est la haine. Je me mets moins souvent en colère, mais je mets toujours mes colères en dessins. Il faut se battre jusqu'au bout.

Vos dessins, votre période préférés ?

T. Ungerer. Le livre «Slow Agony» et les dessins inspirés de «la Montagne magique» de Thomas Mann.

Des oeuvres de dessin pur, qui parlent de la destruction et de la mort...

T. Ungerer. Oui, la mort y est représentée par le blanc, le vide. La mort est blanche. Je le sais : je suis déjà mort trois fois.

Propos recueillis par Claude Weill

(1) Villa Steiner, 2, avenue de la Marseillaise; 03-69-06-37-27.

Tomi Ungerer, bio express

Jean-Thomas Ungerer, dit Tomi Ungerer, est né le 28 novembre 1931 à Strasbourg. Peintre, dessinateur, auteur et illustrateur français, il a connu un succès mondial, notamment avec ses livres pour enfants comme "Les Trois Brigands" (1961) ou "Jean de la Lune" (1966). Mais on lui doit également des dessins érotiques qui firent scandale aux Etats-Unis ("Fornicon", 1969). [Il est mort le 9 février 2019](#) à Cork, en Irlande.

Paru dans "le Nouvel Observateur" du 1er novembre 2007.

- [Disparitions](#)

Le dessinateur Tomi Ungerer, père des « Trois Brigands », est mort

L'illustrateur, peintre et caricaturiste français, auteur d'albums célèbres pour enfants et d'ouvrages érotiques, était âgé de 87 ans.

Par Frédéric Potet Publié 9 fév. 2019 LE MONDE Article réservé aux abonnés



Tomi Ungerer, auteur et illustrateur - Photographié à la maison de l'Alsace dans la salle qui lui est consacrée - 20 Mars 2018 - Paris Eric Garault / Pasco

La mort ne faisait pas peur à Tomi Ungerer. « La mort est un incident comme les autres. Je la vois comme un contrôleur des douanes : on doit passer devant elle sans savoir ce qui nous attend de l'autre côté. Qui sait, ce sera peut-être un énorme arc-en-ciel ! »

C'est quand même formidable de ne pas savoir où on va, non ? », [confiait-il au Monde à la fin de 2016](#), à l'occasion d'une exposition célébrant ses 85 ans, organisée au musée qui porte son nom, à Strasbourg.

Auteur de livres de jeunesse inoubliables – *Les Trois Brigands*, *Jean de la Lune*, *Le Géant de Zéralda*, *Otto, autobiographie d'un ours en peluche...* –, mais aussi affichiste, sculpteur, caricaturiste de presse, satiriste, créateur d'aphorismes, dessinateur d'ouvrages érotiques, Tomi Ungerer est mort dans la nuit de vendredi 8 à samedi 9 février à Cork (Irlande), au domicile de sa fille. Il avait 87 ans. Il laisse derrière lui une œuvre aussi dense que protéiforme, assez peu connue, étonnamment, dans son propre pays, exception faite de ses albums pour enfants où la mièvrerie et la bien-pensance étaient répudiées.

Quand on lui demandait s'il souffrait de ce manque de reconnaissance en France, l'Alsacien – doté, il est vrai, d'un tempérament de globe-trotteur qui le conduisit très vite aux États-Unis où il fit l'essentiel de sa carrière – répondait du tac au tac : « *Non, ça m'est complètement égal. C'est juste dommage car le français est la langue où je m'exprime le mieux alors que je suis parfaitement trilingue [français, allemand, anglais].* » Tomi Ungerer avait quelque peu délaissé le crayon ces dernières années pour s'investir dans le collage – une des nombreuses techniques qu'il maîtrisait – mais aussi dans l'écriture, rédigeant notamment moult pensées et aphorismes où les jeux de mots, souvenir de sa dyslexie « *d'origine* », avaient toujours bonne place.

Lui, qui avait survécu à trois infarctus et à un cancer, s'était même inventé une devise, en anglais, totalement intraduisible : « *Tumor with humor* », afin de dédramatiser ses soucis de santé à répétition. « *Dans le fond, je suis un littéraire. Mes grandes influences s'appellent Chamfort, La Rochefoucauld, Jarry, Jules Renard...* », ajoutait-il, comme pour appuyer sur le fait qu'il était « davantage » que l'illustrateur jeunesse, surtout connu pour l'adaptation au cinéma de deux de ses ouvrages (*Les Trois Brigands*, réalisé par Hayo Freitag en 2007 ; *Jean de la Lune*, réalisé par Stephan Schesch et Sarah Clara Weber en 2012).

Indignation à fleur de peau

Né le 28 novembre 1931 à Strasbourg, Tomi Ungerer – Jean-Thomas, de son véritable prénom – est marqué dans son enfance par deux événements. Le premier est la mort de son père alors qu'il n'a que 3 ans et demi. Horloger, fils et petit-fils d'horloger, Théodore Ungerer était aussi ingénieur, historien et artiste. « *J'ai eu le sentiment qu'il m'avait transmis tous ses talents en mourant* », écrira son touche-à-tout de garçon dans un livre hommage, *De père en fils* (éd. La Nuée bleue/DNA, 2002).

« Quand les Français sont revenus, tout le monde pensait que la vie serait idéale. Ce fut loin d'être le cas »

Le deuxième événement est l'occupation allemande et l'annexion de l'Alsace par le III^e Reich. L'usine familiale est réquisitionnée. L'enfant a 8 ans. On l'oblige à parler l'allemand à l'école, à écouter les discours du Führer, à chanter des chants nazis, son prénom, insuffisamment germanique, est même changé en Hans. La guerre terminée, il découvre une autre forme d'injustice dans l'interdiction qui est faite aux enfants de Strasbourg de parler alsacien : « *J'ai appris [à cette période] ce que c'est que d'être minoritaire*, disait-il également au *Monde* en 2016. *Quand les Français sont revenus en Alsace à la suite des nazis à la fin de la deuxième guerre mondiale, tout le monde pensait que la vie serait idéale.*

Ce fut loin d'être le cas. Je me souviens d'un professeur qui m'avait demandé de perdre mon accent si je voulais m'intéresser à la littérature. A 15 ans, j'organisais des grèves à l'école pour qu'on ait le droit de parler alsacien dans la cour de récréation. »

Cette indignation à fleur à peau ne quittera jamais le futur dessinateur. A la fin du lycée, il voyage dans le Grand Nord, s'inscrit aux Arts décoratifs (d'où il sera renvoyé pour indiscipline), enchaîne les petits jobs, voyage à nouveau de par le monde, en auto-stop ou comme marin sur des cargos, avant de débarquer à New York en 1956, « avec 60 dollars en poche et une cantine de dessins », selon la légende. Le jeune homme a de l'audace à revendre et un talent foudroyant, porté par ce trait à la nervosité palpable qui n'enjolive jamais les choses. Quels que soient les thématiques et les supports, Ungerer privilégiera toujours, par la suite, le réalisme à l'utopie dans ses œuvres.

Le débutant place alors très vite des illustrations chez certains des plus prestigieux journaux américains (*Esquire, Life, The New York Times...*), tout en menant, de front, d'autres travaux. Sorti en 1957, son premier album pour enfants – *Les Mellops font de l'avion* – met en scène une famille de cochons que rien n'arrête, ni la conquête de l'air ni celle des gouffres souterrains. Les éditions Harper & Row – qui publient le célèbre magazine de mode *Harper's Bazaar*, pour lequel il collabore – l'ont pris sous leur aile. Tomi Ungerer produira environ 80 livres pour enfants au cours des dix années qui suivront.

Insatiable, l'artiste nourrit aussi une véritable passion pour l'affiche. Alors que l'Amérique des années 1960 s'égaré dans la ségrégation raciale et dans la guerre du Vietnam, Ungerer va produire des images promises à la mémoire collective – ainsi cette affiche intitulée *Black Power/White Power* montrant, un homme blanc et un homme noir tête-bêche, se dévorant mutuellement la jambe. L'illustrateur se fait aussi satiriste avec un chef-d'œuvre d'humour féroce : *The Party* (1966), un réquisitoire contre les élites new-yorkaises, décrites sous l'aspect d'êtres répugnants et prétentieux.

Trop subversif pour l'Amérique pudibonde

La sexualité est aussi un sujet qui l'interpelle. Satire de la (future) mécanisation du sexe, son recueil de dessins érotiques *Fornicon*, publié chez Rhinoceros Press en 1969, reçoit les boulets de la critique. Comment un auteur pour enfants peut-il oser s'aventurer sur ce terrain ?, s'interroge l'Amérique pudibonde. « *Il faut pourtant bien baiser pour en faire* [des enfants] », rétorquera Ungerer. De nombreuses bibliothèques états-uniennes banniront les albums de ce Français trop subversif. Dans le même temps, des collectionneurs, amateurs d'art, feront monter sa côte aux Etats-Unis.

Persona non grata, Ungerer choisit l'exil en 1971. Il part vivre dans un premier temps au Canada voisin, avant de retourner en Europe – en Irlande, le pays d'origine de sa femme où le couple s'installe définitivement en 1976. Un an auparavant, Ungerer a commencé à faire don à la ville de Strasbourg d'une partie de ses originaux, ainsi que de jouets qu'il fabrique à ses heures perdues – une autre de ses toquades. D'autres donations suivront ; elles alimenteront le fonds du Musée Tomi-Ungerer - Centre international de l'illustration, qui a ouvert ses portes en novembre 2007 dans une villa de la capitale européenne, non loin d'une fontaine en hommage à Janus, créée par Ungerer lui-même en 1988 à l'occasion du bimillénaire de sa ville natale.

Homme aux 140 livres et aux 40 000 dessins, Ungerer savait tout faire. Diminué ces dernières années par une perte importante de visibilité de l'œil gauche, il ne craignait pas d'être un jour empêché de travailler. « *Si je deviens aveugle un jour, il me restera la pâte à modeler et la masturbation. Les Allemands ont un joli mot pour cela : Selbstbefriedigung – le plaisir de soi-même* », disait-il en éclatant de rire.

En images : [Tomi Ungerer, un « modeste arrogant » engagé](#)

Dates

28 novembre 1931 Naissance à Strasbourg

1960 Débarque aux Etats-Unis où il travaille rapidement pour les plus prestigieux journaux

1961 « Les Trois Brigands »

1966 « Jean de la Lune »

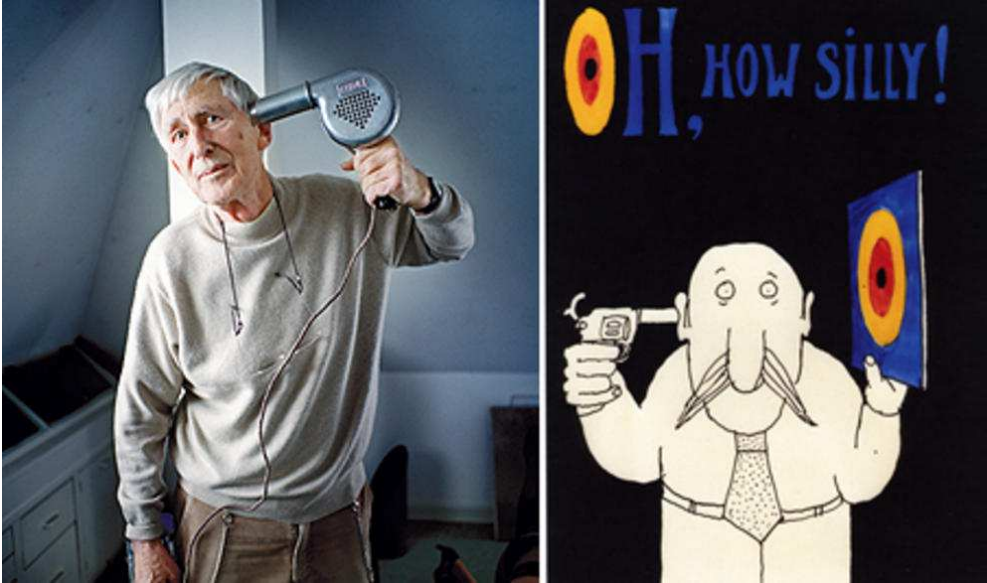
1969 « Fornicon »

9 février 2019 Mort à Cork (Irlande)

Frédéric Potet

Le dessinateur Tomi Ungerer est mort : il voulait “traumatiser les enfants”

- [Stéphane Jarno](#) Publié le 9/02/2019 dans TELERAMA



L’auteur de livres pour enfants, notamment “Les Trois Brigands” ou “Jean de la Lune”, est décédé ce samedi 9 février à l’âge de 87 ans. Retrouvez le portrait que nous lui avons consacré en 2008, alors qu’il allait ouvrir un musée à son nom à Strasbourg.

« *Ce qui m'intéresse, c'est le no man's land entre le bien et le mal, que chaque camp puisse apprendre de l'autre. Si l'enfer est le paradis du diable, il n'y a pas de raison que le bon Dieu n'aille pas y passer quelques week-ends de temps en temps...* » En bon Alsacien, Tomi Ungerer, pape de la littérature enfantine depuis près d'un demi-siècle, se méfie des frontières et des chapelles. Toute sa vie, le dessinateur a tenté d'y échapper, de s'en abstraire, de jouer sa petite musique hors des partitions, au mépris des couacs et du qu'en-dira-t-on. Satire sociale, récits historiques et autobiographiques, dessins de presse, illustrations publicitaires : cet ogre de papier a tout goûté, tout croqué, avec la voracité et la jubilation d'un soudard lâché dans un bal de débutantes. S'illustrant aussi dans l'érotisme où, du Kama-sutra « light », version grenouilles et botanique, aux pratiques bondage des dominatrices de la Herbertstrasse à Hambourg, il témoigne d'un imaginaire débridé. A 77 ans, Ungerer n'est toujours pas rassasié. Voûté, blanchi, cabossé comme les jouets anciens qu'il collectionne, l'homme a gardé ce regard narquois et ce sourire de voleur de poules qui, depuis l'enfance, lui vaut l'inimitié des gens bien comme il faut. Une retraite paisible ? Pas pour lui. « *Un ciel bleu, sans nuages, sur une plage... Quoi de plus ennuyeux ? La vie, c'est le défi.* » Le poids des ans, la maladie, les accidents, il s'en accommode. « *J'ai déjà perdu un oeil, si je deviens aveugle, il me restera toujours la pâte à modeler et la masturbation.* »



1. Entretien [Mort de Tomi Ungerer, auteur des “Trois Brigands” : “Je ne pense pas être pervers, mais subversif”](#)

On l'aura compris, Tomi Ungerer ne fait pas dans l'angélisme. Les générations de mioches qui, depuis les années 60, n'ont cessé de lire *Les Trois Brigands*, *Jean de la Lune* ou *Le Géant de Zéralda*, le savent bien. Le dessinateur aime surprendre, bousculer les codes et glisser dans les scènes les plus anodines d'inquiétants détails qui n'échappent... qu'aux parents ! « *Si mes livres pour enfants ont survécu, c'est parce qu'ils sont subversifs. Parce que je montre aux gamins comment se moquer des adultes. Ce ne sont pas des imbéciles, ils savent très bien d'où viennent les bébés mais ignorent d'où viennent les adultes. Je me suis toujours adressé à eux d'égal à égal, sans rien leur cacher, quitte à parfois les brusquer. Comme je le disais il y a quelques - années devant une convention de pédopsychiatres, il faut traumatiser les enfants pour leur donner une individualité.* »

“Quand je dessine Napoléon en train de sodomiser Marianne, c'est pour montrer que l'idéal républicain peut aussi engendrer un tyran sanguinaire”

Provocateur ? Si peu. L'amateur de blagues et de bons mots ne manque jamais une occasion de mettre les pieds dans le plat, et si possible avec des éclaboussures. Aux journalistes allemands qui lui demandent sa devise favorite, il répond « *Kraft Durch Freude* » (« *la force par la joie* »), une formule de Goebbels, propose aux Japonais de leur acheter la Mandchourie avec ses royalties, et n'hésite jamais à rappeler les vertus pédagogiques d'une visite au Struthof, dans les Vosges, le seul camp de concentration français... « *Ce n'est jamais gratuit. Tant mieux si ça fait du bruit, j'ai horreur des oublis et des arrangements avec l'Histoire. Quand, pour le bicentenaire de la Révolution française, je dessine Napoléon en train de sodomiser Marianne, c'est pour montrer que l'idéal républicain peut aussi engendrer un tyran sanguinaire.* »

Derrière cette manie un rien compulsive, un fort besoin d'exister mais aussi des blessures plus profondes. Jean-Thomas, dit Tomi, a 8 ans lorsque, en 1940, l'armée allemande envahit puis annexe l'Alsace. En quelques semaines, il devient Hans Thomas et change de langue. On ne peut plus dire « *bonjour* » ou « *merci* », sous peine d'être puni, les rues sont rebaptisées, les livres en français sont brûlés et, à l'école, la doctrine nazie est diffusée avec soin par des « *missionnaires en culotte de cuir* ».

Francophile, cocardière, la famille Ungerer donne le change, endure en attendant le grand jour. Mais les retrouvailles ont un goût amer. Aux yeux des libérateurs, les opprimés d'hier font figure de suspects, de collabos. A l'école, où parler alsacien est désormais interdit, un professeur conseille au petit « *Injérère* » de perdre son accent avant de s'intéresser à la littérature française, un peu comme on se lave les mains avant de passer à table. Le garçon se rebiffe, organise des grèves, loupe son bachot et se surprend même à regretter l'occupant précédent. Perdu dans le doute et les contradictions, Ungerer opte pour le Nouveau Monde. En 1956, à 25 ans, il débarque à New York avec 60 dollars en poche et une cantine pleine de manuscrits et de dessins.

Dans le collimateur du FBI

Après quelques mois de vaches maigres et de refus, l'éditeur Harper lui commande un livre pour enfants. Ungerer imagine les Mellops, une famille de cochons entrepreneurs ; c'est un succès et le début d'une longue collaboration. Parallèlement, l'Alsacien, qui ne veut pas se cantonner dans un genre, démarché les art directors. Ces dénicheurs de tendances, qui font alors la pluie et le beau temps dans la presse et la publicité outre-Atlantique, s'entichent du jeune Frenchy au style direct, drôle et culotté. « *Les dessins de Steinberg dans le New Yorker m'ont beaucoup influencé. Surtout sa façon de faire tenir une idée ou toute une philosophie en quelques traits simples, de dépasser le gag, quitte parfois à être cryptique. Ses dessins donnaient souvent lieu à trois ou quatre interprétations différentes. A l'époque, il régnait à New York une effervescence intellectuelle et artistique dont il ne reste rien aujourd'hui. Une liberté de parole incroyable aussi. Peut-être parce que la guerre, les persécutions en avaient fait une ville d'apatrides et que les réfugiés tiennent, par essence, des propos déplacés.* » Dès 1957, Ungerer est lancé. D'*Esquire* au *New York Times*, en passant par *Life*, *Fortune* et *The Village Voice*, il collabore aux plus grands magazines, enchaîne les campagnes publicitaires. Mais au lieu de rentrer dans le moule et de s'installer benoîtement dans la réussite, Tomi n'en fait qu'à sa tête. Il fume des havanes avec l'ambassadeur cubain et accepte, en 1961, à la demande de *Newsweek*, de partir en reportage dans la Chine de Mao. Contraint de renoncer au dernier moment - le Département d'Etat menace de lui interdire le retour sur le sol américain -, il se retrouve dans le collimateur du FBI. Embarqué, interrogé, « *j'ai passé plusieurs heures à poil, la lampe dans les yeux, à répondre à des questions absurdes* », Ungerer connaît dès lors les petites joies du téléphone sur écoutes, du courrier ouvert...

Avec l'élection de Kennedy, les choses se tassent, mais, loin de s'assagir, le dessinateur laisse libre cours à son humour corrosif. Il publie *The Party* en 1966, où il croque la bonne société new-yorkaise avec une férocité extrême, puis *Fornicon*, le bien-nommé, trois ans plus tard. Une vision terrifiante et futuriste du « *sexe à l'américaine* », peuplée de machines à baiser, d'automates inlassables et d'orgasmes à la chaîne. Emoi chez les pédagogues de tout poil, horrifiés qu'un auteur pour enfants puisse être aussi un « *pornographe* ». L'Alsacien rétorque alors que les bébés ne naissent pas dans les choux et que, sans galipettes et sans plaisir, tous ces braves gens seraient au chômage. Puis il s'en prend à la guerre du Vietnam et à la ségrégation raciale. Des coups de boutoir dans la bien-pensance américaine, qui, sous forme d'affiches, font le tour du monde. Cette fois, la coupe est pleine, Ungerer devient infréquentable. Ses ouvrages, y compris ses livres pour enfants, sont mis à l'index des bibliothèques, les publicitaires prennent peur, les commandes s'espacent. En 1971, il s'installe dans le Grand Nord canadien. Puis dans une ferme du sud de l'Irlande, où il vit depuis trente ans.

“On ne dessine pas de la même façon un conte pour enfants et un fantasme SM”

Curieusement, cet artiste de renommée internationale, tenu pour l'un des plus grands dessinateurs vivants, reste assez confidentiel en France. On ne le connaît généralement que comme auteur pour enfants. Sans doute parce que ses livres n'ont pas tous été édités dans l'Hexagone. Peut-être aussi parce que d'un dessin à l'autre son style est différent. « *Les Français aiment ce qui est tout de suite identifiable. Mais je ne suis pas Sempé, je ne peux pas dessiner toujours de la même manière, je m'ennuierais. Et puis le trait doit s'adapter au genre, on ne dessine pas de la même façon un conte pour enfants et un fantasme SM.* » Enfin, comme l'écrivait Michel Polac, Ungerer, qui a toujours refusé de « *lécher des culs à Paris* », fait peur au petit monde des lettres. A Strasbourg, en revanche, il est partout. Rarement une cité aura autant célébré son enfant prodige de son vivant. Un musée vient même de lui être consacré. Dans cette élégante demeure du centre-ville, une sélection tournante de 8 000 à 9 000 dessins, livres et objets que l'artiste a donnés à sa ville natale au cours des trente dernières années. Une collection unique, placée sous la direction de Thérèse Willer, où le visiteur peut pour la première fois embrasser tous les aspects de cette oeuvre exubérante et labyrinthique.

Ungerer semble à la fois flatté et un peu embarrassé par cet hommage. Et s'empresse de rappeler que ce musée a une mission plus large. « *Très populaires de leur vivant, les dessinateurs humoristiques sont aussi les plus vite oubliés. Ce sont les avortons des muses. Quand Steinberg est mort, il n'a eu qu'un quart de page dans le New York Times, et Topor a déjà presque disparu. Sans parler d'Albert Dubout, d'André François, de Ronald Searle et des grands noms de L'Assiette au beurre ou du Simplicissimus. "Mon" musée a aussi pour vocation de réhabiliter la mémoire de ces géants de l'illustration, de montrer au monde que le dessin, qu'il soit de presse, ou d'humour, ou pour les enfants, n'a rien d'un art mineur.* » Ungerer, pourtant, ne fréquente guère ce « *mausolée dont [il] sera bientôt la momie* ». L'homme ne supporte pas de voir ses dessins au mur. « *Cela n'a rien d'une coquetterie, c'est une gêne physique, une torture. Je ne vois que les défauts, les maladresses. Ça me replonge dans mon vieux complexe d'infériorité, cette inquiétude qui me pousse à me faire remarquer, à parler trop et trop fort. Je revendique le permis de chasse, le droit de ne pas se recueillir sur ce que l'on a évacué.* »

Disparition. Tomi Ungerer, l'ogre qui croquait le monde et les enfants

Lundi, 11 Février, 2019 L'HUMANITE

[Lucie Servin](#)



Tomi Ungerer devant ses dessins, à Strasbourg en 2010, dans le cadre de l'exposition « Politrics, le dessin politique ». Patrick Hertzog/AFP

Le père des *Trois Brigands* s'est éteint samedi. Ce roi de l'humour noir, qui ne cachait pas ses inquiétudes sur l'avenir du monde contemporain, laisse une œuvre protéiforme.

Quand nous le rencontrons à l'automne dernier, Tomi Ungerer avait encore ce regard espiègle et son carnet de notes dans lequel il saisissait au vol les jeux de mots et les idées qui lui venaient au fil de la conversation. C'était à l'occasion de la republication de *The Party*, un pamphlet féroce sur la haute société new-yorkaise publié en 1966, et du recueil *In extremis*, qui retraçait quarante-cinq ans de dessins satiriques, édité aux Cahiers dessinés.

Surtout connu en France pour ses livres pour enfants comme les *Trois Brigands*, *l'Ogre de Zeralda*, ou encore *Jean de la Lune*, Tomi Ungerer était un géant. Son œuvre immense embrasse du dessin politique à l'érotisme, de la caricature à l'illustration, en passant par la sculpture ou les jouets, qu'il collectionnait et confectionnait. Auteur de plus d'une centaine de livres et de quelque 40 000 dessins, il en avait légué une grande partie à Strasbourg, sa ville natale, qui lui avait consacré un musée en 2007.

Né en 1931, dans une famille d'ingénieurs-horlogers, il perd son père à l'âge de 3 ans. Dans son autobiographie *À la guerre comme à la guerre*, il témoigne de son enfance dans la poche de Colmar sous l'occupation nazie, de la violence des combats et des brimades des Français contre les Alsaciens à la Libération. Il sublime par le dessin la cruauté du réel, les paradoxes et l'ambivalence humaine, avec son art d'aiguillonner au fil du rasoir ce qui ne peut se dire que par la poésie et l'humour noir. Lui qui se définissait volontiers en « agent provocateur » nourrissait son rire « le cerveau dans la main », dans le jeu du langage, des images et des associations d'idées.

En fouillant le dictionnaire à la recherche des qualificatifs les plus extravagants, il jonglait avec sa dyslexie et son imagination pour inventer de nouveaux mots. Autodidacte, il s'instruit par la lecture, cultivant l'insoumission. Après le lycée, il arpente le monde en stop et traverse le rideau de fer en Laponie en pleine guerre froide, pour la beauté du geste.

Sa carrière prend son essor en 1956 à New York, où il commence à publier dans la presse. Le succès de son premier album pour enfants l'année suivante lui ouvre la voie de la littérature jeunesse. Mais l'Amérique puritaine ne lui pardonne pas ses charges satiriques de dessinateur de presse ni ses affiches restées célèbres contre la guerre du Viêt Nam ou la ségrégation raciale, et encore moins ses images érotiques. Face au scandale et à la censure, Ungerer quitte les États-Unis en 1971 pour le Canada, puis s'installe définitivement en Irlande en 1976. Depuis ce pays d'accueil où l'éternel émigré se sent enfin chez lui, il renoue avec ses racines alsaciennes, et s'engage activement dans l'amitié franco-allemande, en défenseur du pacifisme européen.

Dans le Quartier latin, à Paris, l'artiste, qui ne voyait plus que d'un œil, gardait son chapeau pour ne pas souffrir des changements de lumière. S'il ne dessinait pratiquement plus, il écrivait beaucoup et réalisait des collages. À 87 ans, il se préoccupait moins de sa santé que du monde actuel, constatant, horrifié, la dégradation écologique, éthique, démocratique et globale de la planète. Pour lui, c'était l'apocalypse. Ses combats restaient les mêmes contre le fanatisme et la haine. « Tous égaux, tous différents », sa solidarité allait vers les réfugiés. Infatigable, il annonçait la sortie en Suisse de son prochain livre, *Non stop*, un conte pour enfants et adultes dans lequel il réinterprète l'Enfer de Dante. Au milieu d'une terre dévastée et abandonnée, l'humanité a fui sur la Lune...

« Il faut traumatiser les enfants », répétait-il souvent pour insister sur la nécessité d'aiguiser la curiosité des plus jeunes en montrant la vie telle qu'elle est, sans nier ce qu'elle a de triste ou de terrifiant, comme lorsqu'il réhabilitait les animaux mal aimés ou abordait la Shoah à travers l'autobiographie d'un ours en peluche. Pour cet apôtre du doute, de l'ouverture d'esprit et du pourquoi pas, la mort était la seule certitude. Malgré les avertissements, il n'en avait pas peur. Il en riait même souvent dans la sensualité de ses danses macabres. « On peut avoir du courage, l'angoisse, c'est une autre histoire », précisait-il pourtant quand il évoquait cette douleur du monde, le Weltschmerz, son sentiment d'indignation contre la misère de la condition humaine doublé d'une sensibilité humaniste qui le projetait toujours à la place des autres, comme les enfants. « J'ai toujours traité les enfants en égaux. Dans l'enfant, il y a une innocence qu'on a beaucoup de mal à préserver en grandissant. Rester innocent et savoir se défendre, c'est l'objectif que je me suis fixé. » Cette innocence, c'est savoir se questionner et s'émerveiller toujours malgré l'absurdité de la réalité, c'est l'accès au respect et à la tolérance. Il concluait : « Quand on est dans une pièce, il faut toujours garder une porte ouverte pour tous ceux qui veulent entrer, les spectres et les victimes, et ouvrir la fenêtre pour garder un courant d'air. » Puisse son fantôme revenir nous hanter longtemps.

Retrouvez dans notre édition 28 décembre 2018 notre entretien avec Tomi Ungerer.

Lucie Servin

Tom Ungerer ne conseillera plus aux parents de «traumatiser les enfants»

Denys Laboutière 9 fév. 2019 blogs.mediapart.fr

LES SOURCES ET ALÉAS DU TRAUMA

Est-ce parce qu'il avait perdu son père alors qu'il était seulement âgé de 3 ans et demi ? que la maison et l'entreprise familiale -une horlogerie de pointe - furent saisies par les Nazis, en Alsace où elles s'étaient établies ? ...

Quoi qu'il en fut réellement, le "traumatisme" chez Tomi UNGERER n'était un mot ni vain, ni abstrait.

Contraint, comme bien d'autres à l'endoctrinement, pendant la Seconde guerre mondiale, sa connaissance, malgré lui, des chants nazis a dû être forcément marquante. Tout comme l'obligation qui lui fut faite de *germaniser* son prénom. Tomi devint Hans pour ces années noires.

Balloté ainsi entre trois langues (le français, l'allemand et l'alsacien) il a toujours eu le goût pour les escapades hors les routes d'avance tracées.

Il cherche à découvrir mieux, d'abord, la France à bicyclette, puis voyage, plus tard, jusqu'en Laponie. Peu docile pendant ses études (il échouera au Baccalauréat et sera renvoyé de l'école des Arts décoratifs de Strasbourg), préférant s'improviser marin, globe-trotter ou simplement étalagiste pour des entreprises.

La Grèce, la Yougoslavie, New York, seront ses destinations principales et intermittentes, pendant les années 50. C'est aux Etats-Unis que son art pour le dessin est le plus apprécié et des revues ou journaux comme Life ou le New-York Times font appel à ses talents d'illustrateur. Et signe, publie pas moins de 80 ouvrages surtout à destination de la jeunesse pendant cette décennie. Pour, quarante ans plus tard, en 1998 très précisément, se voir décerner le prix Hans-Christian Andersen, au titre de dessinateur et pour l'ensemble de ses oeuvres à l'intention des jeunes. Et, surtout, avoir connu la réprobation quasi définitive des Etats-Unis où il fut considéré comme impudent par un pays à la mémoire courte et qui amalgame tout par réflexe de pudibonderie, suite à l'édition de *Fornicon* en 1969, un ouvrage qui évoquait ouvertement les risques de l'automatisation du sexe dans le monde adulte. Or, pour les Américains, un auteur si talentueux et si réputé pour ses oeuvres enfantines, ne devait pas se risquer jusqu'à ce terrain-là. Sa désaffection pour New-York (qu'il distinguait du reste des Etats-Unis) n'en sera que plus peinée et, par la suite, sans appel.

Jamais en mal d'être en phase avec l'actualité de son temps, on aurait tort cependant, en effet, de ne voir en UNGERER, qu'un aimable illustrateur pour bambins. Ses croquis érotiques ou satiriques et, bien sûr, cette fois, à l'intention des adultes, ont été salués et reconnus pour la vigueur de son trait au graphisme doux mais finalement implacable.

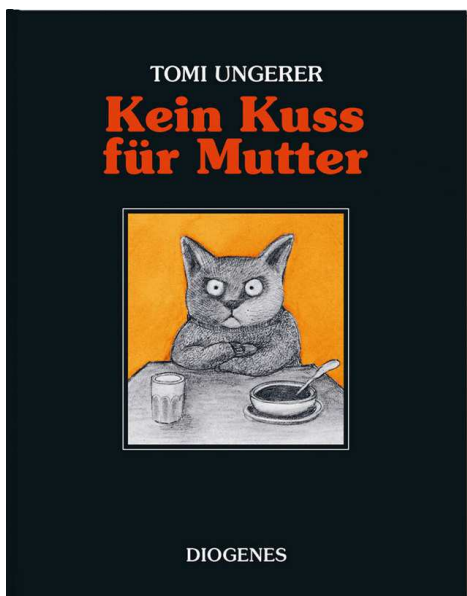
Il milita aussi pour le maintien du bilinguisme en Alsace, pour l'entraide circonstanciée à la catastrophe des Disparus de Sainte-Odile (où sa soeur trouva la mort), fit construire un monument à Strasbourg derrière l'Opéra national du Rhin.

À LA GUERRE COMME À LA GUERRE: PAS DE BAISERS POUR MÈRE

Une fondation, à Strasbourg, le Musée Tomi UNGERER, s'applique à conserver la mémoire de ses dessins. Mais on peut aussi y consulter des archives, grâce à la bibliothèque, y admirer les nombreux jouets que l'artiste avait collectés au fil des ans, des estampes... et lire, surtout, son autobiographie *A la guerre comme à la guerre* (par ailleurs disponible hors le Musée, mais ce lieu est sans doute encore plus propice à s'en imprégner) où il confie:

" J'ai aussi vécu la guerre comme un soldat d'infanterie, pendant la bataille de la poche de Colmar en 1945. Nous devions creuser des tranchées antichars pour les Allemands. J'ai vu des armes, des bombes, des cadavres. En Alsace, pour survivre, il faut être rusé, et j'ai appris de ma mère à ne pas avoir peur. Tous les Alsaciens ont été flanqués dans la Wehrmacht. Mon beau-frère, dans son livre À l'ombre de la guerre, raconte comment il a déserté pour se faire rattraper à la frontière suisse et envoyer dans un camp. Après Stalingrad, il a eu le choix entre la mort et les bataillons disciplinaires SS. De son bataillon, seuls 2 soldats ont survécu, et, quand il est rentré à Colmar, sa mère avait été tuée par un éclat d'obus. J'ai aussi des amis dont les cendres d'une tante, morte dans les bombardements à Francfort, ont été envoyées dans une boîte de conserve parce qu'il n'y avait plus d'urne. Ils l'ont mangée sous forme de bouillon. La réalité dépasse toujours la fiction. Tous ces souvenirs ont forgé mon identité, mais, dans un sens, les enfants ont besoin de traumatismes pour trouver la leur. La surprotection actuelle ou la télévision créent un vide effrayant."

Et, pour revenir sur la cohabitation obligée, pour lui, avec le traumatisme, il poursuit, plus loin, dans ce même livre: *" Je suis obsédé par la mort. J'avais 3 ans et demi quand mon père est décédé et depuis tout petit je souffre du Weltschmerz. Je ne peux pas supporter la misère du monde et de la condition humaine. On peut avoir du courage, l'angoisse c'est une autre histoire. Ce désespoir est un moteur pour la création, une muse pour mes engagements. J'ai appris très tôt l'ambivalence humaine avec la guerre. Il n'y a pas de gentils et de méchants. Dans mes livres pour enfants, je réhabilite les animaux mal aimés, la chauve-souris, le vautour, la pieuvre, le serpent, et j'imagine avec un ours en peluche un lien entre un enfant juif et un enfant allemand."*



De lui, j'ai surtout en mémoire un livre offert par une ancienne amie: *"Kein Kuss für Mutter"* - 1973 - (titre ô combien provocateur qu'on pourrait traduire par: *"Pas de baisers pour Mère"*).

Car fort d'un vécu qui lui apprit très tôt, comme il l'avoue lui-même, l'ambivalence des passions humaines, il introduisit, dans ce bel ouvrage, la parabole illustrée d'un chaton à l'humeur systématiquement grinçante et contrariée pour un rien, car il ne veut pas obéir à la réputation de ses confrères: il ne sera jamais un félin domestique qu'on cajole et qu'on caresse tant et plus.

Et, plus révoltants que tous, prétend-il, sont les baisers à répétition de sa mère, "dégueulasses", été comme hiver... Sauf qu'évidemment, même un tigre ne pourra perpétuellement se passer de signes d'affections, malgré son tempérament en apparence indomptable.

QUELLE DESTINÉE POUR LES VRAIS CONTESTATAIRES ?

Comment ne pas deviner, sous les moustaches faussement furibardes du petit animal, l'humeur à contresens et à raison, d'un authentique artiste qui n'hésitait pas à expliquer, faussement docte, et devant une assemblée de spécialistes *"la nécessité de faire peur aux enfants, du traumatisme, faute de quoi ils deviendront tous experts-comptables..."*

On craint toujours que de vrais contestataires, de par le monde, des pays réputés civilisés à ceux qu'on ne croit guère engagés contre les ordres établis, n'ont plus lieu d'être. Leur disparition, les uns après les autres, (je pense bien sûr aux dessinateurs de Charlie Hebdo, du Canard Enchaîné, sacrifiés pendant les attentats les plus odieux de ces cinq dernières années, entre autres) et surtout celle des plus résistants malgré leurs vies souvent difficiles depuis l'enfance, hors-normes, devrait plutôt nous inquiéter. Tomi UNGERER aurait dû attendre encore une dizaine d'années avant que de se retirer en talentueux *Maître des Brumes* qu'il aura toujours été...

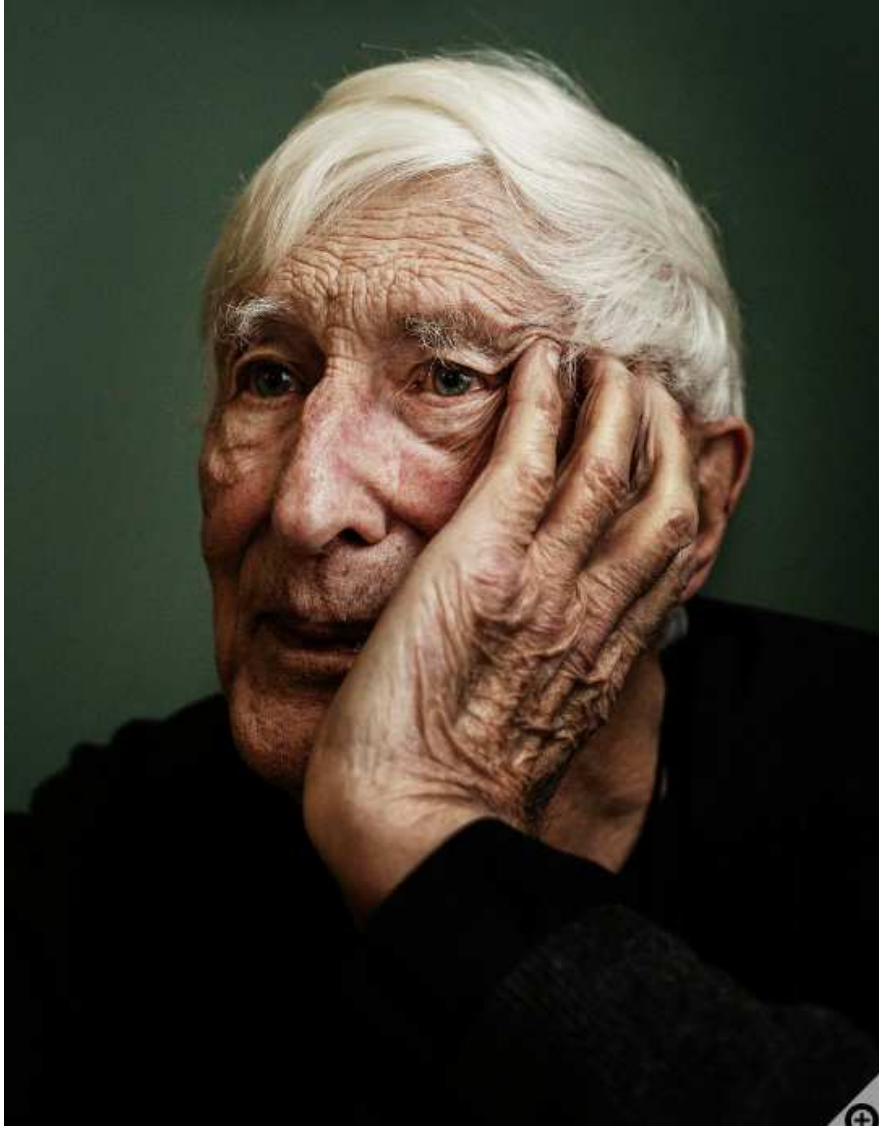
Le Club est l'espace de libre expression des abonnés de Mediapart. Ses contenus n'engagent pas la rédaction.

Disparition

Tomi Ungerer dans la lune

Par [Frédérique Roussel](#) — 9 février 2019 LIBERATION

L'illustrateur et satiriste alsacien s'est éteint en Irlande à 87 ans après une carrière hypercréatrice, entre albums pour enfants et dessins pour adultes.



Tomi Ungerer, le 23 novembre, à Paris. Photo Jérôme Bonnet pour Libération

C'était le 23 novembre dernier dans un hôtel du 5^e arrondissement, à Paris. C'était hier. L'atmosphère a semblé tout à coup s'agiter, s'électriser. Sa silhouette longiligne à peine courbée et sa chevelure blanche sont apparues dans le hall, canne à l'avant-poste équipée d'une sonnette de vélo. Tomi Ungerer s'en servait pour soulager son dos et sa cécité partielle, et en jouait aussi. Son arme «*anticollision*», disait ce virtuose des bons mots. Dans sa main gauche, il tenait *Ni oui ni non*, un livre de réponses à des questions philosophiques pour les enfants publié à l'automne (1). On venait pourtant lui parler de [deux ouvrages satiriques pour les adultes](#) réédités cinquante ans après leur parution (2).

C'est pour cela, et pour une exposition à la Galerie Martel, qu'il avait quitté son repaire irlandais. Il était fier de son bouquin de philo à l'usage des enfants, a-t-il lourdement insisté. Sa voix était empreinte de l'accent alsacien un peu traînaillant, et d'un fond de mauvaise tête. A peine assis, il avait commencé à babiller dur: sa passion des mots, un café qu'il voulait absolument, sa dyslexie, son trilinguisme...

À lire aussi : [Notre entretien avec Tomi Ungerer, publié en décembre](#)

Cinq jours après ce rendez-vous, ce vif-argent allait avoir 87 ans. On donnait vingt ans de plus à vivre à ce manifeste trompe-la-mort. «*Est-ce que c'est intéressant de mourir ?*», lui demande Giovanni, 4 ans dans *Ni oui ni non*. «*Pour ma part, je trouve que le mystère est une forme de suspense titillant. Poussés par la curiosité, ne devrions-nous pas être impatients de mourir pour savoir enfin ce qui nous attend?*» Mort dans la nuit du 8 au 9 février, chez sa fille Aria, à Cork (Irlande) Tomi Ungerer sait désormais ce qui nous attend. Sa vie, il l'avait remplie à foison, avec plus de 140 livres, 40000 dessins, des titres pour la jeunesse, des affiches politiques, des dessins érotiques, des sculptures... Ungerer savait tout faire ou presque, «*un génie universel*, a dit à l'AFP un de ses amis Robert Walter. *Un homme doué en tout.*»

«Je n'étais jamais satisfait»

Ceci l'explique, ou pas: cet esprit créatif, juvénile et sans repos a eu une enfance sombre. Né le 28 novembre 1931 à Strasbourg, dans une famille protestante, Jean-Thomas perd à trois ans et demi son père Théodore, un ingénieur, fabricant d'horloges astronomiques et peintre (*De père en fils*, éd. La Nuée bleue/DNA, 2002, lui rend hommage). Il a huit ans quand éclate la guerre et subit l'annexion de l'Alsace par l'Allemagne, l'interdiction de parler le français à l'école (raconté dans *A la guerre comme à la guerre*, L'Ecole des loisirs, 2002). Pas plus qu'il n'a pas supporté la violence de l'endoctrinement nazi, il ne comprendra pas pourquoi les Français brûlent les livres allemands, Goethe et Schiller, à Colmar en 1945.

Très jeune, il ne vit que pour le dessin, une forme de subversion qui lui a paru évidente. A cause de la guerre, dit-il, il n'aura pas son bac et en gardera toute sa vie une sorte de complexe d'infériorité, et un doute permanent, qui le poussera à ne jamais remettre le nez dans une œuvre après son point final. «*Oui, oui... vous pouvez me croire. C'est peut-être le fait de ne pas avoir de bachot. C'est pour ça aussi que je me suis essayé à tant de styles. Je n'étais jamais satisfait.*» (*Le Monde*, 13 avril 2018)

Fasciné par l'Amérique, inconditionnel de Saul Steinberg et du catalogue de Sears Robuck, le jeune dessinateur fonce outre-Atlantique dès qu'il peut, en 1956, à 25 ans, avec son carnet de dessins et quelques dizaines de dollars en poche. Ses productions séduisent d'emblée des publicitaires et des directeurs artistiques de magazines prestigieux (*Esquire*, *Life*, *Harper's Bazaar*, *The New York Times*). Parallèlement, son premier album pour enfants, *les Mellops font de l'avion* (1957) gagne un prix. L'année suivante, paraît *Crictor* qui fait l'éloge du serpent. Tomi Ungerer qui hait la mièvrerie et le conformisme, réhabilite les animaux mal-aimés comme le serpent, la chauve-souris, la pieuvre ou le vautour. Ses personnages eux-mêmes sont des héros ingrats, effrayants pour aider les enfants à surmonter leurs peurs. «*Des livres de réhabilitation, je sais ce qu'ostracisme veut dire. En les réhabilitant, je me réhabilitais moi-même comme si ces animaux avaient eu aussi l'accent alsacien*», expliquait-il au *Figaro* (8 octobre 2015).

Retiré des bibliothèques

C'est pour ses livres jeunesse qu'on connaît bien en France le lauréat du prix Andersen 1998, Nobel de la littérature enfantine, pour des grands classiques comme *Les Trois brigands* (1961), *Jean de la Lune*, *le Géant de Zeralada*, *Pas de baiser pour maman* (1973). Plus récemment, il a publié *Otto, autobiographie d'un ours en peluche* (1999) qui aborde la Shoah, ou *Amis-Amies* (2007), qui traite du racisme.



Image extraite des «Trois Brigands», Tomi Ungerer. L'Ecole des loisirs

Aux Etats-Unis, il milite contre la guerre du Vietnam, contre le nucléaire, contre la ségrégation raciale et dessine des affiches d'une férocité inouïe, comme *Black Power-White Power*, qui est devenue une icône. Mais c'est la publication de ses dessins érotiques *Fornicon* (1969) qui va faire scandale. On juge inconcevable que ce brillant dessinateur puisse publier des dessins licencieux et des dessins pour la jeunesse en même temps. Ses livres pour enfants sont retirés des bibliothèques. On l'accuse d'être un «pervers à la maternelle». Avec son aplomb et son côté provocateur, il disait rétrospectivement: «*Je m'en réjouis. Je suis fier d'avoir été le seul auteur pour enfants dont les ouvrages ont été retirés des bibliothèques pendant trente ans.*» En 1971 avec sa femme, il quitte le pays pour une île perdue de Nouvelle-Ecosse, le Canada, puis l'Irlande, où il vit toujours depuis 1976, un paysan avec des moutons et des vaches.

C'est un des rares artistes de son vivant à avoir eu un musée ouvrir à son nom, dans la Villa Greiner, à Strasbourg en 2007. On peut y voir l'étendue de son art, des illustrations enfantines à ses érotiques (25% de la collection). «*J'ai tout donné, 15 000 dessins, même ceux que je déteste. A présent, je peux devenir quelqu'un d'autre*», disait-il. Tomi Ungerer savait bien que ce n'était pas vrai, qu'il resterait Tomi Ungerer. Véritable mitrailleuse à idées, il ne pouvait pas s'arrêter de créer malgré lui, plongé depuis quelques années dans des collages, de la sculpture, écrivant ses rêves ou cauchemars au petit matin, poursuivant les histoires de son alter ego Monsieur Malparti, qu'il n'aura pas eu le temps de voir terminées et publiées. Sur le *Ni oui ni non* qu'il avait amené ce jour de novembre, il avait simplement écrit: «*En souvenir du futur.*» Dédicace d'éternité.

[Frédérique Roussel](#)

Le dessinateur Tomi Ungerer, auteur de *Jean de la Lune* et *Les Trois Brigands*, est mort

Françoise Dargent LE FIGARO 9-02 2019

DISPARITION - L'artiste alsacien est décédé dans la nuit de vendredi à samedi en Irlande, à l'âge de 87 ans. Son œuvre protéiforme mêlait contes pour enfants, publicités de l'âge d'or américain, recueils d'aphorismes en allemand, anglais et français, ou encore les livres érotiques.



Tomi Ungerer à Munich 7 nov. 2017

En France, il était surtout connu pour ses albums jeunesse, des classiques - *Les Trois Brigands*, *Jean de la Lune*, *Le Géant de Zeralda* - des ouvrages qui ont marqué leur époque et bouleversé les codes de la littérature enfantine. «Les albums doivent donner aux enfants le goût de la vie même s'il est amer», [expliquait-il au Figaro en 2015](#). Le dessinateur Tomi Ungerer est mort dans la nuit de vendredi à samedi à Cork, en Irlande, à l'âge de 87 ans. Artiste protéiforme, il se moquait des frontières entre les genres, jonglait avec les langues et a laissé une empreinte profonde dans les arts graphiques avec pas moins de 140 livres publiés sous son nom.

«Il faut traumatiser les enfants pour qu'ils aient une identité» Tomi Ungerer au Figaro en 2015

À sept ans, le petit Jean-Thomas, dit Tomi, devient le jeune Hans-Thomas. Les Allemands ont annexé l'Alsace. Interdiction est faite de parler le français. Une voisine dénonce les Ungerer, qui le parlent à la maison. Sa mère, «chauvine et anti-allemande», convoquée à la Kommandantur, s'y rend avec ses quatre enfants et explique à l'officier que les Allemands seront bien embêtés lorsqu'ils auront fini de gagner la guerre si plus personne ne parle le français pour se faire comprendre du peuple vaincu. L'officier, subjugué par cette belle «partisane», les autorise à continuer à converser dans la langue de Molière. «Elle n'avait peur de rien», se souvenait son fils, qui en a hérité une manière de témérité d'un style nettement plus farceur. De son père, fabricant d'horloges astronomiques et artiste, décédé de septicémie alors qu'il avait trois ans, il disait: «Il m'a légué tous ses talents.»

Cette enfance, marquée par la disparition tragique du père et par la guerre, est restée vivace chez lui:

«Quand j'écris, je réponds à une attente de l'enfant que j'étais», soulignait-il avant de rappeler cette phrase marquante qu'il prononça lors d'un congrès: «Il faut traumatiser les enfants pour qu'ils aient une identité.» Ce qui ne les empêche pas, dans ses livres, d'être les vainqueurs: Tiffany dompte les brigands et Zeralda met l'ogre dans sa poche.

Un style iconoclaste

Tomi Ungerer, qui acceptait difficilement les codes établis, ne s'est jamais coulé dans un moule. «C'est peut-être pour cela que je désarçonne ici. Je change de style tout le temps. Or, les Français ne sont pas à l'aise avec cela. On ne peut pas dire d'un de mes dessins "C'est du Ungerer" comme on dit "C'est du Sempé"! Moi, j'adore Sempé, mais je ne pourrais pas toujours dessiner la même chose.»

Son style? Il faudrait déjà pouvoir le définir à travers les six mille dessins qu'il a donnés au Musée Ungerer de Strasbourg ou à travers une œuvre protéiforme qui mêle contes pour enfants, publicités de l'âge d'or américain, recueils d'aphorismes en allemand, anglais et français, les trois langues qu'il maîtrise parfaitement, ou encore les livres érotiques (un quart de sa production!). Car Tomi Ungerer était un auteur pour enfants et un chantre de l'érotisme. Voilà encore une caractéristique qui a brouillé les pistes tant les deux passions peuvent paraître clivantes.

De cet esprit définitivement libre peuvent surgir les plus belles pages de la littérature enfantine: «Pendant ce temps, Jean de la Lune goûtait la joie d'être libre. Dans le calme des nuits, il passa parmi les fleurs et les oiseaux des heures merveilleuses. À la pleine lune suivante, il était au plein de sa forme» et le décapant *Fornicon*, satire du sexe mécanique qui valurent à tous ses livres d'être interdits pendant plus de trente ans aux États-Unis.

Jeune français culotté

« Je change de style tout le temps. Or, les Français ne sont pas à l'aise avec cela » Tomi Ungerer au Figaro en 2015

Ce sont pourtant les États-Unis qui ont révélé Ungerer au monde. Il y est arrivé en 1956, jeune Français culotté, fasciné par le maître Saul Steinberg et nourri au catalogue Sears Robuck, qu'il compulsait après guerre au Centre américain de Strasbourg.

D'emblée, Ungerer plaît aux agences de création publicitaire de Manhattan comme à la papesse de l'édition enfantine d'alors. Il lui propose un album pour enfants, l'histoire de petits cochons et d'un boucher. Elle lui suggère de revenir avec quelque chose de moins cruel. *Les Mellops font de l'avion* gagneront un prix. Les suivants aussi, dans lesquels il réhabilite les animaux qu'on ne voit alors habituellement pas dans un livre pour enfants: le vautour, la pieuvre, le boa, la chauve-souris.

En 1958, lorsque paraît *Crictor*, un débat agite le jury du prix du meilleur album de l'année au *New York Times*: peut-on le décerner à un livre destiné aux enfants qui fait l'éloge du serpent? *Crictor* gagnera. «Des livres de réhabilitation, je sais ce qu'ostracisme veut dire. En les réhabilitant, je me réhabilitais moi-même comme si ces animaux avaient eu aussi l'accent alsacien», nous expliquait-il en faisant référence à un autre traumatisme de jeunesse: l'interdiction faite aux Alsaciens de parler leur langue après la guerre. Depuis 1961, tous ses livres pour enfants sont écrits en anglais avant d'être traduits en français.

<http://www.lefigaro.fr/livres/2019/02/09/03005-20190209ARTFIG00067-le-dessinateur-tomi-ungerer-auteur-de-jean-de-la-lune-et-les-trois-brigands-est-mort.php>



Jean de la lune T. Ungerer EdL 1969

Voir une analyse pédagogique de l'oeuvre de Tomi UNGERER en cliquant sur le lien ci-dessous.

[LIEN - \(Toujours actif au 12/12/19\)](#)



Les trois brigands

Fiche d'appréciation littéraire **LE GÉANT DE ZÉRALDA**



AUTEUR ILLUSTRATEUR: TOMI UNGERER

Tomi Ungerer est né le 23 novembre 1931, à Strasbourg. Fils d'un fabricant d'horloges, historien et astronome, il débute dans la vie comme dessinateur publicitaire. Puis il écrit et illustre de nombreux albums pour enfants et collabore à plusieurs magazines. Il a réuni une collection de jouets impressionnante qu'il a fini par donner au musée de Strasbourg. Affichiste, auteur illustrateur, inventeur d'objets, collectionneur, dessinateur publicitaire, c'est un grand artiste à qui l'on doit d'inoubliables albums pour les enfants.

GENRE LITTÉRAIRE : Conte moderne

THÈMES EXPLOITÉS : Les géants, la gourmandise, le mariage, la nourriture, les ogres.

CONSTRUCTION DE L'HISTOIRE (NARRATION): La première partie de l'histoire expose les **deux principaux protagonistes : l'ogre** — un géant méchant et cruel qui mangeait les enfants — **et Zéralda**, une petite fille qui faisait très bien la cuisine. **Deux personnages, deux vies en parallèle qui vont se rejoindre :** alors que Zéralda part au marché (nous savons qu'elle risque de rencontrer ce géant qui meurt de faim), l'ogre tombera d'un rocher tant il se précipite pour la dévorer. **Rencontre inattendue !** L'ogre tombera sous le charme de la cuisine de la petite, puis se mariera avec elle lorsqu'elle sera devenue grande. Les enfants de la région pourront désormais vivre tranquilles. **Le dénouement dans l'allégresse du mariage est un véritable « happy end » mais pas tant que ça pour celui ou celle qui saura bien y regarder !**

TEXTE : Au temps du récit dans l'esprit des contes traditionnels. Deux originalités cependant : la **comptine de l'ogre** et les nombreux **termes culinaires**. On notera aussi l'esprit typiquement « Ungerer » (dans le sens où il déteste les fins trop roses) dans cette dernière phrase : « on peut donc penser que leur vie fut heureuse jusqu'au bout »...À vous de voir.

LIENS TEXTE/ILLUSTRATIONS : Tomi Ungerer utilise ici une technique particulière, travaillant ses dessins à l'encre sur calque pour ensuite les mettre en couleur. **La couleur rouge est dominante.**

On retrouve des **références à la peinture de Bruegel** (cf. le Banquet des ogres qui ressemble aux banquets de mariage peints par ce célèbre artiste), mais aussi à **l'art plus typiquement alsacien** ou germanique (région natale d'Ungerer) : le style des maisons, les mets représentés, les lettres gothiques du titre.

Il y a **beaucoup de détails et d'humour** à observer dans ces illustrations : un petit animal est toujours caché quelque part, l'ogre sur son cheval donne l'impression d'un Saint-Nicolas distribuant les friandises de Noël, ou encore à la dernière page, le visage de l'ogre fort ressemblant à celui de Tomi Ungerer lui-même.

PERSONNAGES :

Le géant : Le personnage est bien décrit physiquement à la première page : barbe piquante, dents pointues, nez énorme et grand couteau. Tomi Ungerer par l'illustration, ajoute des détails de vêtements (gilet, bonnet, et bracelet rouges). Il est aussi décrit dans ses habitudes : passages en ville, petits enfants pour déjeuner, toujours de mauvaise humeur...

Zéralda : Petite fille blonde d'un cultivateur qui tombe malade dans l'histoire. À six ans, elle savait faire de nombreux plats. Elle est souriante et douce.

Personnages secondaires : Les personnages des villes et des villages, les ogres et les ogresses, les enfants représentés à la dernière page.

TEMPS ET LIEUX : Dans un contexte ressemblant au Moyen-Âge sur plusieurs années puisque le conte finit avec le mariage.

ALLUSIONS ET SOUS-ENTENDUS (INFÉRENCES) : Les agressions, faire régner la terreur.

REPÈRES CULTURELS : Les contes d'ogres ou de géants, les châteaux, les recettes, l'Alsace.

PARTICULARITÉS DU LIVRE : Publié il y a presque 30 ans, Le Géant de Zéralda s'inscrivait déjà dans un courant d'avant garde puisque le méchant y est le héros. Ungerer lui donne sa chance !
Ce livre est aujourd'hui considéré comme l'un des grands classiques de la littérature jeunesse.

INTERPRÉTER L'HISTOIRE...

Les méchants peuvent se racheter ! C'est beaucoup d'espoir pour l'humanité, mais rien n'est jamais gagné si l'on s'en remet à la dernière illustration dans laquelle un des enfants du couple tient un couteau et une fourchette. Suivra-t-il les traces de son père ?

C'est aussi dans la première partie un livre sur les effets de la peur et de la terreur qui finit pour pousser les gens à s'enfermer.

Zéralda, par son innocence et l'ardeur qu'elle met à préparer ses plats, touche le géant. Il se laisse attendrir. On peut donc penser que l'arrivée d'émotions comme **la tendresse ou l'affection permet de transformer les gens les plus durs.**

CONSEILS POUR PRÉSENTER CE LIVRE : Lire Les trois brigands serait une bonne idée car ce livre de Tomi Ungerer est fondé sur le même principe (la rédemption des méchants) de narration. Il y a aussi le DVD disponible comme entrée en matière pour découvrir l'univers de ce grand créateur.

OUVRIR LE DÉBAT :

- Penses-tu que l'enfant qui tient le couteau et la fourchette à la dernière page pourrait suivre les traces de son père ? oui ou non ? Pourquoi ?
- Pourquoi Zéralda ne semble-t-elle pas avoir peur ?

LIVRES EN RÉSEAUX : Présenter tout l'univers de Tomi Ungerer. Notamment pour le 1^{er} cycle, Les trois brigands, Tremolo, Jean de la Lune, Le chapeau volant, L'Apprenti sorcier.

LIENS INTERNET : L'animation proposée sur www.ecoledesmax.com où l'on entend l'ogre, où vous trouverez la comptine à imprimer. Le site de Tomi Ungerer : www.exopuce.fr/tomi/

Fiche d'exploitation pédagogique
Premier cycle
Le géant de Zéralda

Le programme de formation de l'école québécoise

Compétence ciblée : Apprécier des œuvres littéraires.

Critère d'évaluation : Expression de sa perception d'une œuvre.

Connaissances liées au texte : les personnages (aspects physiques traits de caractère, actions).

Intention pédagogique : Permettre aux élèves d'enrichir leur représentation des personnages de l'histoire.

Avant la lecture :

- Présenter les deux personnages de l'histoire en montrant la page couverture.
- Amener les élèves à anticiper certaines caractéristiques des personnages et les écrire au tableau (Clarifier ce qu'est une caractéristique si besoin est. On peut modeler l'activité en choisissant un élève et en demandant au groupe de le décrire, ou bien un personnage connu d'une histoire ou d'un conte.)
- Annoncer *l'intention d'écoute* : Découvrir les caractéristiques des deux personnages principaux pour enrichir nos représentations.
- Dégager des stratégies pour repérer les caractéristiques
 - Par l'observation des images
 - Par l'écoute de certains passages descriptifs.

Pendant la lecture : Attirer l'attention des élèves sur les descriptions de personnages pour reconnaître celles qui sont propres à l'ogre et celles qui sont propres à Zéralda.

Après la lecture :

- Compléter les fiches « portrait » en dyades. (Chacun des membres de l'équipe est responsable d'une fiche). Pour le dessin, vous pouvez choisir de le faire sur feuille libre avec certains mediums comme le pastel, la gouache, le feutre. Vous pourrez ensuite afficher ces portraits.
- Collectivement, revenir sur les anticipations inscrites au tableau et les comparer avec les caractéristiques découvertes en cours de lecture.
- Relever les caractéristiques trouvées par chaque dyade.

Pour aller plus loin :

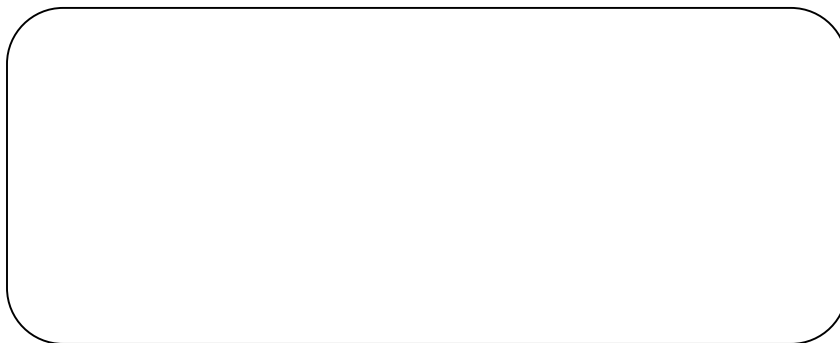
- **Comparer la représentation de l'ogre avec d'autres ogres** d'histoires que nous connaissons.
- **Inventer une comptine pour le mariage** de l'ogre et de Zéralda.
- **Lire l'histoire « Le déjeuner de la petite ogresse » d'Anaïs Vaugelade** (l'école des loisirs) et observer attentivement les différences et les points communs des deux histoires.
- **Comparer un tableau de Bruegel (Banquet de Noces) avec les illustrations.**

Portrait de l'ogre



| Traits de caractère Il est | Aspect physique Il a..... | Actions Il..... |
|------------------------------------|------------------------------|--------------------|
| | | |
| | | |
| | | |

Dessine un des accessoires préférés du géant :



Portrait de Zéralda



| Traits de caractère Elle est | Aspect physique Elle a..... | Actions Elle |
|--------------------------------------|--------------------------------|-----------------------|
| | | |
| | | |
| | | |

Dessine un des accessoires préférés de Zéralda :



Ni oui ni non : réponses à 100 questions philosophiques d'enfants É des L 2018

Zloty L'École des loisirs 2009

Le nuage bleu L'École des loisirs 2000

Otto : autobiographie d'un ours en peluche E des L 1999

Flix EdL 1997

Orlando EdL 1980

Les Mellops trouvent du pétrole EdL 1980

Les Mellops font de l'avion EdL 1979

Criotor EdL 1979

Adélaïde EdL1978

Emile EdL1978

Pas de baiser pour maman EdL 1976

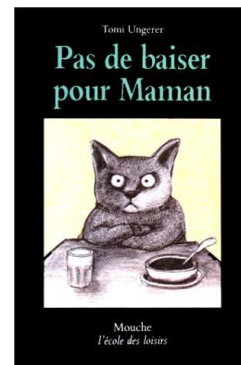
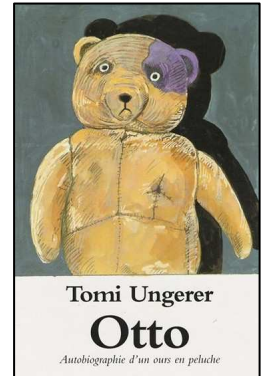
Allumette Hans Christian Andersen - Tomi Ungerer EdL1974

Le géant de Zéralda EdL 1971

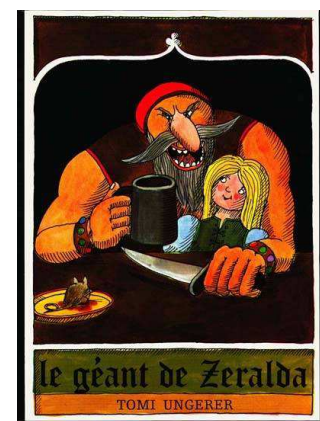
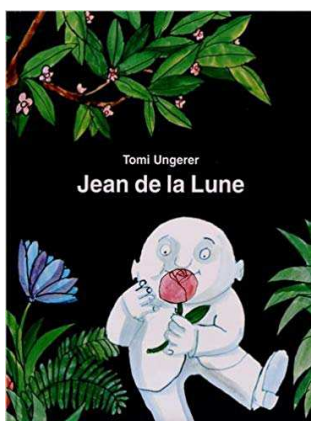
Guillaume l'apprenti sorcier EdL 1971

Jean de la lune EdL1969

Les Trois Brigands Tomi Ungerer L'École des loisirs1968



Martine Cortes pour le CRILJ Février 2019



Dossier élaboré et mis en forme par M. CORTES pour le CRILJ

Février 2019

